

Le vrai prix d'une vraie discothèque...

# 3642

F. H.T.



y compris:  
1 microphone

2 amplificateurs  
30 watts

cordon  
de raccordement

C'est la discothèque  
**BOUYER**

Avenue de Paris  
82 Montauban

Notice par retour sur simple demande

N°59 DECEMBRE 71 3.50 F

MENSUEL

# rock & folk

POP MUSIC RHYTHM 'N' BLUES JAZZ CHANSON



## Joe Cocker



MILES DAVIS · FRANK ZAPPA  
ALICE COOPER · GENE VINCENT



# FLASH - INFORMATION

## MUSIQUE DE FRANCE

UNE GAMME PRESTIGIEUSE D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE  
À VOTRE DISPOSITION...

# AVEC LE CREDIT M.D.F

AUCUN VERSEMENT COMPTANT, SEULEMENT VOTRE  
PREMIER LOYER !

EN 2 - 3 OU 4 ANS, DEVEZ PROPRIÉTAIRE D'UN INSTRUMENT DE VOTRE CHOIX,  
POUR LE PRIX D'UNE LOCATION

- VOTRE SAXOPHONE POUR 45 FRs PAR MOIS
- VOTRE PIANO » 138 FRs »
- VOTRE BATTERIE » 55 FRs »

**CREDIT M.D.F** UN CRÉDIT SPÉCIALEMENT CONÇU POUR  
L'ÉQUIPEMENT DES ORCHESTRES, DES FANFARES, DES ÉCOLES ET  
DE TOUS LES MUSICIENS PROFESSIONNELS OU AMATEURS.

RENSEIGNEZ-VOUS AUPRÈS DE TOUS NOS MAGASINS :

LISTE DES MAGASINS M.D.F.



FONTANA  
45, Passage de l'Argue,  
LYON (2<sup>e</sup>) - Tél. : (78) 37.42.76  
40, rue Nationale,  
VILLEFRANCHE-SUR-SAONE  
Tél. : 29.19

SAINT-ÉTIENNE MUSIQUE  
3, place Jean-Jaurès,  
42-SAINT-ÉTIENNE  
Tél. : (77) 32.53.85

THEVENET  
55, rue Carnot, 86-POITIERS  
Tél. : 41.10.43.

BELLEGUIC  
13-15, rue d'Entraigues,  
37-TOURS - Tél. : 53.45.34.

ROUEN MUSIQUE  
31, rue du Bac, 76-ROUEN  
Tél. : (35) 70.06.07

REY  
7, rue Chapelle-de-Jaude,  
63-CLERMONT-FERRAND  
Tél. : 93.12.37.

LE HAVRE MUSIQUE  
43, rue Paul-Doumer,  
76-LE HAVRE  
Tél. : (35) 42.57.48

ROMANS MUSIQUE  
48, place Jacquemart,  
26-ROMANS - Tél. : (75) 02.19.80

MUSIQUE DE FRANCE  
Direction Générale  
277, rue St-Honoré, PARIS-8<sup>e</sup>  
Tél. : 742 84.73 et 742.77.08

REY LOUIS  
27, rue de Paris, 03-VICHY  
Tél. : 98.24.05.



# LE NOUVEAU 33 TOURS Ike and Tina Turner EXCLUSIVITE UNITED ARTISTS

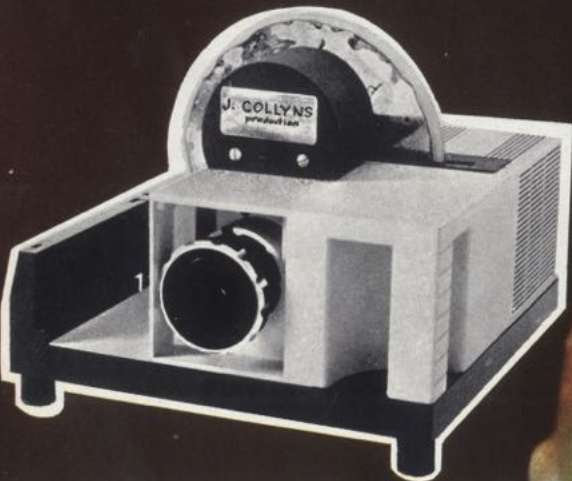
DISQUE STEREO UAS 29 256/CASSETTE K0296/CARTOUCHE STEREO 8 U8296



**UA**  
UNITED ARTISTS RECORDS  
United Artists Records (France)  
48, Avenue Victor-Hugo Paris (16<sup>e</sup>)



Production  
**J. COLLYNS**



**Gama 37**

**948 f<sub>TTC</sub>** projecteur automatique  
de light-show à disque d'huile - super puissant  
1200 lux - objectif 90 mm - sur option 50 mm ou zoom

**DISTRIBUTEUR EXCLUSIF**  
**AUDIO ELECTRONIC COMPANY** 

Salle de projection et démonstration  
66, 70 rue Regnault Paris 13<sup>e</sup> - tél. 336.47.61 / 589.36.11



59

SUJET	PAGE	AUTEUR	ILLUSTRATION
Joe Cocker	1		Coriat
R & F Actualités	9		
Velvet Underground	9	Jean-Luc Crucifix	Bob Lens
Cinéma	11	François Jouffa	
Alpes	13	Jacques Vassal	X
Peter Fonda	15	Paul Alessandrini	BEZ
Jacques Higelin	17	François-René Cristiani	X
Mountain	19	Philippe Paringaux	Serge Dumonteil
Bruits de l'ombre	21	Paul Alessandrini	Barnéoud
Golf Drouot	23	Jacques Chabiron	Roger Habert
Télégrammes	25	Jacques Chabiron	
Courrier	27		
Bricoles	35	Philippe Paringaux	Gilbert Nencioli
Biennale	37	Paul Alessandrini	Philippe Gras
Gene Vincent	40	Serge Dumonteil	Rancurel/Lampard
Joe Cocker	44		MGM
Alice Cooper	48	Paul Alessandrini	Jean-Pierre Leloir
Triangle	52	Jacques Chabiron	Gilbert Nencioli
Miles Davis	56		Jean-Pierre Leloir
Frank Zappa	60	Philippe Paringaux	Bruce Weber/UA
Procol Harum	68	Yves Adrien	A & M/Leloir
Buffy Ste-Mary	72	Jacques Vassal	Jean-Pierre Leloir
Cream	75	Michel Marchon	Jean-Pierre Leloir
	77		Gotlib
Disques	78		Alain Leray
Erudit Pop	97	Yves Adrien	X
Fous du Folk	99	Jacques Vassal	Philippe Djanoumoff
Rock Biz	101	Jean Tronchot	MGM
Presse Livres	103	Marjorie Alessandrini	

Éditions du Kiosque : Administration, Rédaction et Publicité, 14, rue Chaptal, Paris-9<sup>e</sup>. Tél. : 285-10-20 (lignes groupées). Revue mensuelle. Numéro 59, décembre 1971. Abonnements : France et zone franc, 1 an (12 numéros) : 30 F. Étranger, 1 an : 40 F français. Voir bulletin d'abonnement page 107.

Directeur : Robert Baudelet. Rédacteur en chef : Philippe Kœchlin. Secrétaire général de la rédaction : Jean Tronchot. Comité de rédaction : Philippe Adler et Jean-Pierre Leloir (photo). Secrétaire de rédaction : Philippe Paringaux. Publicité : Rachel Belma.

Tous droits de reproduction réservés pour tous pays. © Copyright by Éditions du Kiosque 1971. Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus. Commission Paritaire : 44.498.



# YAMAHA



## SONORISATION

**Préamplificateur V M 100 :** destiné à alimenter les colonnes V S 60 et V S 90 en courant secteur et en modulation (0 db)

**6 canaux 12 entrées**

**Par canal :**

- 1 entrée haute impédance
- 1 entrée basse impédance
- 1 réglage de réverbération ou d'écho
- 1 réglage des fréquences basses, médiums (anti Larsen), aigus

**Sur le préampli :**

- 1 entrée et sortie pour chambre d'écho extérieure
- 1 sortie pour attaque d'un autre préampli V M 100 au magnétophone
- 1 sortie pour casque d'écoute
- 1 volume général des 6 canaux
- 1 réglage de balance permettant de doser la puissance de sortie des baffles de scènes et de retour de contrôle
- 4 sorties réglables par potentiomètre de balance 2 à 2

**Prix : 2 200,00 F**

**Baffles VS 60** - avec ampli de puissance incorporé de 60 Watts efficaces -

2 Haut-Parleurs YAMAHA naturels sound 52 x 38 cm - dimensions : 111 x 29 x 45 - Poids : 26 kg

**Prix : 2 100,00 F**

**Baffles VS 90** - avec ampli de puissance incorporé de 100 Watts efficaces -

3 Haut-Parleurs YAMAHA « naturel sound » 52 x 38 cm - dimensions : 161 x 32 x 45 - Poids : 35 Kg

**Prix : 2 900,00 F**

SONORISATIONS YAMAHA, 120 Watts

(1 V M 100)

(2 V S 60)

**Prix : 6 400,00 F**

SONORISATIONS YAMAHA, 200 Watts

(1 V M 100)

(2 V S 90)

**Prix : 8 000,00 F**

SONORISATIONS YAMAHA, 400 Watts

(1 V M 100)

(4 V S 90)

**Prix : 13 800,00 F**

**Service après-vente assuré  
sous 48 h dans toute la France**

# AHA

## AMPLIS

**T.A. 30** - puissance 30 Watts efficaces. **Prix : 2 400,00 F**

**T.A. 20** - puissance 25 Watts efficaces. **Prix : 1 490,00 F**

**T.A. 60** - puissance 60 Watts efficaces. **Prix : 2 990,00 F**

**T.A. 70** - puissance 70 Watts efficaces. **Prix : 3 600,00 F**

ampli en 2 corps

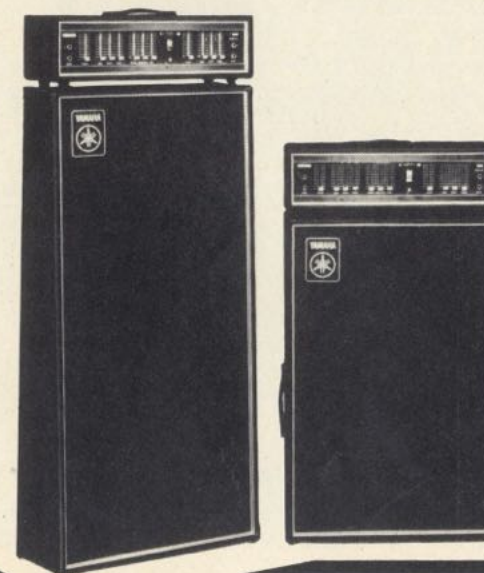
**T.A. 90** - puissance 90 Watts efficaces. **Prix : 4 900,00 F**

ampli en 2 corps

**T.A. 120** - puissance 120 Watts efficaces. **Prix : 7 500,00 F**

Sur tous ces amplis, réglage des basses, médiums, aigus, sur

chaque canal - Réverbération incorporée - Vibrato



**Beauté, pureté du son**



A partir

Classique ... 340,00 F



Folk. .... 630,00 F

Distribué en exclusivité par

## Couesnon



31, rue du Maroc - PARIS 19°  
- Tél. : 206.69.80





celui dont  
les Etats-Unis  
parlent déjà

PAUL  
SLADE

VIENT DE PARAÎTRE :



ALBUM 30 cm CBS 64561

rock & folk

# actualités



WALTER POWERS, WILLIAM ALEXANDER, MAUREEN TUCKER, DOUG YULE  
Le rock de velours.

## L'OMBRE DU VELVET

Velvet Underground: groupe quasi-mythique qui évolue solitaire au sein des Amériques décadentes, dans l'orgie et la perversité new-yorkaises. « White Light, White Heat »: la chaleur devient blanche, le feu devient glacé dans ce climat malsain d'autodestruction. Velvet Underground: le groupe sur scène, face à un public plutôt restreint (500 ou 600 personnes) lors d'un concert organisé par les Jeunesses Musicales de Liège (ce qui, aussi, est un petit exploit: il n'y a pas que Mozart...). Voici Maureen

« Moe » Tucker, aux drums, seule rescapée de la formation originale, celle de John Cale, de Lou Reed, de Sterling Morrison et de Nico. Voici Doug Yule, lead guitar, « joli garçon » à l'allure méridionale. Il y a aussi William Spence Alexander, au piano électrique, et Walter Powers, à la basse. Bah! ce Velvet là n'est plus l'ancien. Il cherche à se perpétuer, sans plus, en profitant de la réputation (toute relative) que s'était forgée le groupe lorsqu'il « travaillait » avec Andy Warhol. Voire. Si du point de vue purement phy-

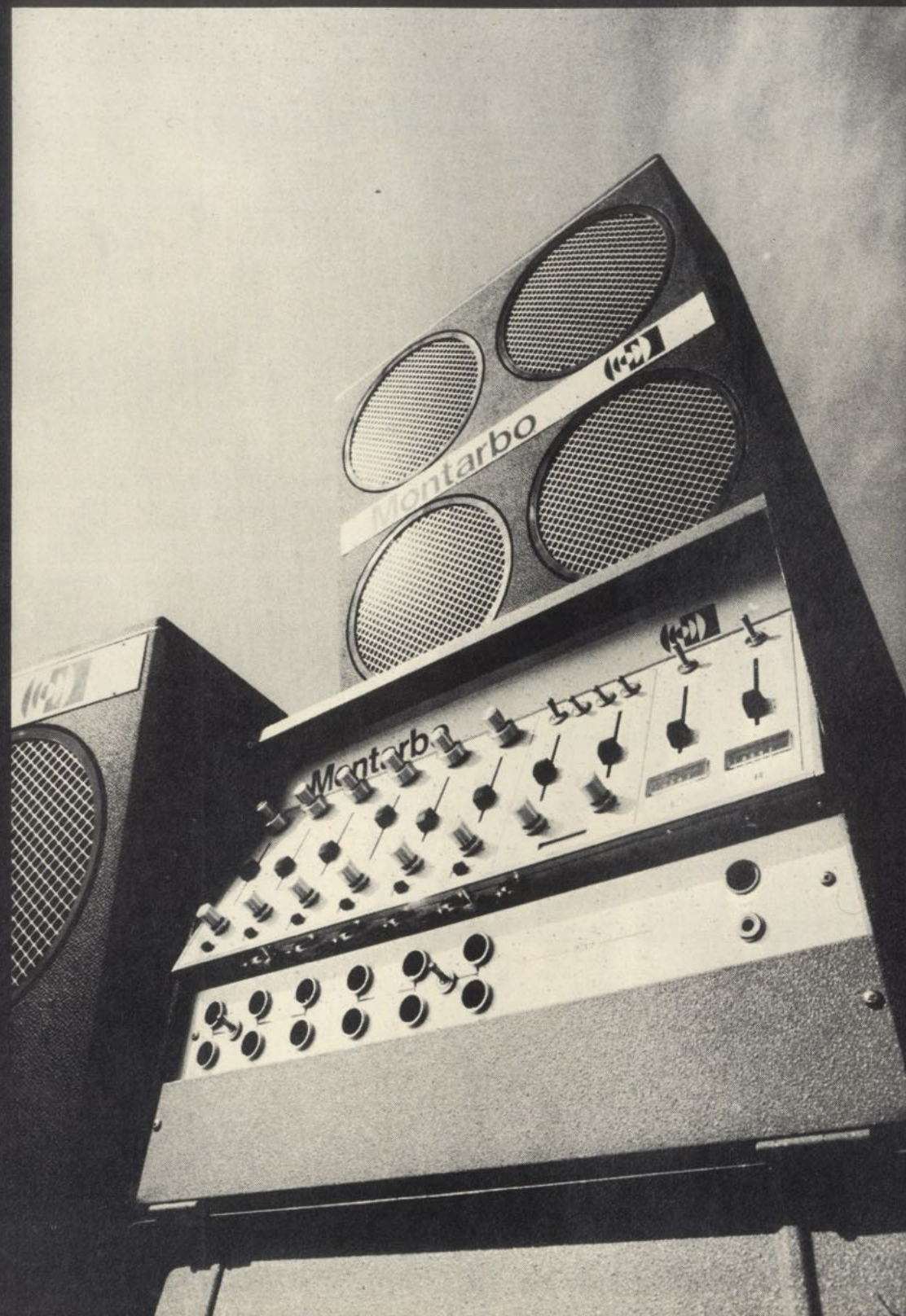
sique — vision scénique —, l'ancien Velvet est bel et bien mort (une mort digne, en vérité, et c'est bien ainsi), il a légué à la nouvelle formation une « idée ». Qui fut assez rapidement mise à profit par les quatre musiciens actuels: ils ont su l'assimiler pour ainsi la transformer. Velvet Underground existe toujours. Pourtant ils ont l'air bien gentils et bien sages, avec leurs faux airs d'étudiants américains presque modèles. Presque. Car dès qu'ils saisissent leur instrument, dès qu'ils entrent en possession de

leur arme à eux, les traits des visages se marquent, les mimiques apparaissent, irritent parfois. L'ambiance environnante s'affadit. Il règne une sorte de malaise — déjà — durant les quelques instants (longs, et ils les veulent longs) passés à accorder les instruments. Un sourire. Un faux sourire à contre-sens de Doug Yule qui présente le premier morceau, « Rock and Roll ». Mais déjà il fixe sa guitare rougeâtre-brunâtre, pénètre en lui-même pour savoir mieux parler de mille mots, de mille gestes, de mille notes lorsqu'il



# Montarbo

SONORISATION DE 100 à 300 Watts



**CAVAGNOLO**

71, rue d'Alsace 69 VILLEURBANNE tel 84 53 97  
28, Faubourg Saint Martin PARIS 10<sup>e</sup> tel 206 50 38



MAUREEN TUCKER  
Comme une débutante.

lui FAUDRA parler. « Rock and Roll ». Un titre qui résume tout mais n'explique rien. Trois ou quatre minutes de rock. Un rock très simple, et dénué du rite qui accompagne généralement ce genre de musique. Aucun artifice extérieur. Tout (et c'est beaucoup) se passe à l'intérieur, dans un souterrain de dépit, de dégoût, de sexe, de drogue et de velours en fibres synthétiques. Tout se crée à l'intérieur. Voici un deuxième rock. Du rock'n'roll qui swingue. Un troisième, un quatrième. Et toujours ce rythme indélébile, ce marteau qui frappe et n'en finit pas de frapper. Toujours cette répétition, habile échange piano-guitare, l'un accentuant l'autre. Toujours. C'est cela : une force interne qui n'éclate pas, mais qui s'infiltre, se faufile et se répand. Une force — le rock — qui a été assimilée et que l'on a su dominer, pour n'en conserver que l'essentiel. Moins d'artifice et plus d'efficacité pratique. Et la force devient

puissance, devient domination lorsque les quatre musiciens laissent échapper de leurs entrailles ou de leur esprit l'un ou l'autre trait incisif. Tantôt William Alexander qui trépigne devant son piano, se contorsionne lentement, fait tressauter rythmiquement les épaules, joue finalement de tout son corps. Tantôt Doug Yule, plus beau que jamais, et, pour cette raison, plus sarcastique que quiconque. Ou Moe Tucker qui tape les peaux avec une conviction qui fait plaisir, encore mieux, encore plus fort, qui grimace bizarrement, sort la langue et frappe et frappe. Sous le sourire élargi (trop large pour être vrai) du bassiste qui reste là planté comme un i au milieu d'une animation d'autant plus étrange qu'elle semble venir d'un autre part. « Oh Sweet Nothing », le tempo est lourd, et cherche à peine à se déplacer; le son, maintenant bien ancré, se refuse à quitter le malaise qu'il a engendré. Regards de haine. New York

l'inhumaine se trouve là, devant vous. D'innombrables détritus de toutes sortes jonchent le sol. Il règne une odeur désagréable, l'odeur du petit matin humide, lorsque seuls les voyous osent encore se promener dans les rues longilignes. « Oh doux rien », les chorus harmonieux se répètent à l'infini, réouvrant à chaque fois une plaie dans une méchanceté presque sadique. La sonorité s'amplifie, se dépasse, est maintenant saturée-sursaturée, avec une guitare qui crache et un pianiste qui rit. Le Bruit, avec un bruit de guitare — est-ce la guitare? — qui émerge avec les aiguës, s'enfonce dans la masse mouvante avec les graves. Le bruit de maladie.

« Cool it down ». William Alexander joue au petit garçon, en balançant la tête d'un geste saccadé, avec des yeux brillants et un sourire candide. Ce n'est pas pour rien que son T-shirt est imprimé d'un cocasse petit bébé qui se relâche les babines, ce n'est pas pour rien. Attendrissant. Il se lève, quitte son piano, s'empare violemment du micro et le triture en prenant une pose qui ne laisse personne ignorant quant à ses intentions. La perversion pour le plaisir. Mais non.

Toujours en réserve la capacité de se détruire au moment où l'on risque de se prendre trop au sérieux: il suffit d'une plaisanterie de Doug Yule entre deux morceaux. « Clap your hands », il y a de cela aussi. Retour au « primitivisme » et retour au public. Le contact avec le rock'n'roll est constant, il ne s'agit pas d'« intellectualiser » devant un public de snobs.

« Sister Ray ». Ou l'habile démonstration de ce qu'est vraiment la puissance: conserver toujours derrière soi une réserve de décibels en faisant toutefois croire que l'on a atteint le maximum. Surpassement sonore. Électricité brute. Électronique impartiale. Minutes lentes et insupportables. Cette manière de dire I love you, ces manières de crier, et ce petit geste. « Sister Ray » est le dernier morceau du set. Le dernier souffle (et le plus puissant) jusqu'à une fin qui pourrait bien être un suicide. Mis à part cela, il paraîtrait que Moe Tucker possède une batterie de mauvaise qualité; pire: qu'elle en joue comme une débutante; que Walter Powers ne se défend pas mal à la basse; que William Alexander possède une jolie voix et que Doug Yule est le plus beau. Allons donc. — JEAN-LUC CRUCIFIX.

## QUELQUES IMAGES de +

Angela Davis risque la peine de mort. « Angela portrait d'une révolutionnaire », tourné par une française Yolande de Luart, a été projeté par le « Comité National pour la Défense d'Angela Davis », salle des Agriculteurs à Paris. Le film est également dédié à George Jackson (auteur des « Frères de Soledad ») abattu dans la prison de San Quentin le 21 août dernier. Angela Davis, prof de philo à l'Université de Los Angeles est accusée d'avoir aidé à fournir les armes utilisées par Jonathan Jackson, le frère de George, dans sa tentative d'enlèvement d'un juge de San Raphaël, en plein tribunal, pour obtenir la libération des « Frères de Soledad ». La police avait tiré, tuant et le juge et Jonathan. Dans le film, on voit la belle Angela donnant des cours de marxisme et reprochant aux étudiants de rêvasser en écoutant de la pop... « Il faut se battre » dit-elle.

« Right on » pose le problème noir à travers les poésies rythmées de « The last poets ». Herbert Danska, le réalisateur, a filmé ces poètes de couleur qui déclament leur amour de la liberté et leur haine de la société américaine actuelle, sur la terrasse d'un des toits de Harlem. Les Derniers Poètes sont trois: Felipe Luciano, 23 ans, l'un des dirigeants des « Young Lords », groupe révolutionnaire, l'équivalent portoricain des « Blacks Panthers »; il est diplômé de Sciences Po. David Nelson, 29 ans, fondateur du groupe, est docteur en psycho. Gylan Kain, 28 ans, est professeur à l'université noire de Wesleyan. Leur poésie





TROMPETTES  
TROMBONES  
CORNETS  
CORS D'HARMONIE  
CORS ALTOS  
BUGLES  
SAXOPHONES  
ALTOS  
BASSE  
CONTREBASSES  
et leurs accessoires

Distributeur des cymbales  
turques K. ZILDJIAN

**Antoine Courtois**  
Paris

instruments de qualité artistique  
8 RUE DE NANCY - PARIS 10<sup>e</sup> - TÉL. 607.77.85



12<sup>e</sup> ANNÉE

Tous les vendredis en soirée au  
« GOLF DROUOT », 2, rue Drouot,  
Paris-9, le célèbre Tremplin des  
groupes amateurs et semi-profes-  
sionnels, parrainé par « ROCK & FOLK »,  
OFFRE au vainqueur, en plus des contrats  
obtenus sur place :

- Une séance d'enregistrement (trois heures) ;
- Un disque promotion ;
- 50.000 anciens Francs.

« DYNACORD » remet à chaque formation  
un diplôme-souvenir de leur passage au  
« GOLF DROUOT ».

Nous mettons à votre disposition : la  
sonorisation chant (4 micros) Dynacord et 3 amplis  
Sound City.

ROCK & FOLK publiera la photo et la bio-  
graphie du groupe « révélation du mois », afin  
d'intéresser un public plus large.

Inscription des orchestres : HENRI LEPROUX.

**SENNHEISER**  
electronic

DES MICROS DE HAUTES PERFORMANCES  
POUR TOUS LES USAGES PROFESSIONNELS



Toute une série **POUR MUSI-  
CIENS** où chaque instrument  
trouve celui qui convient à sa  
gamme de fréquence.  
Grande longueur de câble.  
Branchement simple sur tous  
les amplis de sono actuels.

**POUR CHANTEURS :**  
MKH 415 — MD 415  
très directifs. S'utilisent à  
faible distance de la bouche.  
Fixation sur pied. Prise en  
main rapide. Présentation lu-  
xueuse : noir et or.



**MICRO-EMETTEURS**  
SK 1005 / 1007

- suppriment le fil
- dissimulables
- qualité studio
- s'adaptent à  
toutes les sonos.

MAGNÉTOPHONE AUTONOME

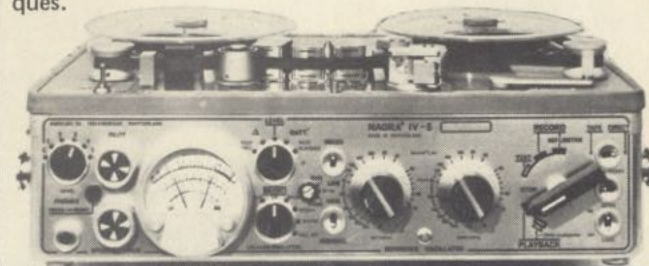
**NAGRA :**

4 — 2 : Mono  
S N : Miniature  
4 — S : Stéréo

universellement employé par la Radio, la Télévision, le  
Cinéma.

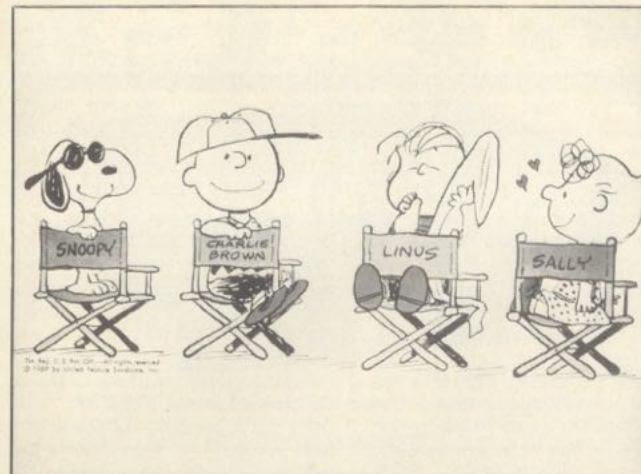
Il permet d'obtenir des enregistrements de très haute qualité  
professionnelle.

Idéal pour le travail quotidien et l'enregistrement des dis-  
ques.



**simplex électronique**

48, Bd de Sébastopol - PARIS 3<sup>e</sup> - Téléph. : 887 15-50 +



« UN GARÇON NOMMÉ CHARLIE BROWN »  
Les futurs malaises des enfants hip.

est une arme de combat :  
« Peuple noir, qu'allez-vous  
faire ? Quand vous vous  
réveillez vous savez que vous  
êtes déjà mort. Avec des mains  
de blancs qui massent vos  
cœurs, ils écrivent des chan-  
sons d'amour, mais ce n'est  
jamais pour vous ». Les Last  
Poets hurlent que « Le noir  
est beauté ». Que James Brown  
est partie intégrante de la  
culture populaire. Ils ironisent  
aussi sur les contradictions  
internes des frères de race.  
Dans « Les nuits rouges de  
Harlem », un James Bond au  
teint cuivré, un Humphrey  
Bogart des ghettos, entre en  
scène : Richard Roundtree,  
interprète du rôle de « Shaft »,  
flic à Harlem. Le scénario ne  
tient pas debout, mais le met-  
teur en scène Gordon Parks  
a su habilement mêler trois  
mondes : les Panthères Noires  
acceptent de prêter main-forte,  
contre une forte somme, à un  
grand pourvoyeur noir de  
drogue dont la fille a été enlevée  
par la mafia blanche. Au centre,  
le détective de couleur et ses  
compromissions dans les mi-  
lieux blancs de la police. Et  
comme dans les bons romans  
de Chester Himes (dont on  
a tiré récemment un amusant  
« Cotton comes to Harlem »),  
l'humour ne quitte jamais l'ac-  
tion, surtout dans les échanges  
de dialogues (musique de Isaac  
Hayes). Louis Panassié est  
un ancien fusilier-marin,  
commando, parachutiste,  
homme-grenouille, et il s'en  
vante dans le programme dis-  
tribué avant la projection de  
son film : « L'Aventure du Jazz ».  
Et c'est paradoxalement dans  
la salle Chopin-Pleyel qu'a été  
projetée cette pseudo histoire  
de la révolte noire à travers  
sa musique. Lionel Hampton,  
John Lee Hooker, Jo Jones,  
Sister Rosetta Tharpe, Mem-  
phis Slim, Cosy Cole et tant  
d'autres ont accepté de figurer

sur ce film et d'y jouer gracieu-  
sement, car pour tous ces vieux  
de la vieille le nom de Panassié  
est un mirage. En effet Hugues  
Panassié, le père de Louis, et  
son Hot Club de France, en son  
temps, a non seulement intro-  
duit et étudié le jazz en France  
mais il l'a aussi fait découvrir  
à un grand nombre d'Améri-  
cains. Et Louis Armstrong,  
fatigué et malade (quel docu-  
ment !) raconte, les larmes aux  
yeux, comme Hughes et sa  
femme Madeleine, ont osé,  
les premiers, monter sur scène  
avec eux, les nègres, en pays  
sudiste. Le plus triste de tout,  
c'est de rencontrer le vieux  
Panassié dans sa retraite de  
Montauban, singer un disque  
par le geste et la grimace, et  
faire un cours ennuyeux devant  
des élèves boutonneux, sur  
la mesure du blues. C'est ça  
le jazz ? Attention, de ne pas  
tomber dans le même travers  
avec le rock. Ne nous laissons  
pas enfermer dans de fausses  
valeurs. Ne codifions pas trop  
une musique qui est avant tout  
le reflet d'une joie/douleur/  
fureur de vivre (rayez au  
choix). Qui aura le culot dans  
vingt ans de projeter un film  
sur des Presley, Chuck Berry,  
Little Richard gâteaux, dans une  
salle culturelle empoussiérée ?  
Pendant ce temps-là, George  
Harrison découpe et recolle les  
images de son film sur le fameux  
concert de Madison Square  
Garden au profit du Bengla  
Desh (avec Ringo Starr, Bob  
Dylan, Leon Russell, Ravi Shan-  
kar et, évidemment, Harrison).  
Et Paris découvre deux géné-  
rations de révolutionnaires  
américains blancs, grâce au  
cinéma. Joe Hill était l'un des  
premiers troubadours du monde  
ouvrier du début du siècle.  
Il est mort comme Sacco et  
Vanzetti, pour l'exemple. Bo  
Wilderberg en a fait un beau  
film. Trop beau peut-être. La  
souffrance du travailleur est

trop souvent oubliée derrière  
les photos esthétiques et les  
chants révolutionnaires sont  
pratiquement inexistantes, ce  
qui est un comble. Avec « Pro-  
logue » du Canadien Robin  
Spry, on revit les matraquages  
de 68 à Chicago. C'est déjà  
de l'Histoire, plus récente que  
celle de Joe Hill mais tout  
passe si vite. L'un des figurants  
de « Prologue » s'appelle Abbie  
Hoffman. C'était l'un des lea-  
ders des Yippies. Aujourd'hui,  
il demande aux jeunes Améri-  
cains de couper leurs cheveux,  
de réintégrer la société, de la  
miner de l'intérieur et même...  
de voter. Les vrais représen-  
tants de la jeunesse américaine  
restent peut-être les person-  
nages dessinés par Charles  
Schulz, il y a 20 ans : Peanuts...  
En passant à l'animation, pour  
une fois, les comics ne se dété-  
riorient pas (« Un garçon  
nommé Charlie Brown »). - Et  
s'ils avaient grandi, on peut  
facilement imaginer quelle

aurait été leur évolution. Char-  
lie Brown, déjà déprimé dans  
l'enfance, aurait retrouvé un  
semblant d'équilibre, et serait  
devenu un jeune cadre de  
Madison Avenue. Linus, le  
petit garçon qui fait une dé-  
pression nerveuse quand on  
l'éloigne de sa couverture,  
aurait retrouvé la sécurité dans  
la foule d'un festival, au fond  
d'un sac de couchage. Schroeder,  
petit pianiste-miniature,  
aurait appris l'orgue élec-  
trique, fondé un groupe, chanté  
« Roll Over Beethoven », aidé  
moralement par la fillette dont  
« les cheveux frisent naturel-  
lement » (afro-hair avant la  
lettre). Quant à Lucy, après  
avoir tant persécuté ses petits  
amis, elle aurait rejoint un  
mouvement féministe et aurait  
continué à vouloir donner  
des leçons aux garçons. C'est  
dans Peanuts que l'on aurait  
pu deviner les futurs malaises  
des enfants de la « Société  
Hip »... — FRANÇOIS JOUFFA

## LE RETOUR D'ALPES

BELLE, ET ENCORE ?

On n'avait plus de nouvelles  
de Catherine Ribeiro + Alpes  
depuis leur unique passage à  
l'Olympia (première partie du  
Musicorama de Family en jan-  
vier dernier). On ne va pas  
tarder à réentendre parler d'eux,  
et cela plus sérieusement que  
jamais. Cela devient une néces-  
sité urgente, d'ailleurs, que de  
faire parler ceux qui, comme  
eux, ont tant de choses impor-  
tantes à dire, dans un métier  
où il est si difficile d'être

écouté et, plus grave encore,  
si facile d'être oublié.  
Au début de l'année, Catherine  
Ribeiro et Patrice Moullet  
avaient pourtant bien des rai-  
sons de ne pas voir en rose  
l'avenir d'Alpes : leur ancienne  
maison de disques, Festival,  
ayant connu des déboires, ils  
se retrouvaient sans contrat ;  
ils n'avaient plus d'accompa-  
gateur sûr et fidèle ; et, pour  
couronner le tout, les spécia-  
listes n'avaient pas aimé leur

CATHERINE RIBEIRO  
Les mecs, ça les rend malades.





# J. COLLYNS



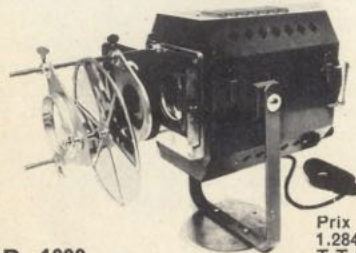
## CRAZY RYTHM II

Clignoteur électronique à 2 canaux en battements alternés  
2 x 1000 watts - vitesse réglable - Prix : 296 F. T.T.C.



## CRAZY RYTHM III

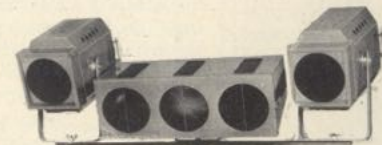
Clignoteurs électroniques 3 canaux à vitesse réglable. 3 x 1.000 W.  
Prix : 398 F. T.T.C.  
Même appareil à un seul canal Crazy rythm I. Prix : 196 F. T.T.C.



## P. 1000

Projecteur de poursuite. Avec iris changement de couleurs 1.000 W.

Prix : 1.284 F. T.T.C.



## N.C. 500

Projecteur de scène 500 W. Prix : 381 F. T.T.C. Existe avec disques de couleurs tournant. Prix : 563 F. T.T.C. Modèles N.C. 1.000 W. Prix : 713 F. Rampe de scène à 3 circuits 3 x 300 W. N.C. 900. Prix : 485 F. T.T.C.

Même modèle 4 circuits. 4 x 300 W. N.C. 1200. Prix : 550 F. T.T.C.

Pieds J.C. 35. Prix : 166 F.

Barre d'accouplement J.C. 19. Prix : 45 F.



## VARIO 2000

Stroboscope de grande puissance. Deux projecteurs à battements alternés. Prix : 1.945 F. T.T.C.



## CRAZY STROB

Stroboscope à circuits de commande intégrée. Prix : 697 F. T.T.C.



## MOVIE COLOR

Projecteur de forme mouvante à variations de couleurs. 500 W. Prix : 763 F. T.T.C.

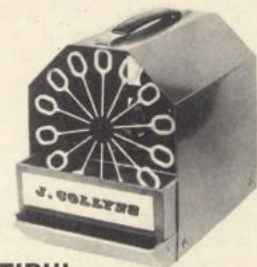


## N.C. 250

Projecteur de forme fixe et spot. 250 W. Prix : 378 F. T.T.C.

## MOODY LIGHT

Console de lumière à 4 canaux. Clignoteurs gradateurs 4 x 1.500 W. Prix : 1.500 F. T.T.C.



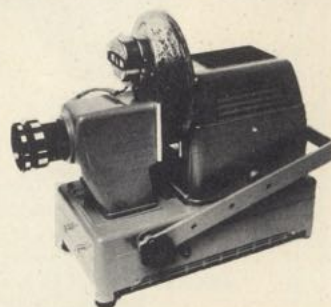
## ACTIBUL

Projecteur de bulles. Prix : 798 F. T.T.C.



## MINI CHROMOGRAPHE

Mini Projecteur de forme mouvante à variations de couleurs. 12 V. à transfo. incorporé. Prix : 540 F. T.T.C.



## SPECTROFLUX

Super Projecteur de light show. 4 appareils en 1. Projection de: liquide organique. Programme polarisant. Diapositives polarisantes. Diapositives conventionnelles. Puissances plein jour 250 W 24 V. Iode. Objectif Zoom. Prix : 2.300 F. T.T.C. Avec tous les accessoires. Autre Modèle :

## MIROFLUX

Prix : 1.600 F. T.T.C.



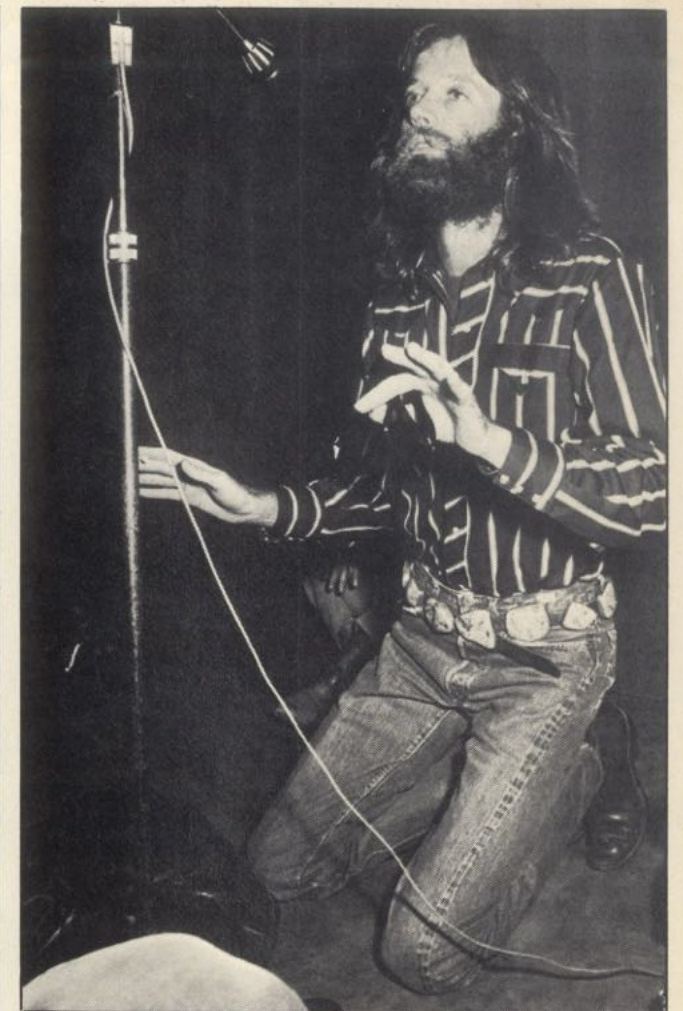
## N.C. 125

Projecteur de lumière noire, grande puissance. Prix : 530 F. T.T.C.

passage à l'Olympia : le public, conditionné par l'attente de Family pour lequel il était plutôt venu, les accueillit de façon mitigée. On leur prêtait des intentions qui n'étaient pas les leurs, ne tenant pas compte de toute la nouveauté de leur démarche, de la spontanéité de Catherine quand par hasard, à la fin d'une chanson, elle avait levé un poing fermé : c'était sans arrière-pensée, mais aussitôt, la moitié des types se crurent obligés de lever le leur en signe de « solidarité » ; et, tout en finissant de chanter, elle se dit « Merde, ils vont récupérer le truc », mais trop tard. Dans « Pop-Music », notamment, on lui reprocha d'avoir calculé ce geste pour « faire réagir » le public : voilà où en est arrivée l'industrie du spectacle, à habituer les gens (y compris, et même surtout, les spécialistes) à trouver normaux les « gimmicks » et les artifices les plus éculés. De telle sorte que la spontanéité, elle aussi, passe pour un « truc » : tyrannie de l'apparence...

Peut-être n'était-il pas tout à fait assez mûr, ce public, comme semblait le suggérer « Méchamment Rock » (pseudonyme derrière lequel se cache le nom de Méchamment Pop) dans « Charlie-Hebdo » : « On a bien senti dans les quelques ricanelements du début, dans le léger flottement qui est la respiration du public, et même dans les poings levés des places à trente-cinq francs, (...) que les mecs continuent à ne pas tellement aimer se sentir dominés par une bonne femme (...) les mecs, ça les rend malades ». Bon, tout cela peut s'arranger : MLF vaincra. Après tout, Catherine et Alpes étaient plutôt bien placés au dernier référendum des lecteurs de « Rock & Folk ». Vous qui les avez cités à l'époque (peut-être étaient-ce les lectrices ?), n'avez pu les oublier. Alors, après avoir été retardés de quelques mois par des difficultés d'ordre privé, Catherine et Patrice, avec la foi de ceux qui, détenant une certaine vérité, savent qu'elle doit bien finir par éclater au grand jour, se sont remis au travail. Ils ont remonté le groupe, avec deux nouveaux musiciens : Patrice Lemoine (orgue) et Claude Thiebaut (percussion). Ils ont décroché un contrat chez Philips, et cette maison a consenti un effort appréciable pour leur permettre d'améliorer considérablement leur matériel et leurs conditions de travail. Entre-temps, ils avaient passé des semaines à élaborer et à répéter les chansons et morceaux de leur nouveau 30 cm, « Ame

Debout », qui viendra de sortir dans le commerce lorsque vous lirez ces lignes. Ceux qui ne connaissaient pas Alpes le découvriront peut-être enfin grâce à ce disque dont le groupe attend beaucoup (et je crois, pour avoir assisté à une partie des séances de son enregistrement, excellentement dirigées par Laurent Thibaud, que leur attente est pleinement justifiée). Ceux qui les avaient prématurément condamnés verront combien ils avaient tort (s'ils deviennent un jour célèbres, on rigolera à écouter ces « gens de métier » qui ne manqueront pas, comme toujours en pareil cas, de dire qu'ils les ont « toujours soutenus »). Enfin, et c'est plus important, ceux qui les connaissent et les aiment déjà trouveront de nombreuses et heureuses innovations par rapport à leurs deux anciens albums Festival : notamment, la maturité accrue de la voix de Catherine, et l'enrichissement de l'orgue et du « percophone », nouvel instrument à percussion électrique mis au point par Patrice Moullet. Et bien d'autres, dont il sera évidemment question dans un prochain « hors-étoiles ». En attendant, sachez qu'Alpes, aux côtés d'Alan Stivell et de quelques autres gens qui valent le détour, joueront le 9 décembre à la Mutualité, dans le cadre du gala de l'UNEF. — JACQUES VASSAL.



PETER FONDA  
Le héros moderne.

## PETER LE MYTHIE BEAU, ET PUIS QUOI ?

Peter Fonda était de passage à Paris, venu présenter à la cinémathèque le premier film qu'il a réalisé : « The Hired Hand » (L'Homme sans Frontières). Peter Fonda représente, et cela grâce aux différents rôles qu'il a tenus à l'écran, un mythe. Au même titre — et en cela reprenant leur place laissée vacante — que James Dean et le Marlon Brando de « L'Équipée sauvage », ou de « Sur les quais », à une autre époque (les années 50). Il est le héros idéal, l'expression parfaite d'une certaine attitude devant la vie, d'une certaine beauté faite de décontraction, mais aussi de désengagement. Il fait rêver les filles, les garçons construisent leur personnage à

l'image du sien à l'écran : aux côtés de Jagger, d'Hendrix ou de Morrison, il prend place dans la galerie des mythes nécessaires à la jeunesse en 1971. Il en est le porte-parole, l'image sublimée. Sa carrière d'acteur, les rôles qu'il a tenus à l'écran, ont permis de construire sa légende : de l'adolescent de « Lilith » en passant par le voyou de « The Wild angels », le défoncé de « The trip », pour déboucher sur le déraciné, l'aventurier d'« Easy Rider », et bien sûr de ce film dont il est le metteur en scène et l'acteur principal : « The Hired Hand ». On voit à quel point cette progression suit, sur le plan cinématographique, celle sociologique de la jeunesse américaine, ou plutôt

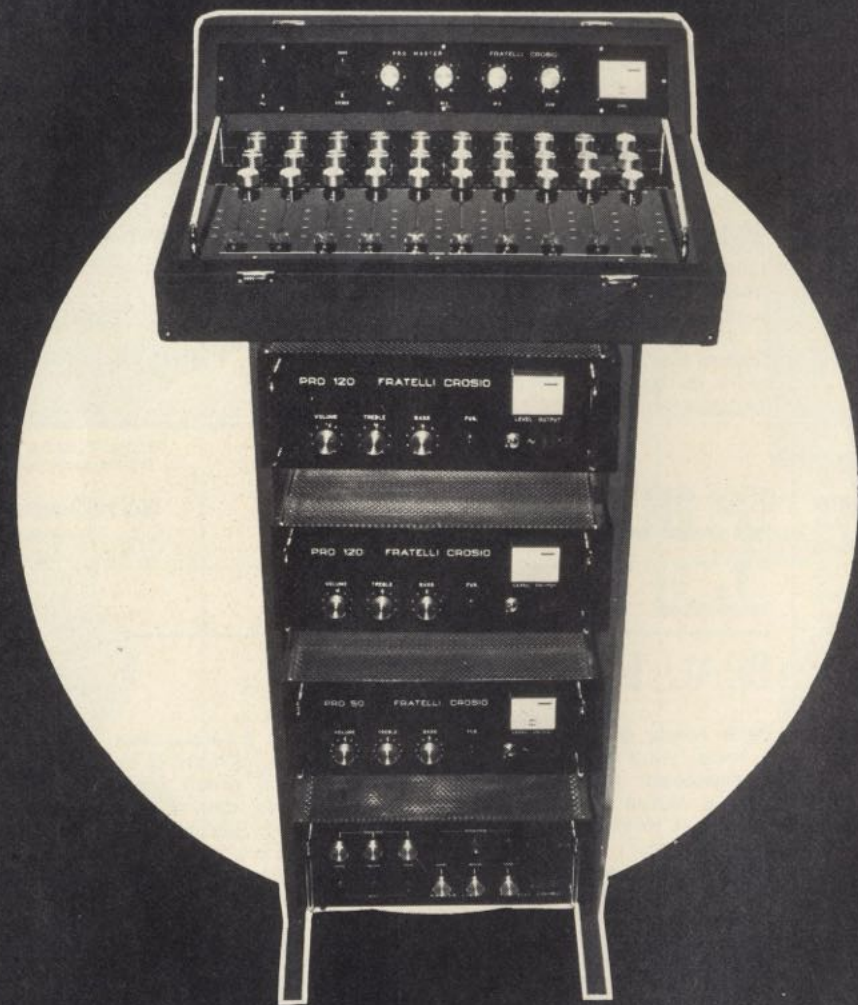
englobe tous ses particularismes, tous marquant une volonté de rupture avec l'Amérique et ses règles : la paranoïa, les bandes, la drogue ou la fuite « on the road », puis le retour à une vie simple, au charme de la campagne. Avec Dennis Hopper, son partenaire d'« Easy Rider », réalisateur de l'« inédit » « The last Movie », avec Jack Nicholson, autre acteur d'« Easy Rider » et réalisateur de « Five Easy Pieces », il forme une véritable équipe pratiquant un cinéma qui répond à une demande, expression idéale d'un malaise, des sous-bosses qui secouent la jeune génération rêvant de grands espaces, plutôt que désireuse de les vivre. Mais leur cinéma (celui de Nicholson, Hopper, et maintenant Fonda), n'envoie jamais de pénétrer le pourquoi d'une attitude, les composantes ou le déterminisme de ce mouvement de rejet ou de rupture ; il reste superficiel, extérieur, réduit à la mise en images de ce déclassement qui débouche sur une poésie « de la vie errante », « de



# MASTER-SOUND

La sonorisation  
au service des professionnels

## POP



Distribution exclusive : **FRATELLI-CROSIO**

54, rue René-Boulanger, PARIS-X<sup>e</sup> - 607.94.95 - 206.75.35

Liste des revendeurs et catalogues sur demande

la jouissance immédiate, « sans réserve ». La violence, la répression, c'est « l'autre monde », celui des « salauds », auxquels on se heurte. The « Hired Hand » se place résolument dans le prolongement d'« Easy Rider » dont il reprend les structures du scénario et la morale : un western, où les chevaux remplacent les motos, qui met en scène l'idée du départ, de l'errance, la recherche d'un ailleurs (la Californie?), l'amitié entre deux hommes que l'on oppose à la violence, au sadisme des « salauds », la lassitude, le besoin d'un retour « at home », l'impossibilité de ce retour, l'échec. Mais « The Hired Hand » caricature presque ce qui n'était qu'esquissé dans « Easy Rider ». On y retrouve aussi l'espace, la nature, les rivières, les nuits à la belle étoile, les paysages d'extase, la musique étirée, incantatoire, incessante du Country and Western (banjo) mais aussi indianisante (sitar), en un mot... californienne. Il y a aussi la femme, l'amante, la douceur des soirs, l'enfant, et surtout les liens inaltérables de l'amitié, le sacrifice qu'ils appellent parfois le combat singulier pour délivrer le « frère ».

On s'était battu pour avoir le privilège de pénétrer dans la salle de la cinémathèque, où le western de Peter Fonda allait être projeté « en présence de l'auteur ». Beaucoup de filles, de « groupies » de l'underground, devaient faire à ce film, et surtout à son auteur et principal acteur, un triomphe. Il est physiquement, dans ses attitudes, avec cette gentillesse et cette décontraction « idéale », ce qu'il est à l'écran : aristocratique, économe de ses gestes, beau. Peut-être son mythe a-t-il rejailli sur lui, ou bien était-il présent totalement dans ses rôles, il est semblable à son image cinématographique. Il a dans son allure, son maintien, tout ce qui est actuellement à la mode : barbe et cheveux longs, chemise « cowboy » décontractée, jeans et boots à hauts talons, et jusqu'à l'indispensable « joint ». Il dit vivre retiré avec ses amis, travailler presque marginalement ; il ne comprend pas les objections que l'on peut faire devant ce type de cinéma qui entretient les mythes, presque complaisamment. Il a le charme, avec son beau regard doux, de la Californie, de la musique actuelle de Grateful Dead, il est l'idéal masculin. Il est simple, naïf ou lucide. Il est le héros mythique moderne. — PAUL ALESSANDRINI.

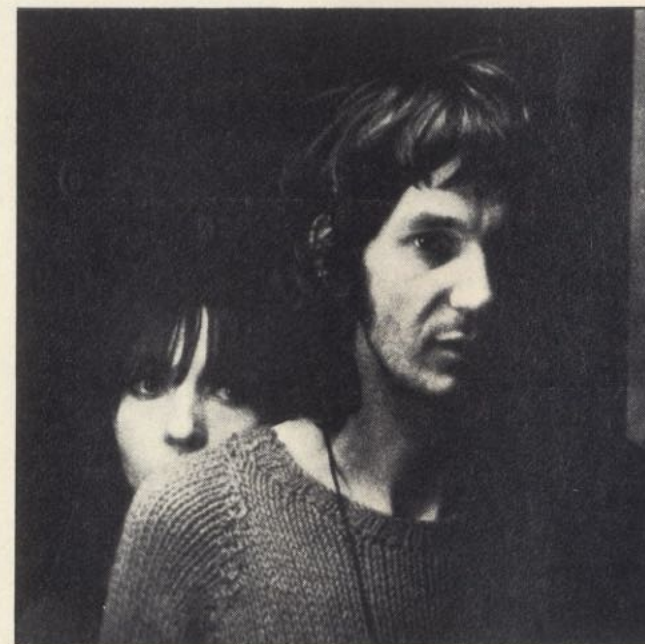
## La mort de Duane



Duane Allman, lead guitariste et leader des Allman Brothers, s'est tué le 29 octobre en moto, dans la ville de Macon (Georgia) où il résidait. Il avait vingt-quatre ans. Grand spécialiste de la slide guitar, Duane Allman s'était, avant de monter son propre groupe, fait une formidable réputation de sessionman. Il avait accompagné tout ce qui compte dans la soul music, d'Aretha Franklin à Wilson Pickett, des années durant dans les studios de Memphis. On se souvient qu'il fut aussi le compère d'Eric Clapton lors de l'enregistrement de l'album « Layla », album dans lequel il démontrait qu'il n'avait rien à envier à son compagnon d'un moment. Le Allman Brothers Band, c'était lui avant tout, lui et son frère Greg, chanteur et organiste. En trois albums, le groupe avait démontré qu'il était l'une des plus intéressantes nouvelles formations américaines, très orienté vers un rock-blues surpuissant auquel Duane apportait toute sa science de la slide guitar et un feeling qui allait en faire l'un des premiers guitaristes de ce temps. Ceci n'est pas l'habituel blabla nécrologique de rigueur et peut être facilement vérifié à l'écoute du superbe double-album « The Allman Brothers Band at the Fillmore West ». C'est moche...

## JACQUES HIGELIN

MARGINAL ?



JACQUES HIGELIN  
Utopie, notre dernière chance.

Kerouac l'a dit quelque part : on ne part plus pour voir du nouveau, ce qui importe c'est d'être ailleurs. On part pour s'oublier, lorsque se supporter devient intolérable. On part aussi pour se trouver, se révéler à soi-même. Jacques Higelin aurait pu devenir un chanteur connu et riche, un comédien célèbre et bien d'autres choses. La critique s'apprêtait à le canoniser pape des variétés de demain. Il avait bâti son avenir, en marge déjà, rive-gauche et chez les initiés, avec Brigitte Fontaine, Rufus et Areski. Et puis, au lieu de continuer, il est parti. « On the

road ». Pour les « gens de métier », il s'est tué, suicidé, « gâché »... Pour lui, c'est tout le contraire : il semblerait même qu'il se soit « trouvé ». Refusant de se prendre au sérieux, travaillant uniquement pour se nourrir, il a réussi à conserver presque totalement sa liberté. Du 17 novembre au 17 décembre, il a quand même prévu une halte au Ranelagh, parce qu'on le lui a demandé, et aussi parce qu'il en attend, lui, autre chose qu'une « combine pour bouffer ».

— Bouffer, c'est quand même pas le plus important. De toute façon, en Occident, on peut pas

crever de faim. On arrive à manger un jour sur deux ou trois, en se débrouillant... Quand on sait écrire des paroles et de la musique, jouer un texte et parler, on trouve toujours une combine pour ramener un peu de blé. L'important, c'est d'arriver à vivre en faisant ce qu'on aime, ou à peu près.

Même pas de danger d'être « récupéré » à un moment ou à un autre ?

— Tu peux récupérer un mec en l'achetant, en lui créant des besoins nouveaux autres que la faim : tu les tues, apparemment. En fait tu ne tues pas le contenu. Pour moi, Dylan ou Cohen sont pas complètement récupérés. Ce qui compte, c'est ce qu'ils disent. Je ne vois pas pourquoi on en veut aux types qui ont du fric, et qui s'éclatent avec. Moi, je crois que ça m'amuserait d'avoir du blé. Ça m'amuserait de jouer avec, comme Zappa. C'est prodigieux ce qu'il fait de son argent, lui !

L'argent, non plus, de toute façon, ce n'est pas important.

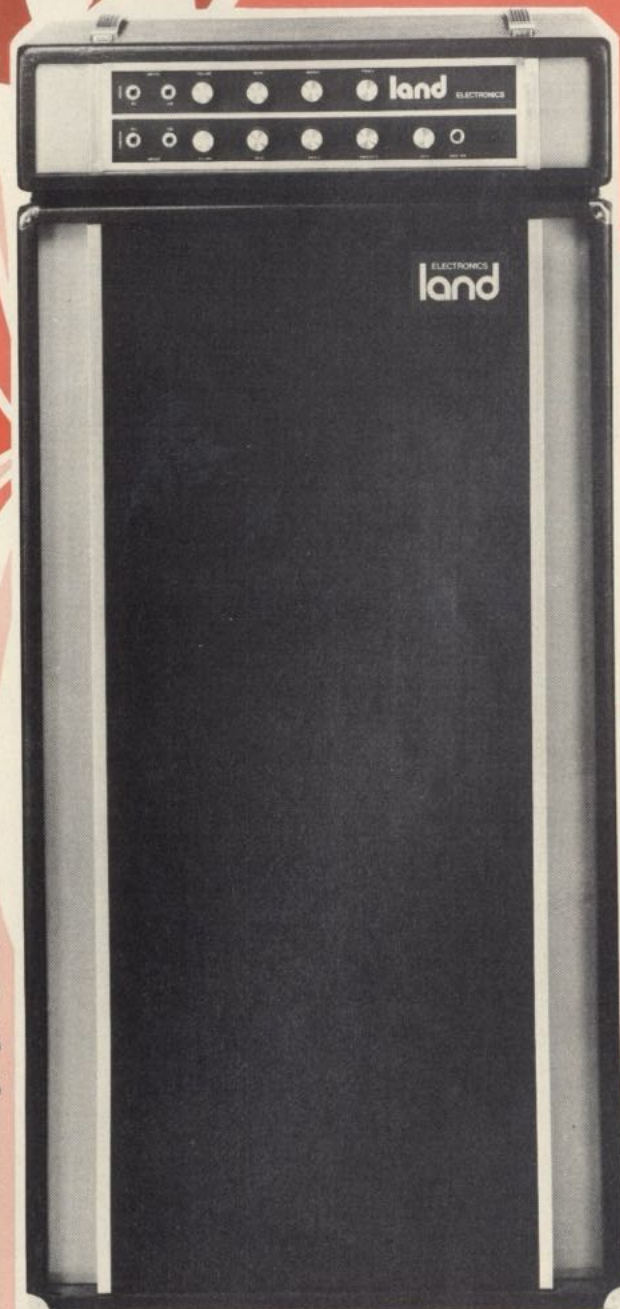
— Ça ne peut pas l'être. La musique de « riches », ça n'existe pas. A la base de la musique qui vit aujourd'hui, il y a des gueux, des paumés, des révoltés. Sinon, c'est de la soupe. Tu peux pas parler de l'homme si t'as pas traîné ton cul partout.

Higelin s'est fait sa petite révolution. Il a rencontré plein de gens, des musiciens, des pas musiciens, des à moitié musiciens : il a joué, chanté, parlé avec eux et avec les autres, dans les rues, les campagnes, les quartiers, dans tous les coins de France.

— Tout se passe dehors maintenant. Ce qui compte, c'est la recherche de gens qui vivent, qui sentent comme toi. La vie en commun, en commune, en communauté est très liée à la musique. Ce sont deux façons parallèles de tendre vers la création d'un univers en dehors de tous les circuits, de tout système. La musique no-



# the Professional amplifier



**Guitar  
and  
bass**

from 60w  
to 2000w

L 60 = 60 w RMS  
L 120 = 120 w RMS

**ELECTRONICS  
land**

exclusive distribution

**AUDIO ELECTRONIC COMPANY**

**aec** FRANCE

Salle de projection et démonstration - 66, 70 rue Regnault Paris 13<sup>e</sup> - tél. 336.47.61 / 589.36.11

tamment est le seul passeport qui permette ces rencontres, ce grand brassage de gens et d'idées que sont les mouvements auxquels on assiste aujourd'hui dans tous les pays. Les gens ne sont pas aussi sectaires et bouchés qu'on le prétend. Quand on a quelque chose de clair à leur dire, la musique est le moyen le plus simple et le plus direct possible; c'est aussi celui qu'ils préfèrent. Seulement, la musique simple et directe, c'est aussi ce qu'il y a de plus difficile à faire. Faut pas faire de second degré, pas plus qu'il ne faut être primaire. D'ailleurs, il n'y a pas d'échelle qui permette d'affirmer qu'un type puisse être plus primaire qu'un autre. Il n'y a pas de langage secret. Tous les hommes reçoivent les mêmes informations. On peut donc parler à n'importe qui. Les Beatles ont su faire ça admirablement. Et Lennon continue.

Autocritique.

— En France, pendant un temps, on était, j'étais trop intellectuel, trop compliqué. Solitaire, finalement. La solution, la seule, pour toucher les gens, c'est d'aller vers eux, tous les jours. L'exceptionnel peut être quotidien. Aujourd'hui, «prendre son pied» n'est plus une affaire de spécialistes. Écouter un disque chez un copain, c'est bien. Écouter les gens dans la rue, c'est mieux. On sort du ghetto. Parler de la misère en des termes que les misérables ne comprennent pas, c'est grave, non?

Le spectacle n'existe plus. Le spectacle, c'est la rue. Parfois il s'y passe des choses pittoresques ou bouleversantes, parfois il ne s'y passe rien. Et l'artiste est simplement devenu l'Autre.

— Je me suis aperçu que je ne pouvais pas être autre chose qu'un enfant du peuple: on ne peut pas renier ses racines. On peut être révolté, on ne peut pas se rejeter soi-même tout le temps. Combien de types se sont révoltés, braqués, rejetés d'eux-mêmes! Si un mec t'engueule ou t'insulte à cause de tes cheveux longs, c'est peut-être qu'il veut te demander quelque chose, et qu'au point où il en est, il ne peut pas te le demander autrement. Si tu estimes que c'est lui le demandeur, tu fais le premier pas pour résister à la violence du système tout entier. La violence ne vient pas des gens, elle vient du système, de n'importe quel système. Tout ce qui dépend de toi est simple, tout ce qui dépend de la société est compliqué. Il faut trouver en

soi une certaine disponibilité, alors tout peut arriver. Tous les systèmes ont fait régresser l'homme dans sa progression naturelle. Il n'y a que les marginaux ou les «fous» qui essayent encore de se développer le plus près possible de leur vérité, sans contraintes. Difficile, tout ça. Cela suppose d'abord une prise de position personnelle dans tous les instants de la vie?

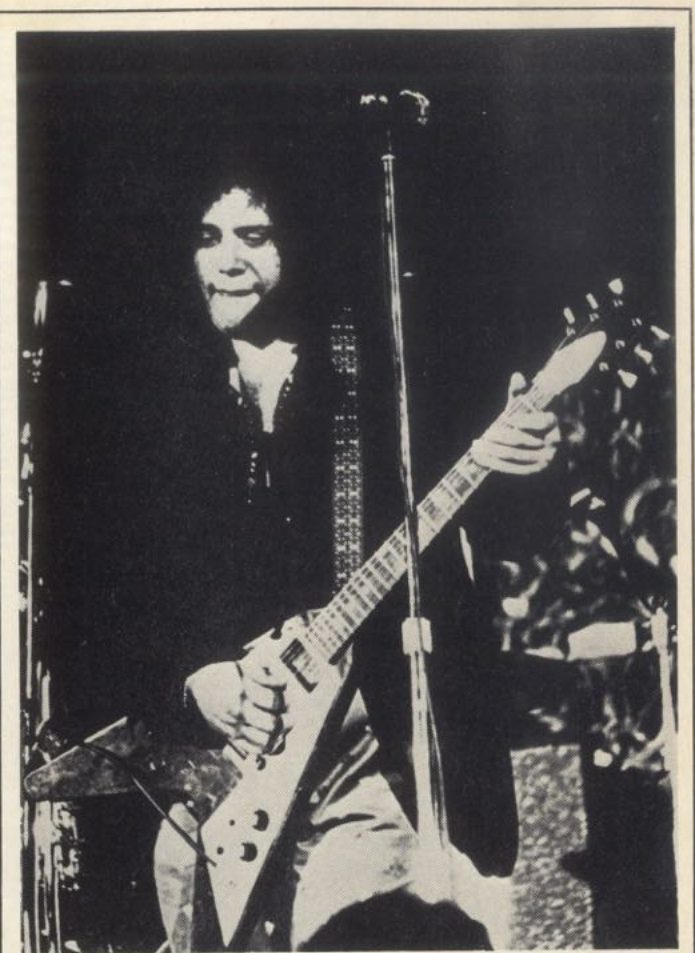
— Tu ne peux pas dire aux gens «libérez-vous» si tu n'essaies pas vraiment de te libérer toi-même. Plus tu es cohérent avec toi-même, plus tu l'es avec les autres. Si tu parles révolution et que tu n'as pas des rapports libres avec la femme ou l'enfant qui vivent à tes côtés, on te prendra pour un rigolo. L'amour, voilà la chose la plus importante. L'amour, c'est la négation de tout jugement, la négation du bien et du mal. C'est aussi une prise de position quotidienne, qui ne se fait jamais aux dépens des autres.

Dans ses chansons Higelin parle de cet amour-acte quotidien. Il n'en «joue» pas. Il chante, crie, rit, raconte ce qu'il voit, ce qu'il sent, improvise.

— Le Ranelagh, c'est une «combine». Un moyen de bouffer un peu mieux, et, surtout, une halte, un lieu de rencontre. Peut-être un point de départ pour faire des choses avec des gens... Je suis plus intéressé par le développement le plus large possible de tous ces rassemblements de jeunes partout en France, que par une «carrière»... Faut pas qu'on soit un gang. Pour que le plus grand nombre puisse se reconnaître, il faut qu'on soit ouvert. Si on finissait par faire une nation? Et si le marginal devenait le général? Seulement faut quand même se dépêcher de proposer autre chose. Faut peut-être construire des villages, s'autogérer, se donner les moyens de mettre en pratique tout ce qu'on raconte.

La revanche des Indiens sur les cow-boys pour bientôt alors?

— Oui. Le seul ennui, c'est que nous sommes les enfants des colons! Moi, je trouve que les types de maintenant ressemblent de plus en plus à des Indiens. Ça correspond, je crois, à une volonté de se rapprocher de plus en plus des femmes et des enfants qui sont les dernières colonies des pays capitalistes. Mais, il ne faut pas oublier un truc: les Indiens se sont fait avoir parce qu'ils n'ont pas répondu tout de suite au fusil par le fusil. Le jour où la survie même de l'homme ne sera plus possible, il faudra peut-être envisager de rem-



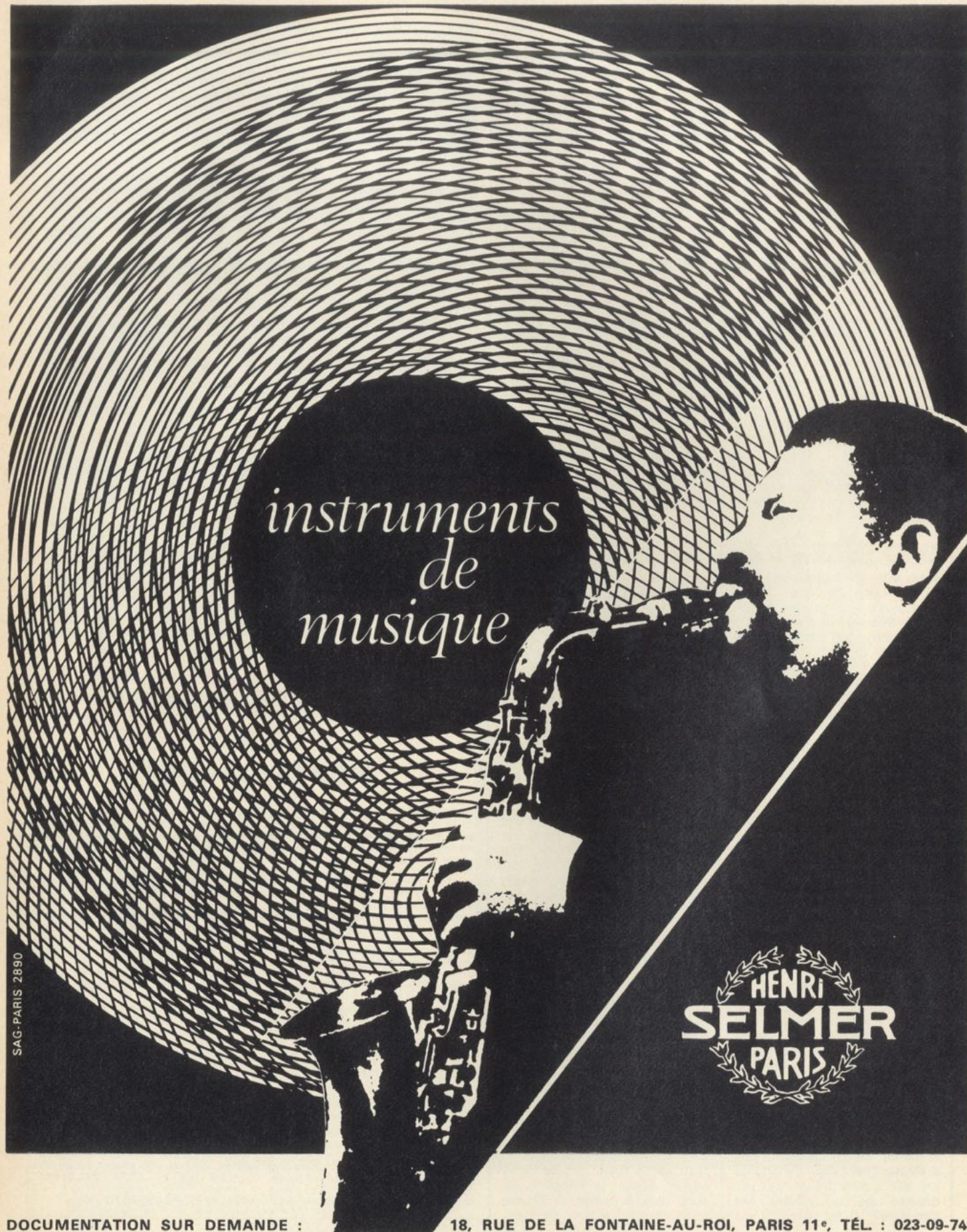
LESLIE WEST  
Aussi grand que gros?

## la montagne et l'arc-en-ciel

Ce soir-là, il y avait Mountain. C'est un bon groupe, auquel son leader Felix Pappalardi a donné une orientation résolument «creamesque», particulièrement en mettant l'accent sur le dialogue bs/gt (lui et Leslie West), en accordant à cette même basse une importance capitale dans l'élaboration d'un son américain — c'est-à-dire énorme et méchant — et dans celle des harmonies elles-mêmes, à tel point qu'il devient difficile de dire lequel des deux instruments assume le rôle de soliste. Les deux, probablement. Si Mountain n'offre pas la subtilité des Cream, ni ces étranges et imprévisibles dialogues nés de la rivalité de Bruce et de Clapton, il possède un punch phénoménal et ce n'est pas être devin que de dire que le groupe va bientôt être grand autant qu'il est gros. Le hard-rock devient audible quand il est joué par des musiciens de métier (et de talent: Leslie West) qui savent donner un cadre à leur musique et mettre leur savoir faire au service de l'efficacité réelle que réclame cette musique. N'oublions pas que ce vieux renard de Pappalardi fut le pro-

ducteur des Cream. Mais, plus intéressant encore que Mountain était l'endroit où il jouait: le Rainbow Theatre. Ancien cinéma désaffecté, situé dans la banlieue nord de Londres, le Rainbow a atteint en une semaine l'objectif qu'il s'était fixé: devenir le Fillmore anglais. La salle peut contenir plus de trois mille personnes, presque toutes assises, elle est confortable, décorée de façon ahurissante et rafraîchissante en style arabe revu et corrigé par l'Angleterre de 1900 (palmiers en carton et balcons sculptés en stuc); la scène est immense, l'acoustique excellente (tres bonne sono) et les groupes sont soutenus par ce fameux Joe's Light Show, probablement le meilleur qui soit, directement importé des Fillmores. Il n'y a pas en Europe (et peut-être même plus aux USA) de salle comparable à celle-là qui soit entièrement dédiée à la rock music. Les Who (qui firent l'ouverture), Mountain, Stoneground, Osibisa, Leon Russell et les Mothers le savent déjà. Le prix des places va de 20 à 10 F (tph: 272.22.24 - 232 Seven Sisters Road, London N 1). — PHILIPPE PARINGAUX.





DOCUMENTATION SUR DEMANDE :

18, RUE DE LA FONTAINE-AU-ROI, PARIS 11<sup>e</sup>, TÉL. : 023-09-74

placer nos guitares par des fusils.

Le seul espoir de ne pas en arriver là, ce sont les gosses. — C'est pourquoi, je voudrais surtout parler aux enfants et aux adolescents. Les rapports sont beaucoup plus justes avec eux. D'ailleurs, je n'ai pas du tout renié mon enfance ni mon adolescence. Au contraire, je n'arrive pas du tout à passer dans le monde des adultes.

Dans un livre récemment sorti, pensé, écrit et illustré par des enfants de cinq et six ans, on s'aperçoit précisément que les enfants découvrent et expriment très clairement la curiosité, l'étonnement ou l'humour de tel ou tel personnage, qu'ils ne sont pas choqués par les disproportions, jamais dérouterés par l'intervention de l'imaginaire ou du fantastique, quand dans une situation surréaliste, les éléments sont dessinés de façon claire, nette et évidente. L'observation que les dessins de « monstres » ne les effraient nullement, sauf si l'adulte insiste sur leur caractère « méchant » est très parlante : l'en-

fant n'est pas raciste, il peut accepter l'Autre quelle que soit son apparence. Ce sont les adultes qui le pervertissent.

— C'est pourquoi dès qu'un gosse parle d'un rêve ou « imagine » à sa façon, j'écoute, je suis d'accord : c'est lui qui a raison. Tout ce sur quoi la société adulte met son veto — au niveau de l'enfant —, moi j'y souscris. Tout ce que le système actuel qualifie d'utopie, je crois, moi, que c'est notre dernière chance de transformer les gens, et le monde.

Il n'y a pas de plus beau refus de la société que celui d'Higelin. Pour qu'un type aussi chaleureux, aussi doué, aussi fin, veuille rester en marge du système, il faut vraiment que quelque chose ne tourne pas rond. Si j'étais la société je me poserais des questions. Et je me dépêcherais de brûler les œuvres complètes de Victor Hugo, qui osait écrire il y a cent ans : « l'utopie, c'est la vérité de demain ». — FRANÇOIS-RENÉ CRISTIANI.

## il faut sortir le soir

**Olympia** : 11, à 0 h 30 : Ravi Shankar; 13, 20 h 45 : Redbone; 19, 18 h : Rory Gallagher et Brian Auger; le 20 : Concert United Artist avec Amon Düül II, If, Groundhogs, Hawkwind, prix unique : 20 F.

**Gibus** : 1 : Lard Free; 2 : Amon Düül II; 3 : Majority One; 4 : Lard Free; 10 : Third World War; 16 : Hawkwind; 22 : Groundhogs; 23-24-25 : Présence; 30 : Krokodil (sous réserves); 31 : Catharsis.

**Golf Drouot** : voir dans Actualités. **Zappa & Mothers** : 5 : Lyon, Bourse du Travail; 6 : Paris, Théâtre du Châtelet.

**Amon Düül II** : 1, avec Ange : Mulhouse; 2 : Gibus; 3 : Golf Drouot; 4, avec Ange : Sochaux; 5 : Toul (sous réserves).

**If** : 18, avec Ange, Colin Scott, Hopeful : Domaine de Raba, 33-Talence (Bal Sup de Co); 19 : Enghien, Blow up (sous réserves); 20 : Olympia.

**Groundhogs** : 22 : Gibus; 24 : Dourges, Piblokto.

**Ange** : 5 : Besançon.

**Martin Circus** : 1 : Lyon; 3 : Marseille; 4 : Falaise; 7 : Lille; 8 : Bruxelles; 9 : Liège; 10 : Nancy; 11 : Chemont (52); 12 : Romans (26); 15 : Genève; 16 : Grenoble; 18 : Porspoder (29).

**Wallace Collection** : 4 : Chapelle des Marais (44).

**Tucky Buzard** : en France du 10 au 19, au Golf le 10.

**Redwing** : en France du 4 au 8.

**Ponty, Magma, Open Light** : 11 : Paris, Lycée Jeanson de Sully.

**Tribu** : 10 : Enghien; 19 : Nancy; 20 : Chelles; 30 : Tain-l'Hermitage.

**Total Issue** : 3 : Paris, Ecole Commerce; 4 : Jarnac; 5 : Havre; 9 : UNEF; 17 : Mesnil-St-Denis; 18 : Chaumont; 19 : Nancy; 20 : Chelles; 25 : Manciennes.

**Daydé** : 2 : St-Etienne; 3 : Pau; 6 : St-Quentin (?); 7 : Lille; 8 : Bruxelles; 9 : Liège; 10 : Nancy; 11 : Calonne-Ricouart; 14 : Genève; 15 : Besançon; 18 : Nuits-Saint-Georges; 19 : Roman; 25 : Rouen;

26 : Draillant; 31 : Troyes. **Présence** : 3 : Paris; 4 : Lille; 5 : Le Havre; 11 : Chaumont; 17 : Golf; 19 : Dugny; 22-23 : Gibus.

**Zoo** : 3 : Chatelaillon; 4 : Pouilly-sur-Loire; 11 : Jarny; 12 au 16 : Mutualité; 18 : Lyon; 19 : Avignon; 25 : Le Havre; 29 : Théâtre du Val-de-Marne (94).

**Triangle** : 4 : Saulieu; 10 : Lyon; 11 : Marseille; 19 : Nancy; 24 : Chartres; 25 : Tyron.

**Roger Mason** : à Bobino jusqu'au 5. **Ribeiro-Alpes & Alan Stivell & Marianne Mille-Maurice Dulac** : 9 : Paris, Mutualité, gala annuel de l'UNEF.

**Gong & Kevin Ayers** : 11 : Maison des jeunes de Colombes, 20 h 30, 10 et 8 F.

**Swingers de F. Guin** : Tous les soirs sauf mardi au Hellzapoppin Jazz Saloon, Paris-1<sup>er</sup>.

**John Lee Hooker & Vera Love Sensation** : 1 : Roubaix, Colisée; à partir 9-12 : Angers, Rouen, Tours.

**Dick Rivers** : 4-5 : Lyon, Palais d'Hiver; 3 : Le Mans; 11 : Loison-sous-Lens; 12 : Cayeux; 19 : Epinouze; 26 : Fécamp.

**Cohelme Ensemble** : 5 : Musée d'Art Moderne de Paris, 17 h; 9-10-11 : Metz, Nancy, Strasbourg, Cat 4 Club. Pour d'autres concerts : Michel Marlou, 255.02.75.

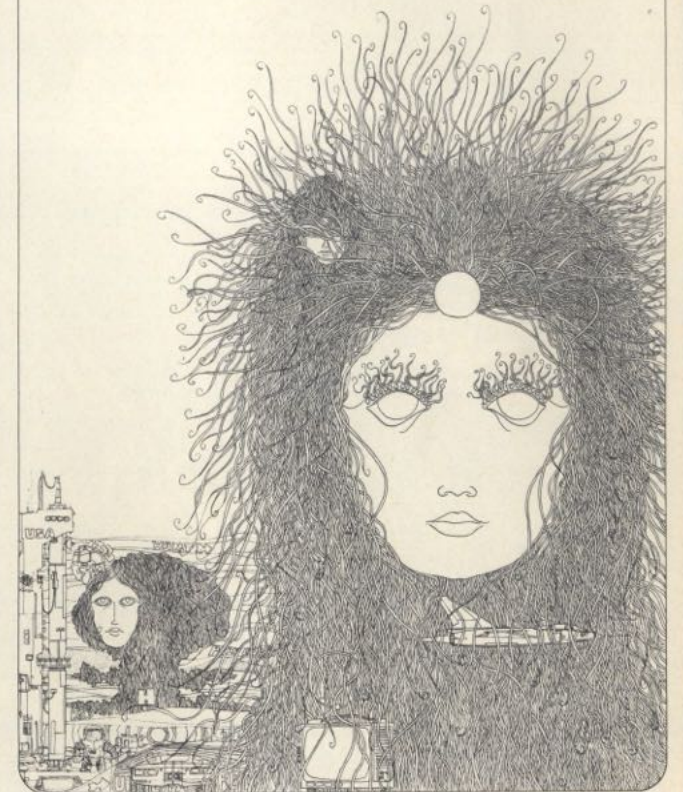
**Landerneau** : 21 : Nuit Folk, Pop, Rock avec : Time, Cendre, Aventure, Machine Gun, Songe, Obsession, et d'autres; 5 F.

**Saint-Mathieu-de-Tréviers** (Hérault) : les 4 et 5-12 : Festival Free Jazz et Musique Progressive, en salle, gratuit, prévus entre autres : Barricades. Rens. : Pascal Comelade, 18, rue Emile-Zola, 34-Montpellier.

**Red Noise et Gong** : 3-12, Espace P.-Cardin (22 h, 30).

**Grand Funk** : le 13 : au Châtelet (sous réserves). Nous faire parvenir les annonces avant le 15 de chaque mois, par écrit, SVP. — JACQUES CHABIRON.

## Bruits de l'ombre



Dans le précédent Rock & Folk, nous annoncions la mort prochaine d'Anathème. Afin de « partir » en beauté l'équipe a réalisé un numéro 0 bis violemment obscène et provocateur. Se libérant de toutes leurs frustrations, les dessinateurs n'ont pas hésité à livrer des bandes caricaturales et pornos, suivant en cela le maître Crumb et ses « snatch comics ». Un ultime numéro donc, travaillé dans la mise en pages, la qualité de l'impression, qui nous fera regretter que l'équipe renonce. Domage (en vente dans les librairies spécialisées dans la free-press, puisqu'il n'est plus donné d'indication d'adresse). Zinc dont la facture et les ambitions sont proches d'Anathème semble vouloir continuer. Un n° 3 où les dessinateurs groupés autour de Guittou durcissent leur satire : un jeu concours qui met en scène le ministre Marcelin, un délire profane, un engagement qui agresse. Tout ce qui fait le contraire d'une bande dessinée du bon goût et de la mesure. C'est là la véritable vocation du dessin underground : rire féroce des tabous et de leurs flics. Zinc reste la meilleure définition française de ce type d'expérience à travers le dessin

(Adresse : Daniel Lemaire, 15, rue de Buci, Paris-6<sup>e</sup>).

Nouveau fanzine de bandes dessinées « Polludrill » qui se présente comme le « journal du scatophile », qui lutte par la bande dessinée contre tout ce qui pollue aussi bien au niveau physique qu'au niveau des mœurs. Tiré en offset, il offre des bandes originales, des dessins pleine page. Mensuel, ce numéro 0 devrait pouvoir être suivi de beaucoup d'autres. Peut-être les prochains numéros pourront-ils lever l'ambiguïté que présente une démarche pour la propreté.

N° 2 de 1 + 1, « le mensuel d'information, d'étude et d'intervention du Marginal ». Au sommaire un dossier sur le cinéma underground japonais : une tentative pour circonscrire les noms et les œuvres des cinéastes qui dans ce pays lointain essaient de promouvoir, surtout au niveau esthétique, des films s'opposant au cinéma en place et assujéti à l'impérialisme américain. Ajoutons que beaucoup d'œuvres évoquées dans ce numéro de 1 + 1 sont actuellement visibles à la cinémathèque, à l'occasion de l'hommage rendu au cinéma japonais. — PAUL ALESSANDRINI.





# PAUL BEUSCHER

25, 35, bd Beaumarchais - Tél.: 887.09.03

**LE PLUS GRAND SPÉCIALISTE D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE**  
(Disques, Radio, Sonos, Amplis, Guitares, etc...)  
Catalogue Noël sur demande



JEAN-PIERRE VIELFAURE.

Un peintre d'aujourd'hui. Son « Opéra Civilisation », un événement, une peinture de quarante mètres qu'il faut courir voir à la Maison des Jeunes et de la Culture de Colombes (782.42.70), jusqu'au 15 décembre. Vielfaure a déjà

illustré un article sur les Pink Floyd dans notre journal, et il a fait la couverture d'un numéro de l'année. Son Opéra commence avec un ange nazi et se termine sur un robot fou. De la civilisation, il a surtout retenu des évocations de la guerre et des fascismes pour laisser peu de place à un très hypo-

thétique bonheur. Deux citations parmi les collages qui se mêlent aux peintures: « C'est à Auschwitz qu'est né la prochaine guerre; c'est là que fut tué l'avenir de l'homme » — E. Wiesel, et « Cent morts, c'est une catastrophe; cinq millions, c'est une statistique » — A. Eichmann. Médi-

tation amère sur l'histoire de notre planète, cette longue longue peinture, drôle et subversive, n'est pas à vendre, mais elle va se promener dans toute la France. Entre le 10 et le 15 décembre, une soirée-débat sera organisée à la MJC avec le peintre, après projection audiovisuelle. — F.-R. C.

## GROUPE au GOLF

C'est sous le signe du rock'n'roll que le Golf Drouot a entamé cette nouvelle période de l'année. En effet, le 15 octobre, soit trois jours après la mort de Gene Vincent, Dick Rivers et quelques-uns de ses amis vinrent rendre visite à Henri Leproux et présenter au public ce fameux « Dick'n'roll » qui fait — à juste titre — couler beaucoup d'encre. Cette visite était prévue depuis longtemps, précisons-le, et n'avait rien d'un pèlerinage! Pendant que Dick était interviewé dans le cadre de l'émission ORTF « Inter-Danse », Philae se produisait, bientôt suivi de Salad. Les anciens Magpye n'ont déçu que cinq personnes: eux-mêmes. Leur passage fut d'ailleurs enregistré par l'équipe d'« Inter-Danse ». Suivait un groupe italien, Selvaggi, dont le moins qu'on puisse dire est qu'il ne manquait pas de foi, et Steeve, un étonnant chanteur-guitariste conquiert tout le monde, interprétant des classiques de CSN & Y et de Buffalo Springfield ou James Taylor. Les deux jours qui suivirent furent ceux de Crysais Idominée.

Cinq groupes se trouvaient « opposés » pour le Tremplin du 22/10, Carpe-Diem et Stratagème l'emportant finalement sur Rumeur (Meudon), Démonce (Nanterre), et Confusion (Lyon). Carpe-Diem vient

de Nice, s'inspire de groupes de hard-rock comme Hurlah Heep, tout en conservant une oreille pour des gens tels que King Crimson ou ELP; l'orgue, ajouté au traditionnel basse-batterie-guitare-chant apporte sans aucun doute un élément harmonique très important. Stratagème, originaire de la banlieue S.-E. suit une voie sensiblement parallèle, mais l'accent est résolument mis sur la guitare: deux solistes, une guitare rythmique, basse batterie. Assez impressionnant! J'ai malheureusement manqué Ange, les 23 et 24/10, mais on en parlait encore quinze jours après! Le Tremplin du 29, lui, a été remporté par un groupe folk, c'est sans doute la première fois: Cap-Horn, groupe du Val d'Oise, a fort bien interprété des chansons de Dylan ou Cohen, de Bé-ranger ou du groupe même. Cinq guitares et banjos, qui sonnaient d'une belle couleur. Ils prirent le meilleur sur Machinations (Versailles), Capitain's (Vosges), Brothers 99 (Ardennes), l'un par les efforts faits pour s'exprimer dans un contexte français, l'autre par la violence de sa musique, et le troisième par son habileté à jouer du rythm'n'blues, genre bien délaissé par la plupart des groupes. Les Brothers ont aussi une autre caractéristique: cinq des six musiciens sont frères (pourquoi pas Modica's Brothers?... ) On retrouvait également les Reactions. Pulsar, groupe lyonnais invité pour le week-end du 30-31 est un bon groupe et, comme le disait Dumonteil, joue le Pink Floyd d'antan presque aussi bien que nature (laissons-lui une petite chance... au Pink Floyd!). Lorsque Pulsar reviendra, en janvier, il ne faudra pas le manquer: le groupe achève de perfectionner quelques compositions qui s'avèrent prometteuses.

Monde fou pour Total Issue, le 1<sup>er</sup> novembre, qui retrouvait après une longue absence le public du Golf, lequel a

depuis appris à le connaître par le disque et la radio. On a écouté dans le plus grand silence les morceaux acoustiques, et l'on s'est levé pour un « Rustique » qui dura une bonne vingtaine de minutes, les solistes se relayant, sans une faute. Pourtant, les musiciens avouèrent leur fatigue due à un retour de gala précipité. L'Oenips animait la soirée Léo Lagrange du 4/11, mais céda la place, le lendemain, à Substance. Groupe type: bons musiciens, musique ambitieuse, qui travaillent mais ne peuvent « tourner » car il leur manque « ce » disque sans lequel les « patrons de boîtes » ne les engageront pas. Quelques milliers dans ce cas. Lover's love était là, ce vendredi, et termina la semaine. Beaucoup de monde, aussi, pour Zoo. Plus, même que pour Total Issue, et ces excellents résultats obtenus avec des groupes français montrent bien qu'ils intéressent de plus en plus de monde. Egalement fatigués par une tournée avec L. Ferré, les Zoo-men firent néanmoins un show au-dessus de tout reproche, surprisent par une excellente version de « Honky Tonk Women », André Hervé montrant que s'il était toujours le même magnifique organiste, il savait aussi se servir très correctement d'une guitare. Et, le français de lan Bellamy s'améliore de jour en jour, Ripoche, au violon, c'est vraiment quelque chose,

et Carlet au sax, ce n'est pas banal non plus, tout comme le son qui sort de la basse de Michel Hervé, ou encore, la puissance de Christian Devaux. De mieux en mieux, Zoo. Le 12 vit la victoire d'Absynthe, groupe bordelais, qui prit assez facilement le meilleur sur Undead, Eve, Royal Dickens Incarnation et Conclusion qui, comme lui, était parvenu à la finale de cette opération Pop Promotion qui se jouait sur le Tremplin. Absynthe se révéla un bon groupe, ne jouant que ses propres compositions; l'âge des musiciens varie entre 19 et 26 ans... une maturité qui entre certainement pour beaucoup dans la qualité de leur musique. Le samedi 13, un Aéroplane bien décevant, mais le lendemain, Tac Poup Système, très attendu, fit un triomphe, avec son « Show 72 »: nouveau light-show, mais aussi nouvelles chansons, et des musiciens qui progressent réellement. Un second disque est annoncé, d'ailleurs, la maquette fut présentée ce jour-là.

**Programme de décembre:**  
Ven. 3: Amon Düül; 4-5: Quo Vadis; Ven. 10: Tremplin et Tucky Buzzard (groupe produit par Bill Wyman); Sam. 11-Dim. 12: Iris; Ven. 17-Sam. 18: Tremplin-Présence; Dim. 19, 15 h: Chico Magnetic Band; Ven. 24-Sam. 25-Dim. 26: Moonlights. — JACQUES CHABIRON.

**TOTAL ISSUE**  
Un monde fou.





# PEUT-ON A LA FOIS

- simplifier la technique ?
- enrichir les sonorités ?
- embellir la forme ?



Chacun des éléments qui le composent vaut d'être examiné attentivement. (Description détaillée sur demande).

## un nouvel orgue ELKA est né L'INTERNATIONAL 2000

DOCUMENTATION ET RENSEIGNEMENTS  
CHEZ TOUS NOS REVENDEURS ET CHEZ :

**NAZZARENO PIERMARIA**  
154, rue de Charenton, PARIS-XII<sup>e</sup>  
Tél. : 307.75.78 - 628.41.06

**VENTES EXCLUSIVES EN GROS**  
Service après-vente assuré par techniciens d'usine

## TÉLÉGRAMMES

### FRANCE

Le second **Grand Prix de la Pop Française** sera décerné au Golf Drouot le 2 décembre; Triangle, vainqueur l'an dernier, est hors-concours ■ Si **Voyage** n'a pas totalement disparu de la circulation, qu'il nous le dise ■ Un nouveau groupe qui veut faire du bruit: **T.N.T.H.** ■ Le prochain LP des **Stones** (février 72) sera résolument rock'n'roll ■ **Emmanuel Booz** («Ma Terre») semble se décider à enregistrer un LP, prochainement, en compagnie de tous les musiciens de ses amis, cela fait beaucoup ■ Gros succès pour **Soft Machine** qui, à Lille, a donné un concert en l'église St-Étienne, le 29/10 ■ En France, **Traffic** («Gimme some lovin'») fait un gros malheur, Rod Stewart («Every Picture tells a Story»), un petit malheur ■ **Diffusions Pop 2**: le 4: Pete Brown; 11: Amon Düül II; 18: Judy Collins; si vous écrivez en masse pour dire que Pop 2 est votre émission préférée et que, par conséquent, vous désirez la voir maintenue, ça n'en sera que mieux ■ Il y a de grandes chances pour que Martin Circus interprète une messe qu'il aura composée, le 24/12, en l'Abbaye de Royaumont ■ **Alan Stivell** a reçu le prix Morvan Levesque, pour son œuvre phonographique, des douces mains de Marie Laforêt ■ Les disques **Shelter** (Leon Russell and Co) sont dorénavant distribués par Philips ■ Une idée-cadeau: le double LP de **Gilbert Bécaud** (dix ans de gaullisme) ■ Une page sur **Hallyday** dans **Rolling Stone** ■ «Acte II», titre de l'album-double de **Martin Circus**, qui sort le 1/12 ■ Et un disque de **Gene Vincent**, préparé par E. Mitchell, qui compile les meilleurs enregistrements parus sous le label Kama Sutra ■ Une boutique où ne sont vendus que des imports jazz & pop: 29, rue Pastorelli, Nice ■ Michou Libretti a quitté **Total Issue** et est remplacé par Yves Chouart ■ Et cela fait tout de même huit mois que **Philippe Koechlin** n'a pas touché à une cigarette; lutte anti-pollution... S'il vous reste quelques boîtes de foie gras, elles seront les bienvenues, même après le 1<sup>er</sup> janvier 72.

### ANGLETERRE

Huit titres sur le LP de McCartney («**Wings Wild Life**») et tous les premiers enregistrements de **Who**, remixés, groupés dans «Meaty, Beaty, Big and Bouncy»; seuls, «**Magic Bus**» et «**I'm a boy**» ont été refaits ■ **Quintessence** a quitté Island pour RCA ■ **Jack Lancaster**, lui, a retrouvé Mick Abrahams (M. A. Band), dont il s'était séparé lorsque **Bloodwyn Pig** avait cessé d'exister ■ **Le Velvet Underground**, en pleine mutation, a quelque peu déçu ■ **Keef Hartley** forme un nouveau groupe (le 94<sup>e</sup> environ), et, dans la même veine, **Juicy Lucy** est complètement bouleversé: seuls restent Paul Williams (voc) et Jim Leverton ■ Grosse cote pour **Lindisfarne** et son LP «**Fog on the Thyne**» ■ Les tournées respectives de **Black Sabbath** et **Moody Blues** décimées par la grippe ■ **Frederik**

**Bannister** (organisateur du festival de Bath), va coordonner toutes les affaires de **Grunt** en Europe: tournées promotionnelles, publicité, etc... On va très bientôt entendre beaucoup parler de l'**Airplane** et de sa famille (qui a d'ailleurs de nouveaux membres, Peter Kaukonen, Jack Bonus et Black Kangaroo) ■ **Curved Air**, **Yes**, **Bronco**, prévus au Rainbow Theater de Londres ■ **Ian Anderson**: «La musique du Jethro Tull d'aujourd'hui est bien meilleure parce que pour la première fois, les musiciens jouent exactement comme les musiciens d'un groupe doivent jouer» ■ **TYA**, **Procol Harum** étaient demandés pour un festival prévu à Porto-Rico avec, aussi, **Richie Havens**, **Poco**, **Féliciano**, etc. ■ **Colosseum** n'existe plus — ce qui ne nous étonne guère —; **Clem Clempson** joue maintenant avec **Humble Pie**, les autres, on ne sait pas; détail comique dans cette affaire: **Chris Farlowe** n'était au courant de rien; lorsqu'il a téléphoné à **Hiseman** pour connaître la date de la prochaine répétition, ce dernier lui a annoncé qu'il n'y en aurait plus jamais. **Farlowe** est parti en voyage, aux États-Unis, où **Colosseum** devait partir en tournée ■ Un double-album pirate d'**ELP** est arrivé à Londres, très bon, paraît-il ■ Nouvelle radio-pirate: **Radio Sovereign**, tous les soirs à partir de 21 h. sur 227 m ■ Tournée-surprise triomphale pour **Led Zeppelin** ■ **Grand Funk Railroad** ne jouera pas en Angleterre: il fallait au groupe une salle de plus de 10 000 places et toutes étaient louées ■ **Spirit** est attendu, qui n'a pas les mêmes exigences ■ **Crosby & Nash** au Royal Festival Hall le 4, donneront vraisemblablement quelques concerts supplémentaires dans des villes de province ■ Retour du délinquant **Bonzo Dog Band**! Un LP à Noël! On va rire! Joyeux Noël ■ Composition du groupe de **John Lennon**: Lui; Elle; **Klaus Voorman**, bs; **Nicky Hopkins**, pno; **Jim Keltner**, dms; **Clapton** n'a toujours pas répondu à l'invite. Cela s'appelle tout simplement: «**The John & Yoko Mobile Political Plastic Ono Band Fun Show**».

### ÉTATS-UNIS

Bientôt: «**Dylan Greatest Hits**», avec cinq titres inédits, qui ont été cependant des succès pour d'autres artistes ■ On a calculé qu'il se vendait par an pour plus de 200 millions de dollars de disques pirates; aussi, un timbre spécial vient d'être mis au point, qui sera vendu aux compagnies phonographiques, scellé sur la pochette de chaque LP, de façon à ce qu'il faille le briser pour sortir le disque ■ **Pigpen**, victime d'un ulcère à l'estomac, a obligé le **Dead** à lui trouver temporairement un remplaçant ■ **Cold Blood** passe chez **Warner Bros** ■ Les **Doors** en tournée, «**Other Voices**» marche très bien ■ **Laura Nyro** est en définitive restée chez **Columbia** ■ Le site du festival de **Woodstock** est en vente, 500 000 dollars, si le cœur vous en dit ■ **Jorge Santana**, frère de **Carlos**, dirige un groupe de neuf musiciens, basé à San Francisco ■

Les groupes pop entrent en campagne pour pousser leurs fans à voter: **B S & T** installe des guichets où sont disponibles des cartes d'électeur; **Chicago**, dans son 4-LP, donne tous les renseignements utiles; **Poco** laisse entrer gratuitement ceux qui ont leur carte; les **Beach Boys** organisent des conférences, et **Zappa** fait mettre sur la pochette de «**200 Motels**» la reproduction d'un bulletin de vote; les gens concernés sont évidemment supposés voter contre **Nixon** ■ **James Taylor** a refusé la sortie de son disque «live»: les enregistrements ne lui plaisaient pas ■ Gros succès pour **Humble Pie** et son disque «**Rockin'the Fillmore**» ■ Un nouveau LP de **Brewer & Shipley** en préparation ■ Un LP solo pour **David-Clayton Thomas** et, du coup, **Columbia** n'a pas voulu que **Capitol** sorte ce qu'il avait enregistré avec **Cannonball Adderley** ■ **Stephan Grossman** a officiellement remplacé **Art Garfunkel**; il faut donc dire **Simon & Grossman**, et non plus **Simon & Garfunkel** ■ **Rolling Stone** vient de fêter son 4<sup>e</sup> anniversaire ■ Une idée très chère à **Jim Morrison** est en train de se réaliser: un Fonds vient d'être créé à l'Université de Los Angeles, duquel seront tirées des bourses dont bénéficieront les étudiants de ladite université, désireux de travailler à la réalisation de films. 12 500 dollars étaient jusqu'à présent recueillis. Tous renseignements à: **UCLA Foundation**, 405 Hilgard Avenue, L.A., Calif. 90.024 ■ **Eric Burdon** enregistre à L.A. ainsi que **Sunnyland Slim** / **Hubert Sumlin** (dans le studio de **Ike Turner**). Sort prochainement: le disque de **Kantner-Slick**, «**Sunfighter**». **Crosby & Nash** ont un LP bientôt, puis «**Harvest**» de **Neil Young**, puis un LP de **Crosby, Stills, Nash & Young**; sans compter les éventuels extras de **Stills**, par exemple; cela nous emmènera à la fin 72 ■ **Ian Gillan** sérieusement malade: tournée de **Deep Purple** interrompue ■ Gros succès pour le **Rock 'N'Roll Revival Show** du **Madison Square Garden**; tous les grands chanteurs de rock étaient là, tous ■ **It's a Beautiful Day** refait surface, avec un LP auquel a participé la rythmique de **Santana** ■ Les disques de **Donovan** seront produits par **John Phillips**, des **Mamas & Papas** ■ **Jeff Beck**, très bien accueilli, enregistre avec **Steve Cropper** ■ L'ancien organiste de **Steve Miller**, **Ben Sidran**, vient de terminer un disque très prometteur et auquel **Charlie Watts**, **Mimi Farina**, **Peter Frampton**, **Greg Ridley** et **Jesse Davis** ont apporté leur concours ■ **Atlantic** va sortir un LP de **Mitch Mitchell** ■ **Isaac Hayes** n° 1 partout avec «**Shaft**», pour lequel il a reçu quatre disques de platine (4 millions d'exemplaires vendus!) ■ Le **Beach Boy Brian Wilson** produit le disque que sa femme et sa belle-sœur ont enregistré sous le nom de «**Spring**» ■ **Harrison**, **Dylan** et **Clive Davis**, président de **Columbia Records**, ont discuté ferme; sujet: le triple-album au profit des réfugiés Bengalis. — **JACQUES CHABIRON**.



# SPECIAL Ordre

la seule  
sono qui  
résoud le  
problème  
du "retour  
de scène"



tél:

357 99 90

18, RUE DE NEMOURS-75-PARIS 11<sup>e</sup>

**FREEVOX**



## Angels

1 - D'ABORD. — Peut-être ce qui suit n'a pas vraiment sa place dans Rock & Folk. C'est une réponse à la prise de position de Alain Dister sur les Hell's Angels. Entre deux considérations sur le tour de biceps des Harley-Davidson, Dister proclame les Angels « working class heroes », c'est-à-dire « modèles en puissance pour les classes laborieuses ». Cela mérite au moins la discussion.

2 - ALORS ? — HELL'S ANGELS 71 REVISITED. — Qu'est-ce qu'un Hell's Angel ? C'est un garçon, la plupart du temps issu du « sous-prolétariat » des villes ou des banlieues. Ses aspirations sont celles que véhicule la culture d'une société (relativement) nantie, mais ses moyens (éducation, instruction, fortune, milieu social d'origine...) de les réaliser sont restreints par rapport à ceux des autres membres de la société. De là, une révolte contre celle-ci.

Les Hell's, et c'est là que le phénomène est important, ne sont que les fils de Marlon Brando — le mythe du motocycliste des premières années du rock, des teddy-boys anglais ou des blousons noirs français ; les différences sont de l'ordre du détail, mais il y a similitude quant au fond. Dister en fait des « working-class heroes ». Cela mérite encore la discussion. Du rôle des marginaux dans une révolution.

3 - MEANWHILE — DE L'AUTRE COTÉ DU MIROIR. — Les Hell's sont pris de diarrhées obtuses devant le spectacle de la « Pig Society » (milliardaires de Beverly Hills, flics, mais aussi prolos, ouvriers à la chaîne dans une usine Ford quelconque, et pourquoi pas, freaks, hippies). Ils disent merde à tout ce qui

équipement musical  
professionnel



**victor flore**

CENTRAL MUSIQUE



PUBLICITÉ VOLK

des prix comme partout... un  
choix comme nulle part !

LES PLUS BELLES GUITARES DU MONDE  
LES NOUVEAUX MODÈLES GIBSON  
LES MARTIN U.S.A.  
LES AMPLIS ET SONOS M.I.  
LES SUPERKUSTOM U.S.A.  
LES SOUND CITY - LES WOODSTOCK  
LES MARSHALL - WEM ET YAMAHA, ETC...  
ÉCLAIRAGES DE SCÈNE • EFFETS SPÉCIAUX  
ET TOUT LE MATÉRIEL MUSICAL DONT VOUS RÊVEZ

reprises - crédits - occasions

11 bis, rue Pigalle, PARIS-9<sup>e</sup>  
MÉTRO TRINITÉ - TÉL. : 874-55-85



# ILS VIENNENT D'ARRIVER !

Après avoir conquis  
l'Angleterre avec

**WHO**  
**PINK FLOYD**  
**SOFT MACHINE**  
**JETHRO TULL**  
**MOODY BLUES**  
**RENAISSANCE**  
**BRIAN AUGER**  
**TRINITY**

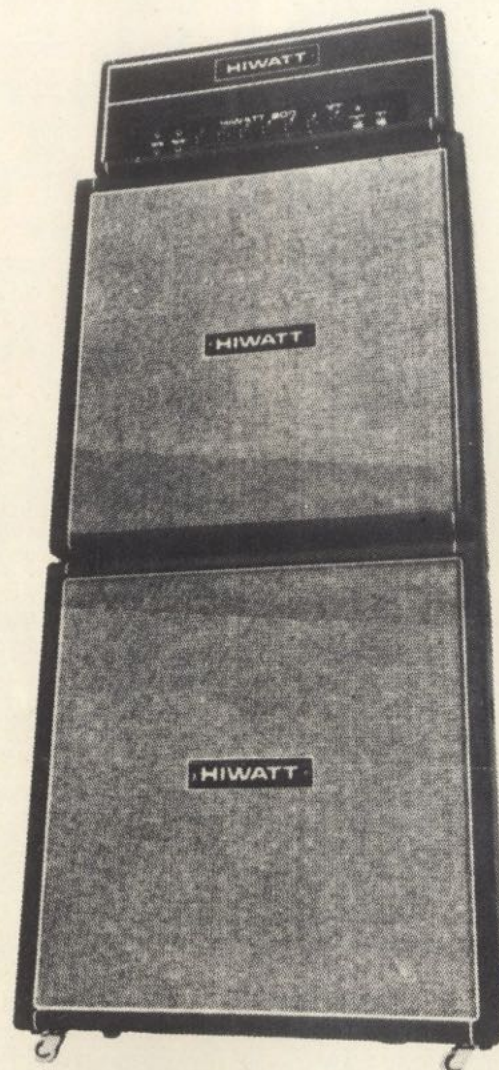
etc.

## HIWATT

est enfin disponible en France

Inouï

100 - 200..... 400 W.  
Puissances réelles  
Depuis 4.390 Frs  
jusqu'à 21.000 Frs



MODÈLE HIWATT 200 11.200 Frs

Renseignez-vous chez :

Audincourt : Valli  
Bergerac : Paolin  
Bordeaux : Siler  
Châlons-sur-Marne : Capy  
Chalon-sur-Saône : Chevrier  
Clermont-Ferrand : Rey  
Joeuf : Parachini

Le Mans : Bonvalot

Lille : M.T. Milleville  
Limoges : Musico Télé  
Lyon : Grange Elétronic  
Marseille : Scotto  
Merlebach : François  
Montpellier : Bonnet  
Nantes : Violin

Narbonne : Rubio

Nice : Gatti  
Paris : Victor Flore  
Pau : Dussau  
Rochefort : Dann  
Saint-Chammond : Pellegrini  
Slestat : Boesch  
Toulouse : Baron

Renseignez-vous auprès de notre agent le plus proche ou à HIWATT France

I. M. L., 20 bis, rue Julien, 69-LYON-3°

n'est pas eux, ce qui se traduit extérieurement par une provocation à tous les niveaux — exaltation de la violence et de l'instabilité, des signes/valeurs mis au ban de la société (insignes SS, casques totenkopf...) —, par le culte de la moto, héritière, plus que l'auto, des prestiges du cheval, véhicule idéal des fuites et de l'attaque, terre d'oubli (retour au mythe de l'homme errant porteur d'une malédiction, Melmoth ou Maldoror (1) — pas besoin de les connaître pour en entendre l'appel —). Culte de la moto. Terre d'ailleurs, terre sans cesse renouvelée d'une pression du poignet, terre de solitude qui relègue la compagnie sur un porte-bagage.

Hell's Angel. Microcosme autarcique auquel se superpose un macrocosme sous forme de contre-société. Bande, confrérie, société secrète avec baptême-initiation, interdits-tabous, échelle de valeurs, réplique et contrepoint de la société qui les rejette/qu'ils rejettent.

4 - MAINTENANT — RÉVOLTE ET RÉVOLUTION. — Il est indiscutable que le phénomène hell's angels, comme le phénomène blouson noir, comme tout phénomène de délinquance s'inscrit dans une perspective psycho-sociale d'où émerge la lutte des classes (haine des hippies — des mods, des minets, des jeunes (petits — bourgeois ou assimilés — qui sont des pigs en puissance soutenus par l'argent d'un middle-class daddy).

Mais en quoi les Hell's Angels seraient-ils des héros de la classe ouvrière ? Ou même un authentique ferment révolutionnaire ? Les Anges sont des révoltés qui, d'emblée, se posent à part, en marge, hors la société. Ils sont donc une « gangrène » qui a difficilement prise sur elle, une « maladie » qui fermente mal.

D'autre part, s'il est vrai que les révolutions ont souvent utilisé des révoltés — minoritaires de tous ordres, jeunes bourgeois idéalistes, « déclassés sociaux » employés comme hommes de main... —, il n'est pas moins vrai que c'est une rencontre fortuite : le combat du révolté tend, en fin de compte, à une solution individuelle, tandis que le combat révolutionnaire s'applique à la recherche de solutions collectives. Le plus souvent, et c'est ici le cas, solution collective et individuelle sont incompatibles.

Le Hell's n'est le héros de personne, car son combat n'appartient qu'à lui. Dès qu'il devient le héros d'une classe, il cesse d'être seul.

José-Luis Ferré  
4, rue Monsieur-le-Prince,  
Paris-6°.

(1) MELMOTH, l'homme errant - Charles Robert Maturin. J.-J. Pauvert, éditeur - 35,00 F.

LES CHANTS DE MALDOROR - Comte de LAUTRÉAMONT - livre de Poche.



méthode audio visuelle  
**SOLFÈGE ET GUITARE**

accompagnement, solo

La seule en France fondée  
entièrement sur l'actualité,  
chansons et musique moderne

étude des répertoires : Les noms les  
plus prestigieux de la chanson et des  
rythmes modernes.

toute la technique de la guitare et de  
la théorie musicale

SOLFÈGE : lecture - harmonie

Technique musicale - improvisations

transpositions :

**EFFETS SPÉCIAUX**

*Chansons*

**FOLK SONG. BEUES**

**RYTHM'BEUES. JAZZ**

**DANSES MODERNES**

**POP MUSIC. Flamenco**

**RECEVEZ**

sans engagements, notre  
documentation complète et le  
**DISQUE ESSAI GRATUIT**

Ci-joint 4 timbres à 0,50 F pour frais d'envoi

**DESTINATAIRE**

**LABAT EDITIONS NOUVELLES**

7, rue Labat - 75 - PARIS 18° (Serv.REF)

Je possède ☐ ou ne possède pas de guitare ☐

VEUILLEZ M'ADRESSER GRATUITEMENT

la documentation et le disque ESSAI GRATUIT

Ci-joint 4 timbres à 0,50 F pour frais

d'envoi.

Nom .....

Prénom ..... Age .....

Profession .....

N° ..... Rue .....

Ville ..... N° Dépt ...

## LEN

**TOUS  
INSTRUMENTS  
DE MUSIQUE**

**ORGUES  
électroniques  
BATTERIES  
AMPLIS**

**GUITARES**  
6 CORDES SÈCHES  
Tous modèles  
ÉLECTRIQUE  
1, 2, 3 MICROS  
BASSES

**CUIVRES**  
JAZZ-HARMONIE  
TROMPETTES-SAXOS  
CLARINETTES-BUGLES  
Etc...

**LARGES FACILITÉS  
DE PAIEMENT**

**RECEVEZ GRATUITEMENT NOTRE  
CATALOGUE ILLUSTRÉ COULEUR**

**DESTINATAIRE  
LEN**

7 rue Labat - Paris 18°

Je désire recevoir gratuitement votre  
catalogue illustré couleur avec les condi-  
tions de crédit.

Nom .....

Prénom ..... Age .....

Profession .....

N° ..... Rue .....

Ville ..... N° Dépt ...

REF



# SONORISATION

# mi



*musique industrie*

**une solution définitive  
à tous vos problèmes d'amplification**

**NOTA :** nos consoles fonctionnent uniquement avec des micros  
BASSE IMPÉDANCE (3 Fils)

LISTE DE NOS REVENDEURS ET DOCUMENTATION SUR DEMANDE

MUSIQUE INDUSTRIE PRODUCTION, 31-33, RUE DE LAGNY, 94-VINCENNES - TÉL. : 808.89.86

## L'AJEVO

Les 2, 3 et 4 avril 71 s'est déroulé dans la banlieue parisienne quelque chose qui fut affublé du qualificatif de « Festival de Saint-Gratien ». Il s'est trouvé que cette manifestation connut un grand succès (aucun incident ; programme de haute qualité ; très bonne ambiance) qui fut, pour quelques groupes — entre autres Daydé, Martin Circus, Ange, Iris, Solitude, Ergo Sum — un tremplin de lancement important. Il s'avéra donc que la presse pop fit largement écho de ce succès... sauf Rock & Folk, et qu'il ne se passe pas de mois sans qu'elle se réfère encore à cet événement... sauf Rock & Folk. Et pourtant, « l'état-major » de cette revue daigna se déplacer jusqu'à Saint-Gratien puisque les cartes d'invitation qui lui étaient adressées ont été enregistrées à l'entrée du Festival, à moins qu'il ne les ait complaisamment offertes à des amis. Une chose est sûre : Rock & Folk a mentionné l'existence du Festival de Saint-Gratien dans les seules lignes suivantes : « Ergo Sum a été l'une des consécérations du Festival de Saint-Gratien ».

Et pourquoi cette discrimination ? Il est vrai qu'à cette époque, Rock & Folk ne croyait pas en la pop music française... A lire le numéro de novembre, il semble avoir fait en ce domaine son auto-critique et Saint-Gratien a eu au moins le mérite de démontrer la valeur de la pop music française. A part cela, qui peut justifier cette prise de position contre l'AJEVO, organisatrice de ce Festival, alors qu'il s'agit d'une association de jeunes à but non lucratif, ouverte à tous, refusant toute orientation politique, où chacun peut s'exprimer librement, qui n'est, de toute évidence, manœuvrée par aucun politicien, couturier ou militaire, et qui s'est donné pour but de contribuer à faire connaître la pop music.

Alors, pourquoi cette revue se refuse-t-elle à informer ses lecteurs — au point que certains pensent que la faute en revient à l'AJEVO — en faisant paraître ses articles, sur les manifestations qui vont être organisées en 1972, et qui, qu'on le veuille ou non, feront du bruit, beaucoup de bruit, dans notre pays, et qui s'appelleront :

— « Saint-Gratien 72 » à Troyes les 18 et 19 mars.

— « Agonac International Pop Festival » les 7, 8, 9 et 10 juillet.

Dans ces conditions, nous hésitons à aller plus loin, car il est triste de voir quelle place les journaux pop consacrent à des conneries du genre « Courrier des lecteurs » où chacun, et surtout obsédés, peut à loisir philosopher sur la valeur des Beatles ou de Grand Funk, ou écrire qu'il en a marre de la société, et maintiennent leurs lecteurs dans le plus complet obscurantisme sur les manifestations qui font avancer la pop music





# LA NOUVELLE GENERATION D'ENSEMBLES POUR GUITARE, BASSE ET ORGUE

220 WATTS



## B 1000 + 2 x D 580

- 220 Watts de puissance réelle.
- Tonalité douce ou percutante.
- Basses et aiguës renforcables.
- Construction très robuste.

## G 2000 + 2 x D 380

- Deux canaux d'entrée.
- 220 Watts de puissance réelle.
- HP à compression pour les aiguës.
- Effet de présence très accentué.
- Construction très robuste.

IMPORTES ET GARANTIS PAR :

### FRANCE :

A.P. FRANCE s.a. 77, bd de Ménilmontant, Paris 11<sup>e</sup>. T. 357 00 30  
TECMA 161, av. des Chartreux - 13 Marseille - Tél. (91) 64 03 61  
TECMA 1, Route de Toulouse - 31 Union - Tél. (61) 84 44 35

### BELGIQUE :

Ets. A. PREVOST & Fils, av. Huart Hamoir 107 - 1030 Bruxelles  
Tél. (02) 16 80 25

**Dynacord**

en France. Il faut reconnaître à leur avantage qu'il y a de quoi être sceptique, vu les tristes festivals organisés jusqu'à présent dans notre pays. Mais il y eut tout de même cette année, et ça il faut le dire, trois festivals, si du moins on ose les appeler par ce nom, qui ont réussi : Saint-Gratien en avril, Malataverne en juillet et Seloncourt en septembre. Et il s'avère que les organisateurs du premier et du troisième conjuguent leurs efforts pour mettre sur pied Saint-Gratien 72 et Agonac. Ça ne peut donc qu'être sérieux !

SAINT-GRATIEN 72 aura lieu à Troyes - Aube - (et Troyes et non pas Saint-Gratien parce que la région parisienne est pourrie pour la pop) les samedi 18 et dimanche 19 mars, dans les vastes halls de la foire de Champagne. Le festival débutera le samedi en début d'après-midi et se terminera dans la nuit du dimanche au lundi, avec une coupure de 4 h à 11 h le dimanche matin, pendant laquelle le public pourra dormir dans la salle. Le programme comprendra 20 groupes dont 10 anglo-saxons et européens. Il ne saurait être question de citer des noms pour l'instant, l'AJEVO se refusant à pratiquer une certaine démagogie et une certaine surenchère qui firent le malheur d'un trop triste festival de juin. La représentation française sera uniquement réservée aux groupes qui ont fait preuve de sympathie et de compréhension envers l'AJEVO lorsqu'elle dût faire face à d'innombrables difficultés financières à la suite du précédent festival : les John's, Ange, Solitude, Ergo Sum, Presence, Voyage, Total Issue, Zig Zag Communauté. Magma, le grand absent de Saint-Gratien 71, sera programmé, ainsi que Le Point. Le prix d'entrée sera de 25 F. La recette de ce festival contribuera à financer le grand festival de juillet.

AGONAC - Dordogne - à 8 km de Périgueux, recevra les vendredi 7 samedi 8, dimanche 9 et lundi 10 juillet un grand festival de plein air. Depuis juillet 71, un extraordinaire élan de solidarité rassemble les jeunes de France désireux qu'enfin, un grand festival voit le jour en France. Plusieurs centaines ont déjà répondu à l'appel de l'AJEVO, et s'organisent localement en comités d'organisation. Ils se réuniront au centre de Clermoulin les 31 décembre, 1<sup>er</sup> et 2 janvier (Clermoulin est situé à 2 km de Clerval dans le Doubs) afin de s'organiser et constituer le comité national d'organisation. Deux mois après le lancement de l'opération, le site idéal a été trouvé, et mieux, ce sont les propriétaires eux-mêmes qui l'ont proposé : un terrain de 60 hectares, situé dans un vallon encaissé, bordé de bois, avec un plan d'eau en son milieu. Ce festival sera une entreprise collective, donc l'œuvre de tous ceux qui croient en la possibilité d'un grand rassemblement de jeunes,

dans le seul but de se retrouver ensemble, sans arrière-pensées politiques, pour écouter de la musique. Dès à présent, et dans le même ordre d'idée, les écouleurs de came ou autres produits qui font la faillite des festivals sont avisés qu'ils n'auront pas leur place à Agonac et qu'ils passeront un mauvais moment si on leur tombe dessus. Le festival durera quatre jours. Le programme fera une large place aux meilleurs groupes mondiaux anglo-saxons, mais, toujours par souci de correction pour le public, les groupes qui participeront au festival ne seront révélés que lorsque des contrats auront été dûment établis avec eux. Agonac permettra également aux groupes français non inféodés au « système » de se produire, à condition qu'ils ne profitent pas de cette occasion pour y rentrer. Agonac sera international, car il fera également appel aux formations de tous les pays où la pop music est en train de se développer, et c'est pourquoi le nom de « Agonac International Pop Festival » lui est donné.

Agonac sera organisé dans un but absolument non commercial et non lucratif, et chacun pourra s'assurer de la véracité de ces principes, puisque tous les jeunes qui désirent participer à l'organisation du festival peuvent le faire en écrivant, avant le 20 décembre, à l'AJEVO, boîte postale 20 à Eaubonne - 95. Non commercial et non lucratif signifient que les recettes ne proviendront pas de sources douteuses et qu'elles ne serviront pas à enrichir les organisateurs, mais uniquement à couvrir les dépenses. Une participation sera bien entendu demandée au public, et elle sera très vraisemblablement de 20 F, soit 5 F par jour, ce qui représente un minimum qu'il ne saurait être question de réduire, au risque de présenter un programme sans valeur.

### Alice Cooper

A un moment où les Doors ne seront plus jamais ce qu'ils ont été, où le Velvet Underground n'est plus du tout, et où on ne sait pas où en sont les Stooges, il est bon de voir le flambeau repris par Alice Cooper. Et pourtant ce n'est pas une tâche que n'importe qui peut assumer, oh non. Je ne veux pas savoir si les deux premiers disques du groupe n'étaient pas vraiment des réussites, peu importe. Décadent, diront les bien-pensants sans pensée, qui n'osaient pas en croire leurs yeux aux Ambassadeurs. Tant mieux. On a même vu des décadences sublimes. Voulez-vous que je vous dise ? Alice Cooper, c'est le Satyricon de la rock music américaine. Gérald Cloarec, 5, rue des Boulets, Paris-11<sup>e</sup>.

# tec' sound

présente

**La lumière  
psychédélique  
chez vous  
pour 99<sup>F</sup>.....!**

\*

**Tous les  
équipements  
«Pop»**

POUR SCENE ET CHEZ SOI

\*

- gradateurs
- clignoteurs
- stroboscopes
- lumière noire
- sonorisation

**BAFFLES en KIT  
«KIT-FORMULE»**

-----

**MAXI-SPOTS**

**colorés** en Rouge

100w. Bleu

14f. Vert

Jaune

et mauve

catalogue sur  
simple demande

PRODUIT PAR

**E.R.E.Y.D.**

1 rue Pasteur

93 - SEVRAN

Expéditions dans toute la FRANCE





# LE NOUVEAU PINK FLOYD

"MEDDLE"  
ONE OF THESE DAYS  
A PILLOW OF WINDS  
FEARLESS  
SAN TROPEZ  
SEAMUS  
ECHOES

1 disque 33 tours en album  
SHVL 795 (C 064-04 917)



## 2 ALBUMS POUR NOEL

GENE VINCENT. memorial album



# GENE VINCENT



"MEMORIAL ALBUM"

Une magnifique album de deux disques, illustré de photos inédites, à la mémoire du grand rocker disparu. A côté de ses plus grands succès figurent 14 titres inédits.

BE BOP A LULA • RACE WITH THE DEVIL • SAY MAMA  
FRANKIE AND JOHNNIE (inédit) • REDDY TEDDY (inédit) •  
DOUBLE TALKING BABY (inédit) • DANCE IN THE STREET (inédit)  
CAT MAN (inédit) • BOP STREET (inédit) • FLEA BRAIN (inédit)  
MAYBELLINE • I GOT A BABY • SOMEBODY HELP ME • I LOVE YOU  
BLUE JEAN BOP • JUMP BACK, HONEY, JUMP BACK (inédit)  
TRUE TO YOU (inédit) • WOMAN LOVE • ROLLIN'DANNY (inédit)  
IT'S NO LIE (inédit) • MY BABY DON'T NOW (inédit)  
BABY BLUE • RED BLUE JEANS AND A PONY TAIL (inédit)  
I CAN'T HELP IT • LOVELY LORETTA (inédit)  
OVER THE RAINBOW • LOTTA LOVIN' • FIVE FEET OF LOVIN'

2 disques 33 tours en album C 154-81001/2

PATHE MARCONI



### BRICOLES

Il s'assied et passe sa jambe par-dessus l'accoudoir du fauteuil. C'est le genre de chose que font les hommes pour se donner une contenance.

— Gene Vincent est mort...

Elle baisse la tête et fait dégouliner le jet de la douche sur sa nuque. La mousse tombe au fond de la baignoire avec des petits « splotch » étouffés. Elle ne répond pas; peut-être parce qu'elle ne peut pas. Du shampoing dans la bouche peut être une cause d'incommunicabilité.

— ... et King Curtis avant. Assassiné!

Il balance sa jambe plus fort et perd sa chaussure.

— Et maintenant Duane Allman! Y'en a marre.

Le bruit du séchoir l'interrompt. Avec son gros orteil, il fait tomber son autre chaussure et contemple fixement ses chaussettes orange. Le séchoir s'arrête. Elle brosse ses cheveux, assise toute nue sur le peignoir rayé.

— C'est con, dit-elle.

Il souffle par le nez et la regarde.

— C'est tout ce que tu trouves à dire?

— Ben, je les connaissais pas, ces mecs. Tu veux tout de même pas que je pleure?

Il hausse les épaules. Elle a fini de broser ses cheveux et enfle à même la peau une robe impossible, avec des franges et des bijoux en strass qui dégoulinent jusqu'à ses genoux.

— Tiens, j'ai rencontré Pierre Clémenti dans la rue, hier soir. (Elle s'étudie dans la glace, renvoie ses cheveux par-dessus son épaule).

— Ah, oui? ricane-t-il.

Elle se retourne.

— Ben, oui. Qu'est-ce que ça a d'extraordinaire?

— T'es un peu con. Clémenti, il est en taule en Italie. C'est dégueulasse, personne ne s'occupe de lui. Tous ces abrutis qui s'excitaient en allant voir « Benjamin », tous ces journalistes de merde qui faisaient des articles longs comme ça sur lui, le nouveau jeune premier du cinéma français et tout ça, ils

l'ont bien oublié maintenant. Ou alors ils font semblant. Ah, les tantes.

Elle passe sur ses lèvres un bâton gras et violet, aspire sa bouche.

— Pourquoi ça?

Il hausse les épaules, comme excédé.

— Parce que sa mère n'est pas au Conseil Municipal. Parce qu'il n'a pas récupéré les gribouillis de de Gaulle dans une poubelle. Parce qu'il ne joue pas le jeu. Les fumiers! Un jour on leur réglera leur compte.

De son petit doigt humide, elle lisse ses sourcils, un bout de langue dehors. Elle est drôlement sensuelle.

— Qu'est-ce que t'es révolutionnaire, toi. Tu sais que Chicago a enregistré une chanson sur tes pop stars crevées? Ça s'appelle « Sing a mean tune kid ».

Elle chantonne le riff, il la regarde, interloqué.

— Mais... d'où tu sors ça?

Elle renverse la tête en arrière et rit.

— Je suis la reine des groupies. J'ai couché avec le batteur de Deep Purple et le saxophoniste de Hawkwind. Bref, je ne t'en cite pas la moitié.

Elle rit plus fort. Son cou se veine de bleu. Il se lève, secoue la tête. Ses chaussettes orange glissent sur la moquette verte comme des oiseaux exotiques sur un lac tranquille.

— Tu veux boire un verre? Un verre d'alcool?

— Je ne bois jamais d'alcool.

Il s'arrête, tourne sur lui-même, revient vers elle, lui pose un doigt sur le bout du nez. Elle se dérobe sans rire.

— Tu as fini la bouteille de scotch hier soir.

— Je ne bois jamais aujourd'hui. Et puis il n'y a pas de quoi être impressionné. Elle regarde ailleurs. Il veut voir ses yeux, il ne voit que ses cheveux.

— Tu es tellement absente que tu me manques même quand tu es là.

En soulevant le bas de sa robe, elle fait la révérence.

— Tu mets ton T. shirt avec Angela Davis dessus?

— Sais pas. Où on va?

Il s'observe à son tour dans la glace, crève un petit bouton au coin de sa lèvre, s'essuie sur son pantalon, essuie son pantalon.

— J'irais bien chez Régine.

Elle secoue la tête et regarde l'effet que ça fait dans le miroir, par-dessus son épaule. Une raie pâle fend sa tête par le milieu. Son front est recouvert d'une couche épaisse de poudre et ses yeux noirs enrobés de noir n'expriment rien. Elle garde les lèvres entrou-

vertes sur l'éclat blanc et humide de ses dents. Ses incisives sont encore tachées de violet. Quand elle secoue la tête, ainsi maintenant, ses cheveux lisses se referment comme des rideaux brillants sur son visage et se collent à sa bouche grasse. Elle est belle d'une beauté lasse, encore, comme un objet pas tout à fait usé. Sans cesse, elle passe sur ses hanches osseuses ses mains chargées de bagues. Elle est belle, elle a de longues jambes lacées de cuir presque jusqu'aux genoux et un sourire qui relève un coin seulement du cœur violet plaqué sur sa bouche.

— Si on allait chez Castel? Dis, tu me passes un disque d'un de ces types dont tu parlais?

— Qui ça?

— Tu sais, ceux qui sont morts...

— Ah, ceux-là. J'en ai pas.

Elle sourit de sa grande bouche violette.

— Et un film de Clémenti, t'en as déjà vu?

— Evidemment! J'ai vu « Benjamin ».

Propos recueillis par PHILIPPE PARINGAUX.



# Les professionnels connaissent bien "Le Grand Son Gretsch"

Quand il s'agit de tambours, vérifiez à qui les professionnels se fient. Des types tels que Tony Williams, Jon Hiseman, Elvin Jones, Charlie Watts... Pour la sonorité, ils ne font confiance qu'à Gretsch.

De même pour les guitares. Que ce soit dans la série Chet Atkins ou la nouvelle série Roc Jet,

*Ecoutez ce dont Tony Williams est capable avec la puissance et la qualité de Gretsch dans "Ego", son dernier album chez Polydor.*



**That  
Great  
Gretsch  
Sound**

The Fred Gretsch  
Company, Inc. 60 Broadway  
Brooklyn, New York 11211



La vedette de RCA Victor, Chet Atkins se fie à Le Grand Son Gretsch.

Gretsch a le son que les professionnels connaissent bien et exigent.

Roc Jet —  
La guitare  
électrique  
d'une pièce,  
la plus récente  
et la plus avant-  
garde.



La Biennale de Paris qui avait traditionnellement lieu au Musée d'Art Moderne a été cette année reléguée au parc floral de Vincennes. Elle se veut manifestation artistique d'avant-garde, en présentant des œuvres en marge et venues de tous les pays du monde: peinture, sculpture, photo mais aussi théâtre, cinéma et musique. Parcourir les allées de ce hangar où sont exposées les œuvres, c'est prendre un peu plus conscience de la dégénérescence de l'art bourgeois, même quand il s'agit comme ici de contester l'art « officiel ». On continue à exprimer sa personnalité d'« artiste » en mal de reconnaissance, en espérant que toutes ces formes d'anti-art seront perçues, puisqu'on les montre à un public, comme artistiques. La boucle est alors bouclée et on en revient au commerce de l'art bourgeois qui, de plus, ne concerne qu'un noyau d'esthètes distingués, tenants du savoir, du goût, récupérateurs habiles de ce qui n'est même plus subversif puisque vieux de plusieurs dizaines d'années avec le mouvement Dada, les surréalistes, l'action d'un Duchamp, d'un Yves Klein dont la subversion était réelle en face de l'activité artistique de l'époque. Le cinéma a été réduit à un assemblage confusionniste de productions plus ou moins parallèles, médiocres pour la plupart. Aucun film de Garrel, d'Eustache, du groupe Dziga Vertov, etc... Le théâtre, la danse et leur étroit public... Reste la musique, abondamment présentée, surtout à travers ses productions expérimentales, électro-acoustiques, concrètes, etc... Du jazz, de la pop et de l'underground music aussi. C'est le groupe du pianiste allemand Joachim Kuhn et du saxophoniste Michel Portal qui devait inaugurer le programme. Un ensemble de musiciens avec le bassiste Barre Phillips, le batteur suisse Pierre Favre et l'autre saxophoniste Jouk Minor, qui témoignaient de l'état présent de l'avant-garde européenne jazzistique. Ayant pour la plupart perdu leur complexe vis-à-vis du jazz noir américain, ils tendent à créer une orientation spécifique, héritière, certes, du free-jazz, mais qui intègre d'autres éléments produisant une musique passionnée aux multiples variations de climat par l'utilisation notamment d'instruments divers.

Floating music: c'est le nom qui fut donné au programme présenté par le groupe anglais « Come to the Edge » et le percussionniste japonais Stomu



STOMU YAMASH'TA  
Percussions en tous genres.

## MUSIQUE NON STOP

### LE MARATHON DE LA BIENNALE

Yamash'ta. Ce dernier pour qui des compositeurs contemporains comme Lukas Foss et H.-W. Henze ont écrit des œuvres, utilise des instruments de percussions asiatiques, africains mais aussi d'autres de sa composition: des fleurs métalliques montées sur des ressorts, des gongs qui ressemblent à des sculptures cinétiques, etc... L'ensemble « Come to the Edge »: trois amis du Soft Machine (dont la démarche n'est pas sans les rappeler), refuse de limiter son action musicale au jeu d'un seul instrument; chacun sera tour à tour bassiste, percussionniste, organiste, saxophoniste. La musique produite ne sera pas sans évoquer les œuvres de Terry Riley avec notamment les bandes préenregistrées sur lesquelles le saxo-

phoniste soprano joue en décalage produisant des sortes de boucles sonores. L'orgue donne le même son torturé que celui de Ratledge avec l'utilisation des pédales qui déforme les sonorités; la fender-basse produira un grondement chaleureux sur lequel le percussionniste japonais construira tout un ensemble de rythmes. Une musique de la joie intégrant tous les éléments contemporains pop, jazz, folklorique, électro-acoustique, et qui, de plus, participe aussi du spectacle avec notamment le dandysme des parures « hip » des anglais et le « jeu de scène » théâtral, spectaculaire du jeune « samouraï », corps cambré, jambes bottées, tendu en avant attaquant ses instruments, sortes d'animaux de l'imagerie

science-fictionnelle, exécutant une chorégraphie sauvage. Même si l'on sent un parti-pris exhibitionniste et narcissique, un amalgame de directions musicales diverses, l'ensemble est fascinant dans sa grande liberté.

Quand on veut, à travers sa musique, se déterminer politiquement et se mettre au service de la révolution, il est évidemment contradictoire de se produire dans une manifestation artistique officielle de la bourgeoisie. Les membres de Komintern, sans doute pour exorciser leur mauvaise foi décidèrent par un acte spectaculaire de marquer leur opposition. Après avoir installé leur matériel, produit quelques sons, un texte dénonçant la biennale fut lu souligné par un accompagnement musical avant que les instruments ne soient abandonnés contre les amplis produisant un grondement continu violent. Tout devait se terminer rapidement avec l'intervention des électriciens qui coupèrent le courant sur la scène. Quelques spectateurs applaudirent, les autres quittèrent la salle indifférents. Mais dans le cadre même de la biennale, cette prise de position est aisément récupérable comme acte artistique, ou anti-artistique ce qui revient rapidement au même. Aussi cela ne gêna personne, renvoyant dos à dos organisateurs et musiciens pour qui c'était un acte positif. Ce ne fut donc même pas un scandale et le groupe toucha son cachet, sa pureté révolutionnaire lui paraissant ne pas avoir été ternie. Pourtant, et ils le savent, ce n'est pas aussi simple de concilier le militantisme politique et tout le mercantilisme qui entoure la pop.

Le groupe hongrois de Budapest qui leur succéda ne s'embarrassa pas de telles susceptibilités idéologiques. Omega Band est le plus célèbre groupe de son pays avec notamment quatre LP enregistrés. Ils jouent une musique influencée par les Cream mais surtout construite sur les mêmes schémas que Led Zeppelin, un hard rock sans faille. On retrouve d'ailleurs la même répartition des rôles que dans le célèbre groupe anglais chanteur très pop-star à la longue chevelure blonde, un peu maniéré, lead guitar catalyseur de l'ensemble efficace, bassiste discret presque timide, avec, complétant l'ensemble, un organiste-flûtiste. Ils jouent un blues teinté de rock, ils sont très célèbres dans leur pays, se produisent dans de nombreux galas, donc rien que de très « occidental ».



# OFFRE SPÉCIALE !

BRICOLAGES



rock & folk

rock & folk

rock & folk

rock & folk

rock & folk

rock & folk

rock & folk

rock & folk

rock & folk

rock & folk

rock & folk

rock & folk

rock & folk

rock & folk

PROFITEZ DU MAINTIEN DE L'ANCIEN TARIF D'ABONNEMENT

Pour 30 F. (40 F. pour l'Etranger), vous recevrez votre Rock & Folk pendant un an et six numéros anciens que nous vous conseillons de choisir grâce à l'index des articles parus depuis le n° 1 publié dans le n° 36 de janvier 1970 et de l'index publié dans le n° 48 de janvier 1971.

Bulletin d'abonnement page 107

Bien qu'on veuille les placer résolument, en les faisant notamment se produire dans une autre salle que les musiciens de jazz ou de pop, dans la tradition de la musique contemporaine, les membres du groupe « Opus N » pratiquent l'improvisation collective en utilisant au maximum les sonorités électriques et des instruments divers, comme des flûtes et des percussions africaines. Les sonorités sauvages de l'orgue Farfisa (Alain Savouret), du violon (C. Clozier), ou du saxophone (Philippe Naté) sont confrontées avec les bruits, les échos « concrets » produits par l'impressionnant attirail sonore de P. Boeswillwald. Mais contrairement à un précédent passage à la faculté de Droit, on resta un peu frustré car l'explosion qui continuellement s'annonçait n'eut pas lieu. Il y eut pourtant des éclairs qui laissent penser qu'avec l'apport d'un batteur et d'un percussionniste la liaison serait maintenue au niveau du rythme, libérant ainsi les instrumentistes et notamment l'étonnant organiste A. Savouret. Un enregistrement devrait incessamment concrétiser l'expérience musicale du groupe qui pourra peut-être ainsi sortir de son ghetto culturel.

La musique de Third World War, c'est ce que l'on a appelé « l'urban-rock ». Ce groupe anglais qui se présente comme à l'opposé du pop-star-system, avec notamment une absence totale de jeu de scène, trace une voie originale dans la musique pop anglaise: un rock baveux, prolétarien, en prise directe sur l'environnement mental des habitants des faubourgs, un univers qui revêt à travers les sons, la voix du chanteur Terry Stamp, les textes fortement politisés, violents. On est loin de la mythologie et du désengagement du hard-rock, des harmonies suaves des « poètes », loin aussi des prouesses techniques ou esthétisantes des avant-gardistes, plus près des pubs anglais, des odeurs de bière, des ruelles pavées, sales et sinistres, des fins du jour après le travail harassant. Les mots sont arrachés, hurlés à la Beefheart, réalistement portés par un rock premier, sans artifice, dépouillé, avec seulement ce son prédominant d'une guitare dont les cordes sont racées sauvagement, avec la même obstination, de bout en bout. Un rock politique qui met le groupe « en marge », puisque rejeté par les critiques, les organisateurs ou les patrons de boîtes. Mais un rock populaire qui a la force de celui des

pionniers avec en plus cette volonté de décrire la condition ouvrière, de refuser la culture bourgeoise et son désengagement « artiste ». Un disque vient d'ailleurs de sortir qui témoigne parfaitement de cette intention délibérée de s'opposer à travers la musique à une récupération de l'angoisse des jeunes prolétaires. Eux se proclament comme tels, affirmant ainsi que leur musique est l'expression d'une classe sociale, le prolétariat (Third World War EMI 062-92.546 Pathé-Marconi). A travers les textes reproduits sur la pochette française on retrouve l'obsession et la description du monde de la violence, de la répression, des usines, du chômage, celui du « Working class man », titre d'un des morceaux. La musique est violente, cassée, parfois les harmonies sont totalement déchiquetées.

de lui faire un triomphe après le dernier morceau, le célèbre « Politician » dans une version rock très accentuée. Peut-être Pete Brown a-t-il enfin trouvé sa voie, même si la poésie « surréaliste » improvisée dont il agrémenté les blancs entre chaque morceau donne un arrière-goût de « cabaret poétique rive-gaucher ». La dernière semaine de la biennale devait se terminer en apothéose avec un week-end musical marathon et son point culminant: une trentaine de musiciens sous la direction d'Alan Silva créant « Rituals number 2 you ». Au cours des différents concerts se produisirent notamment, les groupes pop, Bachdenkel, Subway, Lard Free, et une multitude de petites formations de jeunes musiciens du free-jazz français comme le quartet d'Alan Labib, l'ensemble Matchi-oul



THIRD WORLD WAR Un rock baveux, prolétarien.

On devait retrouver ensuite, lors des concerts suivants, le groupe de Pete Brown totalement métamorphosé, par rapport, notamment, à sa prestation au cours de l'émission Pop 2. Beaucoup plus incisive, la musique était cette fois cohérente, ne s'embarassant pas de détours dans l'expérimentation, au contraire passionnée, fiévreuse et chaleureuse. Ce n'était plus un groupe s'essayant et ne réussissant pas à assumer la démesure sonore, la folie, mais un ensemble fonctionnant parfaitement qui sait installer un climat, son impact dramatique. Pete Brown bénéficie du concours d'un guitariste qui occupe une place prédominante dans l'ensemble, qui peut tour à tour jouer classiquement et produire des sonorités électro-acoustiques. Le leader du groupe, percussionniste, trompettiste et bien sûr chanteur, semble vouloir enfin se fondre dans le groupe. C'est sans doute ce qui permet au public

de Manuel Villaroel, le Mico Nissim trio, ces deux derniers groupes produits par Gérard Terronés sous le label Futura. Mais aussi des vedettes comme Phil Woods et Daniel Humair, le quartet Bernatd Lubat et le trio de Joachim Kuhn avec le batteur Pierre Favre et le bassiste Peter Warren, la formation de Sonny Murray. Une succession de moments forts avec assez peu de déceptions, hormis l'ennui que distilla le trio de Gef Gilson. Le public nombreux, l'enthousiasme dans la réception de la musique, surtout pour les passages du trio de Joachim Kuhn et du groupe du drummer Sonny Murray avec notamment le saxophoniste Byard Lancaster, prouvent que le free a trouvé son public qui recoupe — et cela devient flagrant — le public pop. Un pantin désarticulé, bondissant, chef d'orchestre peu commun, tel apparut Alan Silva à la foule énorme qui était venue suivre les péripéties de

cette aventure musicale, de ce périple dans les terres inconnues: des free-jazzmen en liberté surveillée, un flots sonore organisé dans l'instant, une tension dramatique avec des improvisations fulgurantes des saxophonistes Arthur Jones, Franck Wright, les plaintes du soprano de Steve Lacy, les roulements continus de la batterie de Mohammed Ali propulsant l'ensemble. Alan Silva dialogue au violon et au violoncelle avec les trois bassistes. Les fascinants élans de fièvre succèdent aux chutes subites de tension et aux départs soudains. Une orgie sonore que l'on doit vivre dans l'instant, le disque ne pouvant qu'imparfaitement retransmettre la tension qui règne dans la création collective spontanée. On participe là à une action, on est au cœur même de la musique en-train-de-se-faire, dans un happening free dont Alan Silva est le grand ordonnateur.

Une note d'humour pour finir: les « spécialistes » de la presse underground avaient été conviés à un check-point qui devait être retransmis par France-Culture. En fait, ce n'était qu'un habile guet-apens pour conduire plus de 300 personnes à s'installer dans une salle. Subitement, des motos faisaient irruption, montées par des « individus habillés de noir », un groupe de rock prenant d'assaut la scène: c'était « Albert et sa fanfare Polio-cétrique » qui faisaient revivre la grande époque du rock à la française, celui des Chats sauvages et des Chaussettes noires: cheveux tirés vers l'arrière, rouflaquettes, chanteur avec nœud papillon et veste rouge, un public de filles avec des robes à cerceaux, des garçons « hystériques » brisant des chaises. Mais aussi Groucho Marx dansant avec son énorme cigare à la bouche, un défenseur de l'Algérie française apostrophant le public, etc. Une reconstitution des années 50 et de leur atmosphère. Le spectre de Gene Vincent, ganté de noir, viendra proclamer l'existence d'un vrai rock, pur, en étran-glant la caricature d'Eddie Mitchell: il chante « Be bop a Lula » avant de mourir, emporté par un vampire, en procession, avec des petites filles en blanc portant des bougies, pendant que le temps s'enfuit sur des patins à roulettes, dans des gerbes d'étingelles. « Eddie » ressuscité chantait « J'avais vingt ans, j'y croyais », dans la fumée des pétards. — PAUL ALESSANDRINI.



Le 12 octobre est mort Gene Vincent, chanteur (héros) dont le nom restera indestructiblement associé à « l'épopée » du rock and roll.

...Une mort de plus pour cette musique. Maudite ? C'est ce qu'on osait prétendre au temps d'Eddie Cochran. Depuis, a-t-on évolué ?... Plus d'une décennie... Et le cycle est-il enfin bouclé ? Etranges questions...

« Mais pourquoi la disparition de ce Gene Vincent serait-elle si importante ? » demanderont certains. « Qu'est-ce que ça va changer ? » ajouteront les plus cyniques, « d'ailleurs, à 36 ans, n'avait-il pas tout dit ? ». Si... peut-être, et « ça » ne changera sans doute pas grand-chose, en effet ; mais quand une telle page se tourne, cela vaut tout de même la peine d'être signalé.

Je ne vais pas rabâcher le pop-dogmatisme de « ceux qui viennent de loin » suivant lequel « sans les pionniers, y'aurait pas les Soft Machine ». Non... Mais tout de même, j'aimerais bien que grâce à cet hommage rendu à Gene (et à travers lui à tout le rock and roll qu'il symbolisait si dramatiquement), quelques-uns parmi les plus jeunes fans du Grateful Dead... ou des Doors réalisent tout ce que cette musique et son esprit le plus inaccessible doivent à Gene et à quelques autres.

#### Les Blue Caps

Gene était né a Norfolk, Virginie, le 11 février 1935. A quinze ans il quittait le lycée et mentait sur son âge réel afin de pouvoir s'engager dans la marine. Cela lui « valut » de servir en Corée. Mais c'est au Japon qu'il eut cet accident de moto qui devait le laisser infirme pour le restant de ses jours : la jambe gauche écrasée, os broyés, avec un trou du diamètre d'une pièce d'un dollar en argent (il aimait répéter ce détail). Cette jambe allait être désormais emprisonnée, dans le plâtre, puis dans une armature métallique ; on parla même plusieurs fois d'une possible amputation.

A l'armée, il avait commencé à chanter. Démobilisé après les 12 mois d'hôpital consécutifs à son accident, il devait bientôt — rentré dans sa ville natale et entouré d'un orchestre de copains — devenir la vedette d'un show de C & W, « Country Showtime », programmé par la station locale WCMS. C'était au début de l'année 1956. Celui qui allait devenir leur premier manager, Bill Davis, conseille alors à Gene et à ses musiciens de participer au concours-audition organisé par la firme Capitol, désireuse de trouver un « rocker » qui puisse rivaliser avec Elvis Presley... La bande magnétique envoyée ayant finalement produit son effet (il y avait dessus « Be-bop-a-Lula », une petite chanson que Gene avait écrite dans une voiture, alors qu'il était passablement « beurré », et avec comme inspiration un « comics » racon-



Gene Vincent (1935-1971)

## MORT D'UN ROCKER

tant les aventures d'une certaine « petite Lulu » !), Vincent et ses potes se rendent en mars 56 à Nashville pour y enregistrer (gravée, cette fois) la première version de « Be-bop-a-Lula » qui deviendra « Le » classique.

En rentrant à Norfolk, chacun retourna à ses occupations routinières (Dickie, le batteur, allait encore à l'école). Six semaines plus tard le disque sortit dans tous les Etats-Unis et se retrouva au sommet de tous les hit-parades. Le professionnalisme s'empara de Gene (shows de Perry Como, Ed Sullivan, Dick Clark et début des tournées) et ses acolytes devinrent les « Blue Caps ». Cliff Gallup était le guitariste soliste, Willie Williams le rythmique, Jack Neal le contrebassiste et Dickie Harrell le batteur. Ils formaient un des groupes les plus subtils et les plus cohérents qui ait jamais existé en rock and roll. Mais il

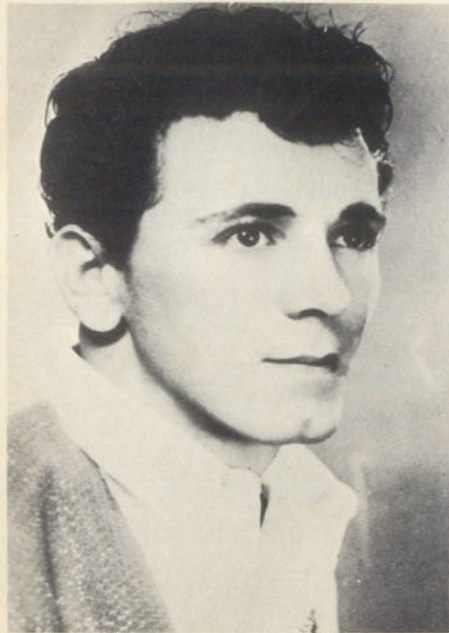
semble que ce ne soit qu'un peu plus tard, et après divers changements (Russel Wilford remplaça Cliff Gallup avant de céder la place à Johnny Meeks, Paul Peek prit la rythmique et Bobbie Jones adopta la guitare basse au lieu de l'encombrante contrebasse) que le groupe atteignit son paroxysme de « démente scénique ». Deux chanteurs-danseurs ajoutaient encore à l'ambiance : de la dynamite ! C'est alors qu'eut lieu cette tournée en Australie, restée célèbre, avec Eddie Cochran et Little Richard (1957). Le cinéma aussi venait de les accaparer : ils avaient tourné une séquence pour « The girl can't help it », un film dans la série des « Blondes... » (avec Jayne Mansfield) de Frank Tashlin, où l'on retrouvait de nombreux rockers : Eddie, Little, Fats, etc. L'année suivante, dans « Hot Rod Gang », Gene interprétait notamment sa chanson la plus profondément émouvante : « Baby Blue ». « Simple rengaine sur une structure de blues » vous dirait un analyste privé de sentiments. Mais c'est la grandeur de Gene et celle du vrai rock and roll que d'insuffler à de telles choses simples une dimension peu ordinaire.

#### Gégène

La première venue en Europe (en Angleterre) de Gene Vincent, n'eut lieu qu'en décembre 59, à une époque où le public américain semblait déjà se lasser du rock and roll. Il effectua alors une tournée et participa au show de Jack Good « Boys meet Girls ». Nouvelle tournée avec Eddie Cochran quelques mois après et ce fut l'accident fatal à Eddie, le 17 avril 1960. Gene Vincent, déjà meurtri dans ses chairs, l'était encore davantage dans son cœur à partir de ce jour. L'ombre de son meilleur ami disparu devait planer, sinistre, sur la suite malchanceuse de sa carrière. Désormais, il allait rencontrer l'adversité partout...

Dans un des premiers films « pop » anglais, « It's trad, dad » (1961), il apparaissait pour la première fois dans un costume de cuir blanc (le noir ayant été jusque-là — et depuis — son seul « uniforme », combien plagié...) pour chanter « Spaceship to Mars ». Il tourna aussi une séquence pour « Live it up » (1963). La chanson était « Temptation baby », son premier enregistrement sorti chez E.M.I. C'est à peu près à cette époque qu'il s'était installé en Grande-Bretagne, où ses tournées et autres concerts devinrent fréquents, notamment avec les « Sounds Incorporated ». Entre-temps, la France avait fait connaissance avec Gene Vincent. Par ses disques d'abord, puis en personne : en octobre 62, il passait à Paris au théâtre de l'Etoile. Et phénomène étrange, en France plus que nulle part ailleurs peut-être, celui qu'on appelait familièrement Gégène fut apprécié ; et ressenti comme un symbole aussi...





A 15 ans.

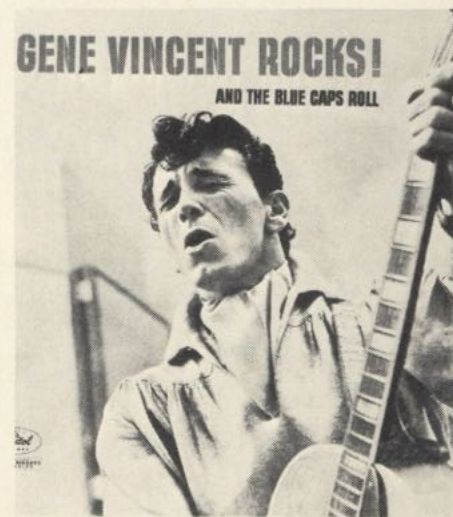
A cette époque-là, j'avais — comme beaucoup d'autres — « accroché » aux trucs des Chaussettes Noires, Chats Sauvages et autres Pingouins (avant, seul le jazz — « l'assez facile » — m'intéressait). Mais en écoutant assez fréquemment ce « Be-bop-a-Lula », dans l'émission d'une radio périphérique, SLC pour ne pas la nommer (à ce moment-là, pas besoin de « séquences rock », il y en avait encore régulièrement) j'eus bien vite la révélation que cela avait une autre portée que « Dactylo Rock »... Et cet autre morceau du disque que j'avais entendu quelques fois, « Rocky Road Blues ». Palpitant. Et quel pianiste ! (dix ans après, je ne sais toujours pas qui était ce pianiste, mais enfin...).

Donc bientôt je me procurai avant même d'avoir un électrophone « à moi » mes premiers disques de Gene Vincent, Eddie Cochran, etc. Bientôt aussi je me rendais compte que d'autres dingues dans mon genre s'intéressaient à ces gens-là : on achetait « Disco-Revue »... quand elle paraissait, ce qui était assez imprévisible étant donné les difficultés auxquelles se heurtait son jeune fondateur et rédacteur nancéen, Jean-Claude Berthon, l'amateur éclairé qui ouvrit la voie à toute la presse rock (pop) française.

Celui-ci avait organisé, le 23 janvier 63 au Palais des Sports de Paris, un grand concert avec Gene Vincent, les Chaussettes Noires, les Chats Sauvages, etc. Ce fut un événement mémorable. 6 000 jeunes débarquèrent de leur banlieue pour venir hurler avec leur musique préférée ; celle qu'ils assimilaient à James Dean, à leur fureur de vivre, à leur révolte « sans cause », mais peut-être plus profonde que les révoltes trop conscientes. Pour les têtes bien-

pensantes il n'y avait pas de doute possible : le rock était bien une musique à proscrire.

En octobre de cette même année, une tournée parcourait la France : Gene Vincent y était très bien accompagné par les Sunlight (ce même groupe belge qui commit par la suite les bêtises que l'on sait). Il y avait avec eux les nouveaux Chats Sauvages, et d'autres... Toujours Gene se donnait à fond, ne pensant qu'à ses fans. Il était au bord de l'évanouissement après chaque spectacle. L'alcool, sous toutes ses formes, l'aidait à surmonter sa douleur, à vaincre ses démons... pour mieux les voir revenir ensuite. Parfois sa plaie se rouvrait, saignait... Combien de docteurs en des lieux différents lui ont affirmé — catégoriques — qu'il fallait qu'il cesse de se produire pour que l'état de sa blessure n'empire pas. Dans l'heure qui suivait,



Premier album.

Gene, soulagé momentanément par une injection quelconque, remontait sur scène. En plus de toutes les admissions à l'hôpital pour sa jambe, il fut aussi longtemps immobilisé par une infection très grave à l'oreille.

#### Rock and Roll Gang

Mais deux événements allaient redonner au moins un peu de baume au cœur des fans français : ce fut tout d'abord le 31 mars 65 avec une séquence de l'émission d'Albert Raisner « Age Tendre... », retransmise en direct du fameux club de Liverpool « The Cavern ». On put voir un Gégène dans une forme absolument éblouissante (mais sans doute n'était-ce qu'une sorte d'état second consécutif à une absorption quelconque cette fois ; peu importe) interpréter magistralement ces classiques que sont « What'd I say » et « Whole lotta shakin' goin' on ». Le groupe n'était que moyen mais Gene le faisait se transcender, la musique coulait, extraordinairement fluide et forte à la fois...

Le second événement fut la sortie

en 66 d'un titre époustouflant, enregistré pour la marque américaine Challenge. C'était « Bird doggin' », avec un Gene Vincent plus percutant et plus viril que jamais, admirablement soutenu par la guitare suraiguë d'Al Casey. Il prouvait, avec cette chanson d'une structure toute nouvelle, qu'il avait parfaitement suivi l'évolution de la musique, tout en gardant bien sûr, comme toujours, son style absolument original. « Lonely Street » était au contraire dans la lignée des merveilleuses chansons « tendres » auxquelles Gene savait également si bien prêter sa voix (Unchained Melody, Lavender Blue, Love of a man, etc.). Un peu plus tard, un album vint compléter cette production Challenge. On y trouvait un certain pourcentage de titres « country ». Pourtant Gene est un des seuls à n'avoir jamais sacrifié vraiment au country comme l'ont fait beaucoup de rockers « vieillissants » (si je cite J.-L. Lewis je vais, c'est sûr, m'attirer des ennuis).

Sa dernière grande tournée française fut celle de fin 1967. Bien qu'accompagné par un groupe français, le Rock and Roll Gang, dont la bonne volonté ne compensait pas entièrement certaines faiblesses, Gene fit en sorte d'être au moins très bon tous les soirs, et souvent mieux. Ainsi les spectacles de Rennes, Lyon (Salle Rameau), Lons-le-Saunier, et d'autres encore, auront laissé des souvenirs indélébiles. Mais les avatars continuaient et il ne pouvait plus y avoir de réelle satisfaction pour cet homme meurtri au plus profond de lui-même. Pourtant sa vie californienne semblait paisible. Il s'était remarié avec Jackie Frisco, jeune et ravissante ex-chanteuse d'Afrique du Sud, qui devait par la suite enregistrer quelques chansons en duo avec lui. Ce fut sans doute parmi ses nombreuses liaisons la plus stable, et

Avec les Sunlights...



la plus riche. Mais cependant, ce qui l'empêchait de retrouver un équilibre était ce souvenir encore intense et brûlant d'une immense gloire passée qu'il ne retrouverait plus jamais...

Il revint en France en octobre 69 pour quelques apparitions (Rock and Roll Circus, Lyon, Grenoble, etc., puis l'Angleterre) assez catastrophiques : sa voix — ce merveilleux instrument absolument unique — semblait s'être évanouie à jamais. Cette impression fut douloureusement confirmée par son album suivant, enregistré chez Elektra.

Et la présence de musiciens tels que John Meeks (ex-Blue Caps), Jim Gordon (Dominos, Traffic...) ou Skip Battin (maintenant chez les Byrds) n'a pas suffi à empêcher ce disque d'être le plus mauvais de Gene. Heureusement,



... A Paris.

sur ses deux derniers albums pour Kama-Sutra, où il est accompagné par le Sir Douglas Quintet, Gene avait en grande partie retrouvé ses possibilités vocales. Si ces derniers témoignages sont loin d'avoir la valeur des enregistrements Capitol, ils constituent néanmoins la preuve indéniable que Gene n'était pas un chanteur « fini »... Pourtant ils se vendirent assez mal et Kama-Sutra ne voulait pas renouveler son contrat.

#### Be-bop-a-Lula

Venu en Angleterre le 16 septembre dernier, Gene fut accueilli à l'aéroport par un homme de loi : pension alimentaire pour sa première femme ou bien la prison. Dans le club liverpoolien où on l'avait engagé pour une semaine, on lui signifia son congé après deux soirées. Dans une interview avec un confrère britannique, abandonnant pour la première fois toute fierté, Gene avoua que sa carrière n'avait jamais atteint un point aussi bas, que ses disques ne se vendaient pas, qu'il avait des difficultés financières, et pire... sentimentales. Rentrant prématurément à Hollywood, il trouva la maison vide : sa (nouvelle) femme était partie, avec ses quatre enfants. D'après ses proches amis, il s'adonna alors à la boisson pendant tout le week-end, sans rien manger, son estomac gonflant dangereusement. Le mardi, il rendit visite à sa mère. Alors



Avec Sylvie Vartan et Johnny Hallyday (1962).

qu'il s'apprêtait à la quitter, il s'effondra ; le sang coulait de sa bouche. Il mourut peu après à l'hôpital de Newhall, Californie ; la mort fut attribuée à un ulcère avec hémorragie. L'inhumation eut lieu au « Memorial Park » de la « Vallée Eternelle ».

J'avais eu plusieurs fois l'occasion de rencontrer longuement Gene Vincent. C'était un homme franc, direct, à la conversation extrêmement intéressante et agréable dans la mesure où il n'était pas exposé à quelque sujet d'irritation. Car il faut bien reconnaître que dès lors, son humeur pouvait devenir exécrable. Je n'en ai jamais fait les frais moi-même, mais d'autres peuvent en témoigner... Sans doute l'abus de la boisson n'était-il pas étranger à ces comportements. Il se montrait souvent d'une susceptibilité étrange... Mais ces tendances paranoïaques pouvaient difficilement être reprochées à un homme devant lequel la vie avait dressé tant de difficultés.



Avec Fats Domino.

Ainsi supportait-il mal les gens trop excités : il aimait le calme et un certain « savoir-vivre ». Il était croyant, mais également superstitieux (comme beaucoup de gens dans ce métier). Malgré toutes les différences d'opinion que l'on pouvait avoir avec lui, on ne pouvait s'empêcher de trouver son personnage attachant : ancien « Marine », il rêverait son métier de soldat... et exérait le communisme ; malgré cela la guerre du Viet-Nam lui avait toujours semblé être une absurdité et la cause de la paix lui était très chère. Vivant en Californie, il avait été très impressionné, voire émerveillé, par la vague « hippie » originale. Il demeurait pourtant intransigeant sur

un point : la drogue, qu'il condamnait avec conviction.

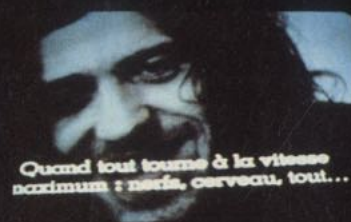
Ses chanteurs préférés étaient d'abord ceux qui avaient appartenu au même courant que lui, ils étaient aussi ses amis : Eddie Cochran, Little Richard, Jerry Lee Lewis, Carl Perkins, Brenda Lee. Il aimait à parler d'eux, de leurs qualités, de leurs « travers » amusants (le côté « travesti » de Little Richard !). Peut-être pourrions-nous voir encore Gene et certains de ses amis chanteurs (ainsi que John Lennon et le Plastic Ono Band) si le film « Sweet Toronto » enregistré en 69 se décide à être distribué. Je ne sais pas s'il a été retenu dans le générique, mais Gene avait participé à ce festival pour la Paix. D'après ce qu'il m'avait dit, il y était même accompagné par le groupe d'Alice Cooper... qu'on ne connaissait pas à l'époque (Gene : « Ce n'est pas une fille, tu sais, malgré son nom... »).

Au terme de cet article, s'il fallait encore convaincre, je vous poserais des questions : combien d'exemplaires de « Be-bop-a-Lula » ont été vendus ? Réponse : environ neuf millions à ce jour. Combien de versions différentes enregistrées à travers le monde par d'autres artistes ? Réponse : impossible à déterminer. Quel fut le premier et principal inspirateur de John Lennon ? D'où venaient les jeux de scène de John Kay ou du regretté Jim Morrison ? Répondez vous-mêmes... Au fait, Gene et Jim se connaissaient, pour avoir appartenu à la même maison de disques (Elektra) et avoir assisté à leurs enregistrements respectifs. Tous deux « souffraient » leur vie un peu de la même manière, tous deux essayaient de la rendre plus supportable par les mêmes expédients. 26 et 36 ans : ils sont morts, tous les deux. — SERGE DUMONTEIL.

Seul.











Il y a, dans la vie, des moments de grâce : la tournée 1970 de Joe Cocker aux Etats-Unis en fut un, que le film « Mad Dogs and Englishmen » fait actuellement revivre à Paris et à Lyon. On connaît l'histoire : Joe Cocker arrive à Los Angeles en mars, décidé à se

reposer jusqu'à l'été et à trouver des musiciens pour former un nouvel orchestre. Mais l'Union des Musiciens (puissant syndicat américain) tient à ce que le show-biz local profite de la renommée de Cocker, et vite. Des promoteurs avisés ont monté une tournée de sept semaines qui débute à Detroit le 19 mars ; il est vivement conseillé au chanteur anglais d'accepter sous peine d'être interdit aux U.S.A. Cocker n'a que huit jours pour trouver des accompagnateurs américains. C'est alors que l'ineffable Leon Russell vient à son secours. En une journée, le pianiste - guitariste - arrangeur - compositeur a déjà réuni dix musiciens, un peu

plus tard un chœur de onze personnes est formé et, le 19 mars, quarante-trois personnes s'engouffrent dans le Super-Constellation loué pour la circonstance. En plus des musiciens, chanteurs et chanteuses, il y a trois ingénieurs du son, deux secrétaires, trois roadies, plus des managers, des femmes, des ami(e)s, des enfants et des animaux. Sans oublier cinq personnes pour filmer tout ça.



Pendant deux mois, le Constellation va transporter les « Mad Dogs and Englishmen » d'un concert à l'autre dans une ambiance que l'on imagine sans peine. Le double 30 cm AMLS 6002 nous avait déjà renseigné sur la musique, étonnante de vie, prodiguée par la troupe itinérante ; le film permet de voir, tout à la fois, le visage épuisé et heureux de Joe Cocker, les hôtels et restaurants envahis, les foules en délire, et puis tous ces gens que l'on a appris, depuis, à mieux connaître : la belle Rita Coolidge,

la non moins belle Claudia Linnear (toutes ces Américaines au sang indien ou noir, wow !) et des tas d'autres belles personnes, toutes souriantes et cool, et puis aussi Leon Russell, personnage tout de même fascinant, ou encore le saxe Bobby Keys.

Oui, ce fut bien un moment de grâce, parce que tournée improvisée, inattendue, mais en même temps réunion de talents, de gens possédant, il faut bien le dire, un rare métier. Le 16 mai 1970, Joe Cocker, Mad Dogs and Englishmen se quittaient après un dernier concert à San Bernardino. Maintenant, on murmure que Joe Cocker ne s'est pas remis de l'aventure...





# LES DESSOUS D'ALICE

Alice Cooper  
le 2 novembre à  
l'Espace Cardin

« Vous avez raison de parler de miroir déformant. C'est toute la réalité de la classe moyenne américaine que nous voulons refléter mais de façon monstrueuse; nous les faisons jouir. Et si leur plaisir vient de ce que nous leur pissons dessus, et si nous gagnons de l'argent grâce à cela, tant mieux : c'est ça l'industrie de « l'entertainment », voilà tout. » ALICE COOPER.

La légende et la mythologie ont fonctionné à plein. Alice Cooper est arrivé à Paris précédé de cette réputation de groupe scandaleux. Une légende qui a conduit à une surenchère publicitaire délirante à propos du show du groupe de Detroit : une opération promotionnelle magnifiquement orchestrée, subtilement efficace. Celle qui doit conduire ce groupe, connu en Europe par les seuls initiés, à un succès mondial dont peu de groupe hormis les Beatles, les Rolling Stones peuvent se prévaloir. En effet, toutes les conditions sont réunies pour construire une mythologie qui, au-delà de la musique, fait des membres d'un groupe des demi-dieux dont vont se repaître les « foules en délire ». Une mise en scène, donc, spectaculaire, obscène, scandaleuse; des attitudes, des parures qui entretiennent une ambiguïté sexuelle; l'utilisation de tous les procédés et de tous les mythes de la culture populaire (bandes dessinées, monstres, comédies musicales, science-fiction, etc...); une provocation « sadique » où le mépris, la cruauté servent d'attraits fascinants, un viol de l'oreille et des sens, de la raison, des habitudes qui choque ceux qui, secrètement, désirent cet outrage. Car les membres d'Alice Cooper ont conscience de cette action de leur mise en scène sur le public, ils savent aussi que le goût du monstrueux, de la profanation répond à un besoin des teenagers frustrés, emprisonnés dans le confort des idées, des mœurs officielles. « On parle beaucoup de révolution aux États-Unis, mais il est plus important qu'un fils de policier vienne assister à l'un de nos concerts, c'est peut-être plus dangereux pour l'ordre établi. Nous pouvons avoir une énorme importance sur la jeune génération, uniquement parce que nous faisons sur scène, par la violence de notre musique. C'est pourquoi à ce niveau de rapport avec le public les textes n'ont plus tellement d'importance ».

## Le rock pervers

Un show qui se veut le reflet outré d'une dégénérescence de l'américain way of life; suivant l'expression d'Alice Cooper, « exprimer l'idée d'un monde en pleine décomposition ». Toutes les contradictions, les ambiguïtés morales, physiques, Alice Cooper joue à les faire éclater, exploser; projeter sur une scène devant un public toutes les inhi-





bitions, les fantasmes : simple caricature des obsessions refoulées : « Notre musique est un peu comme du Frankenstein, du Frankenstein américain. Elle est monstrueuse parce qu'elle représente un monde de la démesure. C'est consciemment que nous opposons notre rock pervers et provocateur à celui gentil et aseptisé de groupes comme Crosby, Stills and Nash ». Car le rock est ici sali, pervers, détourné de son simple pouvoir de production de rythme et d'énergie. En effet il est simulacre, exorcisme musical utilisé comme soutien d'un rituel cynique théâtral avec camisolé de force, chaise électrique, pantin désarticulé, épée brandie, serpent, etc. Des gimmicks publicitaires? Alice Cooper répondra : « Je crois que c'est très important les gimmicks et c'est ce qui fait l'attrait du spectacle... (What's wrong with gimmicks?). Tout ce que nous faisons est du gimmick, mais c'est un « entertaining ». Et tout ce qui est passionnant, c'est d'y travailler pour les mettre au point. Tout ce que nous faisons étant très théâtral, est forcément constitué d'un ensemble de trucs. C'est ce que le public demande, ce qu'il aime. La manière de penser des Américains est tout à fait tribale. Le public réagit comme un ensemble, un troupeau. Une réaction collective, toujours et uniquement. Si quelqu'un commence à agir de telle ou telle manière, dans le public, bientôt tout le monde le fera aussi. La folie collective procède du même genre de réactions.

#### Detroit

On peut vraiment agir sur un public, le rendre pratiquement fou, dément. En Europe le public est plus raffiné. Aux États-Unis, par contre, il possède plus d'énergie ». C'est d'ailleurs pour trouver encore plus d'énergie que le groupe quitta Los Angeles pour s'installer à Detroit, la grande cité ouvrière. Il va former ainsi avec les Stooges, le MC 5, ce qu'Alice Cooper lui-même qualifie de « grande famille » : « Vous ne pouvez imaginer ce qu'est un concert pop à Detroit : dix mille personnes se déchainent, hurlent et communiquent leur énergie à ceux qui jouent sur scène. Pour les kids de là-bas, le rock est vraiment leur musique. Nous tirons de Detroit une énergie, à la fois hors de la scène et sur la scène ». Un disque, « Love it to death », va marquer ce passage de Los Angeles à Detroit : ce troisième album du groupe concrétise le retour au rock des débuts. Car les membres d'Alice Cooper jouent ensemble depuis sept ans. Encore collégiens, ils se produisaient sous le nom des Spiders, à Phoenix, dans l'Arizona. Alice Cooper, le chanteur et leader, porte-parole du groupe, est un fils de pasteur baptiste. Ensemble, ils rêvaient

d'Hollywood et de son monde de superstars. C'est Frank Zappa qui va les découvrir. Ce qui va l'intéresser, plus que leur musique, c'est leur démesure, leur débauche vestimentaire, leur outrance physique, cet aspect caricatural; le témoignage sur l'Amérique et la dégénérescence de sa société qu'ils représentent. Ils pourront ainsi, sous le label « Straight » du grand maître des Mothers of Invention, enregistrer deux albums, « Pretties for You » et « Easy Action ». « Frank Zappa est un grand ami pour nous et notre rencontre avec lui a été très importante. C'est lui qui le premier accepta de nous enregistrer en même temps que les GTO's et Wild Man Fisher, dans cette série de disques « à part » qu'il produisait. Le seul problème, c'est que nous avons été projetés sur le devant de la scène pop comme un groupe-gag, pour faire rire le public, et cela nous a nui. Ce que nous faisons maintenant est beaucoup plus théâtral et tire son inspiration de tout un jeu de rapports psychologiques. Nous voulons que la musique n'existe pas seule, mais accompagnée d'une équivalence visuelle, afin qu'il y ait cohérence entre ces deux éléments du spectacle », précise Alice Cooper.

A Los Angeles, ils font fuir le public « à la mode » qui vient les voir comme des bêtes curieuses ou bien ils n'obtiennent qu'un succès d'estime auprès des « esthètes ». Leurs deux albums pour Straight se vendent peu. S'ils présentent quelques caractéristiques « différentes », « curieuses » aussi, ils ne suffisent pas à passionner, à faire prendre conscience qu'ils marquent la naissance d'un grand groupe. Ce qui, peut-être, nuit le plus à l'ensemble, c'est l'utilisation non maîtrisée des effets de studio. Et ceci surtout pour « Pretties for you ». Car « Easy Action » marque déjà un retour au rock avec notamment ce titre en hommage à leur première époque et à l'un des pionniers qui inspira leur musique, Gene Vincent : « The return of the Spiders ». Alice Cooper dira à propos de ces deux albums, les considérant avec du recul et à la lumière de ce qu'ils font maintenant : « En vérité je les aime bien. Mais l'enregistrement n'était pas très bon. Nous avons tout fait nous-mêmes et nous ne connaissions rien des techniques de studio. Pour « Love it to death », nous avons eu un très bon ingénieur du son qui nous a beaucoup aidés ». En fait, ce troisième album traduit surtout une épuration du son qui correspond à leur désir de provoquer un impact dramatique direct sans l'artifice des effets musicaux.

#### Vendre du scandale

La précision de leur démarche présente est accentuée par ce retour à un rock

dur mais où la perversion apparaît plus violemment dans les accents de la voix ; les textes racontent la révolte, le désespoir, le rêve, les obsessions paranoïaques, schizophrènes, ou illustrent des rites « barbares », comme le Vaudou dans « Black ju-ju ». « Love it to Death » a permis au groupe de gravir un des premiers échelons vers le succès. Comme le dit Alice Cooper, « Il est apparu au top-fifty dans les hit parades. Nous n'avons pas transformé notre musique pour la rendre plus commerciale. Nous ne sommes pour rien dans ce succès, c'est sans doute plus précisément dû à la promotion qui a été faite après la sortie du disque ». Peut-être aussi l'apparition soudaine d'Alice Cooper correspond-elle à un besoin, dans cette période où la rock and roll music va se perdre sur les chemins aseptisés que tracent les nouveaux prophètes, ou bien se replie dans les ballades et la sentimentalité du country and western. Alice Cooper continue l'œuvre de destruction de l'univers mental de l'Amérique puritaine, même si l'entreprise est commercialement orchestrée : vendre du scandale. En effet l'ambiguïté sexuelle se présente comme une offense au mythe de la virilité de l'homme américain, que l'on retrouve dans sa littérature, son cinéma, ses bandes dessinées. « Il y a énormément d'homosexuels aux USA. Tous les footballeurs, les gros durs le sont plus ou moins. Dans tout le sport professionnel c'est très courant. C'est très lié à cette idée de l'homme, de la virilité qui est si importante aux États-Unis. Il y a chez chaque individu un équilibre entre la virilité et la féminité. Personne n'est homme ou femme à cent pour cent. Disons que nous poussons à son extrémité cette ambiguïté, que nous l'accentuons sans hypocrisie, sans fausse pudeur et c'est ce qui choque. De même de cette folie qui est en nous et que nous poussons sur scène à son extrémité » : c'est ainsi qu'Alice Cooper définit leur attitude scénique, avec notamment ce travestissement, les maquillages, les coiffures. Inutile de décrire, plutôt laisser parler les photos, comme pour les scènes avec le serpent, l'infirmière, la chaise électrique, etc... tout participe du spectacle, d'un show très professionnel. Une efficacité que l'on retrouve au niveau de la musique dans l'impressionnante sono, la répartition instrumentale, cette façon de recréer à chaque concert les morceaux d'un album en son entier, ici « Love it to death ». Une efficacité dans la promotion avec des T-Shirts, des calendriers représentant Alice Cooper pendu et ensanglanté, reproduction de la pochette du prochain album, « Killer ». Reste que la musique délimite un univers particulier, fascinant, pervers qui peut rappeler parfois le

Velvet, les Doors, ou bien les Rolling Stones, et cela surtout grâce à la voix d'Alice Cooper, ses intonations. Une démarche de toute façon profondément américaine, monde de la démesure, de la ville industrielle et qui bascule dans la frénésie, les convulsions paranoïaques. Alice Cooper dira : « Il se passe quelque chose aux USA qui donnera peut-être bientôt un changement définitif. Depuis cinq ou six ans, les idées et les mœurs ont énormément évolué. Tout le monde copie, veut suivre l'attitude de la jeune génération, commence à se comporter de la même manière que les freaks en marge. Il y a toute une représentation de l'Amérique (Campbell soup et Coca Cola) contre laquelle s'amorce un mouvement de rejet. Alors, pourquoi ne pas monter sur la scène, pour contrôler ce mouvement? »

A l'espace Cardin, pour l'unique concert en France, deux mille personnes occupaient un parterre tout juste fait pour recevoir cinq cents spectateurs. Succès de snobisme aussi, avec la présence d'Aragon, d'Omar Sharif, de Nathalie Delon, et de Pierre Cardin lui-même. On était loin du public ouvrier de Detroit qui chaque samedi dans d'immenses ball-rooms vient libérer son angoisse, crier sa rage. La mythologie d'Alice Cooper vient rejoindre toutes celles dont se repaît l'Amérique. Alice Cooper, cyniquement, dira : « Notre musique est proche aussi du « National Enquiry ». C'est un journal qui paraît aux USA, le plus grand des magazines à sensation. Il ne raconte rien de véridique et tout le monde le sait, mais des millions de gens le lisent. On y voit, par exemple, une femme donner le jour à des chiens, avec, pour illustrer l'article, une photo qui n'est autre qu'un montage grossièrement effectué sans aucune apparence d'authenticité. C'est le journal qui a le plus fort tirage aux USA. Pas mal de gens le prennent au sérieux ». — PAUL ALESSANDRINI.





# UN DOUX PARFUM DE SUCCES

Musique chouette + succès = tant mieux ? Les avis sont (très) partagés à propos du dernier tube de Triangle, « Viens avec nous ». Et se propose l'éternel problème : pour les uns, certaines concessions (facilités) aident un groupe à vivre et le public à comprendre ; pour d'autres, ce sont des compromissions qui, au contraire, empêchent le public d'évoluer et tuent les qualités du groupe en question.

Cette interview a été réalisée le 4 novembre, un peu dans la soirée, beaucoup dans la nuit. Tous étaient là lorsque je suis arrivé chez Prévotat, lieu prévu pour « l'opération ». Il m'a semblé remarquer un léger malaise, comme si les gens de Triangle — que je connais bien — éprouvaient quelque appréhension. Ça n'a d'ailleurs duré que très peu de temps, un excellent dîner décontractant tout le monde, ce qui m'a permis de converser d'abord avec Mimi Lorenzini (son vrai prénom est Marius), et François Jeanneau.

J : Jeanneau ; L : Lorenzini ; P : Papillon ; JP : J.P. Prévotat... Moteur...

— On ne te voit pas souvent...

J : C'est vrai, j'aime la campagne, j'habite loin.

— En fait, les gens vous connaissent peu, toi et Mimi. Ils ne savent pas très bien d'où vous venez.

L : Tu crois ? Eh bien, je suis originaire de La Ciotat, près de Toulon. C'est François qui m'a amené à Triangle, je le connais depuis l'époque où le groupe dans lequel je jouais passait en première partie de Claude François, et François était dans son orchestre. Nous nous sommes perdus de vue, nous nous sommes retrouvés, nous avons joué ensemble... des trucs complètement dingues, au Byblos, l'ancien Rock'n'Roll Circus.

J : On commençait par des trucs archi-connus, du R'n'B et, tout à coup, on s'embarquait dans ce que nous aimions vraiment, très free pour l'époque.

— Les gens ne devaient pas beaucoup apprécier...

J : Mais si ! Ils dansaient comme des fous, ils en redemandaient ! Seulement, les patrons ont été effrayés, je pense,



et nous n'avons pas pu continuer. Le plus drôle, c'est que Martin Circus est venu deux ans plus tard au même endroit, il a joué les mêmes choses, et les mêmes patrons ont trouvé ça génial.

— Tu viens d'une famille de musiciens...

J : Oui, tout le monde joue d'un instrument. Il m'arrive encore d'accompagner à la flûte ma mère lorsqu'elle joue du piano. C'est mon frère qui m'a fait découvrir le jazz, j'avais une quinzaine d'années et je m'intéressais à ce qu'il faisait, à ce qu'il aimait : il était plus âgé que moi. Maintenant il a tout laissé tomber.

— Cela fait donc un bon moment que tu fais de la musique.

J : J'ai tout de même été pratiquement arrêté pendant vingt-huit mois, encore que je n'étais pas trop à plaindre. J'habitais à cent mètres de la caserne, on m'avait mis aux Transmissions — les musiciens ont des facilités pour le morse — et lorsque j'ai recommencé à jouer, le soir, j'ai obtenu de ne pas venir à la caserne le matin.

— Vous faites des séances pour d'autres musiciens, pour des Franck Pourcel quelconques ?

J : Ça nous arrive, effectivement. Ce n'est pas trop mal payé, pas trop fatigant, encore que certains chefs d'orchestre te fassent recommencer cinquante fois la même chose pour, finalement, choisir la mauvaise prise ! En général, c'est l'usine à musique. Toujours la même rythmique, des arrangements bâclés, etc. Je ne prends pratiquement pas part à ce qui se passe.

— En était-il de même lorsque tu jouais avec Claude François ?

J : A la fin, oui. Quand quelque chose avait foiré pendant le gala, on savait que Claude allait appeler dans sa loge le responsable de la connerie et qu'il allait l'engueuler. Moi, j'en avais plus rien à foutre, je dois dire.

— Tous vos morceaux sont signés « Triangle ».

L : C'est mieux, car tout le monde y participe, même si les paroles, ou la musique d'un titre sont amenées par l'un d'entre nous... par exemple, c'est François qui a écrit « Viens avec Nous ». Nous avons présenté cette chanson au Grand Prix RTL, lorsque nous avons été sélectionnés, mais nous nous sommes trompés, en fait. Il fallait quelque chose d'encore plus commercial, tu vois, avec une grande orchestration, peut-être. Quoi qu'il en soit, nous ne regrettons rien (Lorenzini et Jeanneau sortent).

— Quelles sont les conséquences de la présence de vos chansons dans le hit parade ?

P : Très important ; pour moi, des choses me font plaisir, en ce moment. Aujourd'hui, nous avons fait une dédicace ; il y avait un monde fou, et des



bonnes femmes de quarante balais qui sont venues... On s'éloigne donc de cette sorte de secte du départ... Je serais enchanté que mon boulanger achète nos disques, je serais très content. Je ne ferai rien pour qu'il l'achète. Rien du tout. Mais s'il l'achète, c'est formidable.

— **Il y a davantage de chances pour qu'il achète « Viens avec nous » que « Guerre et Paix »...**

P : Non, ce n'est pas vrai.

JP : En ce qui concerne les Beatles, les gens achetaient aussi bien « Yellow Submarine » que « A day in the life ».

P : Très belle comparaison. Nous n'avons pas un style bien défini, nous faisons ce que nous avons envie de faire. Demain, on peut écrire une nursery rhyme. Pour le Grand Prix RTL, nous avons « Viens avec nous », nous avons pensé que cela conviendrait parfaitement... Nous n'avons rien agité dans un ordinateur branché sur « Grand Prix RTL ».

JP : C'est une composition de François. Je suis vraiment choqué que les gens trouvent ça « super patcho », car moi, la première fois que je l'ai entendue, j'ai vraiment trouvé ça formidable, et nous nous sommes tous éclatés en jouant ce morceau. Bon : nous avons peut-être été conditionnés par des gens autour de nous... mais ça ne fait rien : on est content d'avoir fait cette chanson. Que certains disent « c'est mauvais, c'est commercial, c'est de la merde », on s'en fout, nous ne regrettons pas les douze heures passées dessus. Le reste, c'est votre problème.

— **J'ignore si c'est notre problème, mais lorsqu'un groupe fait quelque chose dans ce style, et qu'il a du succès, les gens qui étaient avec lui au début décrochent car ils pensent que c'est devenu de la variété.**

P : Mais, putain, qu'est-ce qu'on fait d'autre ? On FAIT DE LA VARIÉTÉ. Quand Vander dit que les Beatles font de la chansonnette, il a raison, c'est juste ! On fait de la chanson, en jouant une musique que l'on a envie de jouer, mais dans le but de faire des chansons. Moi, je voudrais être Papillon, faisant sonner le français aussi bien que Brel ou Ferré avec une belle musique qui éclate derrière. Je ne suis pas un chercheur, pas un savant de la musique. Ce n'est pas mon ambition, ni celle du groupe. Sinon, nous serions tous à l'ORTF, au Bureau des Recherches ; là, ils cherchent, et ce ne sont pas des escrocs. Nous, notre rôle, c'est de traduire des émotions, avec le bagage musical que nous possédons, le mieux possible. Voilà le but de l'opération. La seule chose que l'on puisse nous reprocher, quant à notre bagage musical, c'est de ne pas l'utiliser en totalité.

— **Pensez-vous que c'est l'heure des groupes, en France, pensez-vous**

**que le... « super balayage » est pour bientôt.**

P : Je ne sais pas. On vient encore me demander, de temps en temps, pourquoi j'ai quitté Hallyday. Ce n'est pas évident pour les mêmes qu'à l'heure actuelle j'ai davantage intérêt à jouer avec Triangle. Ces types, Hallyday et quelques autres, sont solidement installés. Et pourtant, s'ils décidaient de dire merde à tout, et de former un groupe, ATTENTION ! Quelques-uns sont des types vraiment bons, tu sais. Dommage qu'il y ait trop de gens autour d'eux, trop d'intérêts.



— **Mais toi, Triangle, remportant un énorme succès, les obliger à fonder un groupe sous peine de disparaître en tant que vedettes ?**

P : J'aimerais que ça en soit le motif ; j'aimerais surtout qu'ils en aient envie. — **Les Anglais et les Américains doivent depuis longtemps provoquer des envies ?**

P : Il y a des intérêts, le show biz... quand ces types viennent te voir, qu'ils se rendent compte que ce que tu fais, tu le fais en t'éclatant, ils te disent « Moi je fais ça, mais c'est pour me permettre de faire autre chose plus tard »... Comme les types, dans les bleds de province qui disent « C'est super pourri ici, les gens sont cons... ». C'est la même chose, ils disent ça depuis dix ans.

JP : Et tous ces types dans le métier. Je suis sûr qu'on représente quelque chose pour ces gens-là, auteurs, compositeurs, interprètes, d'accord avec nous car nous avons vendu plus de 150 000 disques et que ça, ça représente quelque chose, du fric, je ne sais même pas combien... Il n'est pas normal que des gens comme Georges Aber (P : Non, ce n'est pas lui) agrippent Papillon et lui disent « on a envie de faire des trucs avec vous, j'ai une chanson ». Mais ces gens ne sont pas venus il y a un an, avant « Peut-être demain ».

— **Penses-tu que le succès de Triangle profite aux autres groupes ?**

JP : On vend du disque, on fait des galas, car le type qui nous engage se

base sur le hit parade national. On vient, 1 200 personnes arrivent, le gars ramasse du pognon, il est content et prend un autre groupe ou, du moins, songe à en prendre un autre.

P : D'accord pour ça, n'empêche qu'il y a un bout de temps que nous sommes seuls, avec Martin. Je ne vois rien venir, rien de nouveau. J'ai peur que ça recommence, comme au temps des yé-yés. Quand c'était plus la mère Hardy, c'était le vieux Johnny, et la Sheila, et le père Anthony, et ça recommençait, avec leur petite maffia autour d'eux. Il n'y a pas suffisamment de groupes, pas de prospection. Dans ma rue, quatre groupes répètent tous les jours. Personne n'est venu les voir, leur demander ce qu'ils faisaient, ce qu'ils voulaient.

— **Mais il y en a certainement, qui vont surgir, et puis, l'underground, ça existe, tout de même.**

P : Ça, c'est une excuse... Une escroquerie. Un qualificatif qui te permet de ne pas passer pour un con lorsque tu n'es pas connu.

— **Vous êtes-vous jamais trouvés dans des milieux hostiles ?**

P : Pas vraiment. Nous sommes des personnages plutôt sympathiques, et guère agressifs.

JP : Je sais que Martin Circus s'est trouvé dans des situations délicates, lorsque les gars jouaient leur poème. Parce que, même s'ils le jouent vachement bien, et c'est le cas, ça passe au-dessus de la tête du mec qui a bossé toute la semaine et qui vient voir le groupe pour se détendre. Mais ce n'est pas de la provocation, Magma non plus, d'ailleurs. Les types sont cloués parce qu'ils ne pigent pas.

— **Que penses-tu de la musique de Magma ?**

P : C'est bien, c'est beau, mais quand je l'écoute... je ne suis pas là. Mais lorsque j'écoute Humble Pie, ou Jefferson Airplane, ça me fait vraiment quelque chose.

JP : Je trouve que François Jeanneau est le meilleur arrangeur de France en ce moment.

— **Tu veux expliquer ce qu'est, un arrangement ?**

JP : Eh bien... tu prends une feuille de papier, et tu essaies de marier le mieux possible les voix des différents instruments, en harmonie.

P : Ouais mais... tu le connais, François ? JP : ???

P : Tu vois ! C'est ça que je te reproche : tu viens de parler d'arrangements, mais tu ne parles jamais de ÇA, de ce qui se passe dans sa tête, à François. Tu ne parles que du côté technique. Tu ne dis pas pourquoi il met justement tel instrument ici, tel autre là. Il ne le fait pas par rapport à des données bien précises, mais par rapport à lui ! A son état d'esprit. A ce qu'il a fait, à la soirée

qu'il vient de passer. Tu ramènes toujours ta foutue technique. Tu me révoltes, quand tu parles comme ça. Ses arrangements sont plus beaux que les autres parce qu'il a des émotions plus belles, des trucs plus beaux dans sa tête.

— **Et un morceau de Triangle « sonne » sans aucun doute comme l'œuvre d'un groupe, pas celle d'un chanteur « accompagné ».**

JP : Tant mieux, c'est ce que nous voulons, que le groupe reste groupe, que ce soit Triangle qui accède au vedettariat. Pour l'heure, je suis certain que rien ne changerait si l'on remplaçait tous les musiciens de Triangle par d'autres.

— **Estimez-vous, maintenant, être dans une position qui vous permette de vous passer de la presse spécialisée ?**

P : On n'a à se passer de rien du tout, on a besoin de tout le monde, et nous attendons beaucoup de tout ce monde. Même si demain nous vendons un million de disques, si nous touchons alors une autre clientèle, si nous avons des articles dans... Paris Match, c'est plutôt dans R & F que je viendrai m'exprimer... petit côté confidences.



JP : Au départ, les gens... spécialisés nous ont aidés, pour que « ça » arrive. Lorsque « ça » arrive, on a tendance à se perdre, et ce ne sont pas toujours ceux qui nous ont aidés qui en récoltent les bénéfices. Nous vendons davantage depuis deux ans, R & F aussi ; je ne dis pas que c'est grâce à nous, mais je pense que les phénomènes sont liés. Mais, maintenant, il est normal que la presse spécialisée s'intéresse à d'autres groupes...

P : Mais nous avons grandi ensemble... Si R & F vend, Triangle vend. Aussi, nous nous estimons le droit de critiquer un nouveau numéro de R & F comme toi tu as celui de critiquer un nouveau Triangle. Et il n'est pas question de se passer de vous.

— **Des gens le pensent, qui sont complètement à côté de la question, ceux-là mêmes qui croient que Gra-**

**teful Dead est le groupe américain le plus célèbre en France.**

JP : Les mecs qui s'imaginent que nous sommes milliardaires et que nous nous en mettons plein les fouilles.

— **A une époque, François aurait voulu que le groupe vive dans la même maison.**

P : Pour nous, ce n'est pas possible. On aurait pu essayer, mais je suis certain que le groupe se serait séparé. Moi, je sais que je ne passerais pas dix soirées avec Prévotat. Ce qu'il aime, ça me fait chier ; son mode de vie me fait chier ; et le mode de vie que j'ai envie d'avoir, ça le fait chier. Par contre, il y a des moments fantastiques quand on fait de la musique ensemble. François ne vibre pas de la même façon que nous, pas pour les mêmes choses. JP : J'adore Fred Astaire et ses claquettes, je ferais des kilomètres pour aller le voir, mais je sais fort bien que je ne pourrais pas emmener François. Chez moi, je suis à poil toute la journée, devant ma femme, mais ça me gênerait de l'être devant la femme de Papillon ou de Jeanneau.

P : Jean-Pierre et moi avons sans aucun doute certaines affinités dans nos façons de vivre... et encore. Mais François — et là je me place en observateur — vit comme un moine, avec un tas de choses spirituelles dans la tête. Oui, c'est pour ces raisons qu'il a été déçu de voir que nous ne pouvions fonder cette communauté mais... ce n'est pas méchant ce que je vais dire... c'est dû à... son âge... à ce qu'il a fait... aux galères... et je suis sûr que c'est un mec qui a été brimé. Il arrive à un âge où... Et tu vois, François Jeanneau, bien que ce soit un très grand musicien, c'est tout de même une chance pour lui d'être dans Triangle.

JP : Excuse, je t'interromps : de toute façon — je le pense très sincèrement — si on se retrouve tous les quatre en groupe, c'est qu'individuellement nous sommes incapables de faire « quelque chose ». On a tous eu tout le loisir nécessaire pour le tenter. J'ai besoin de Papi, de François, de Mimi, et ils ont besoin de moi.

P : Ce qu'il a dit, c'est vrai. Du moins, ça l'était au moment où le groupe s'est formé. JP : C'est encore vrai maintenant. P : Certainement. JP : Ça le sera encore dans dix ans. P : Mmmmm... — **Tu es très sensible à ce qui t'environne. Y a-t-il des objets, des événements précis qui peuvent te rendre heureux ?**

P : Non... Ce sont des concours de circonstances. Je ressens une émotion devant quelque chose parce qu'il se passe des tas de trucs dans ma tête, parce qu'il m'arrive des choses. J'arrive à New York ou à Copacabana, je dis « c'est chouette » mais je peux très bien tomber par terre devant un vieux

lever de soleil sur une route déserte. Et à ce moment, N.Y., Copacabana, je m'en fous ! Mais ces moments ne se reproduisent jamais au même endroit, car les circonstances sont obligatoirement différentes, tu n'as plus les mêmes choses dans ta tête. C'est comme quand tu fais une chanson. Faut pas te forcer à travailler. Tu prends ton instrument quand tu en as vraiment envie, pas parce qu'il le faut, pas parce que tu risques de te faire engueuler : ce sera alors du mauvais travail. En ce moment, oui j'ai envie de travailler car je sais que je suis heureux, que j'ai en moi plein de choses qui me permettent de faire des chansons. Il est



évident que sur le papier, sur le plan technique, je suis le moins fort du groupe, côté performance/Font-Romeu. — **Aussi, tu n'es pas d'accord avec le côté technique de Jean-Pierre ?**

P : Ouais... Mais... il a peut-être raison, lui aussi. Pour jouer, il faut des moyens techniques, et ce serait peut-être bien si j'avais ces moyens qui me permettraient d'aller plus loin. Mais je ne me forcerai jamais.

JP : N'empêche que si tu n'as pas un bagage technique, tu as beau être plein d'émotions, si tu prends une guitare c'est la catastrophe. Un jour, je vais te monter un groupe de percussions, avec deux types qui auront un cœur gros comme ça, et ils vont tous s'accrocher. Un jour, ça arrivera.

— **Qu'attends-tu, vas-y !**

JP : Je ne le peux pas, pas maintenant... On a des tas de choses à faire ensemble, encore... Peut-être cette année. Je n'ai vraiment pas le temps... Nous sommes dans un truc, il nous faut l'assumer.

— **Si tu as très envie de ce groupe, c'est qu'il est plus important que Triangle ?**

JP : Non. Dans Triangle, il y a pour moi un intérêt vital et, en plus, je pense que nous allons déboucher sur quelque chose d'encore plus important que ce que l'on fait maintenant. Quelque chose de plus fort. — **Propos recueillis par JACQUES CHABIRON.**





**MILES  
LE  
SEUL**



Il y eut les révolutionnaires vieillissants, Dizzy Gillespie, Thelonious Monk, Art Blakey. Il y eut les survivants d'une époque lointaine, Kid Thomas Preservation Hall Band (New Orleans...). Il y eut Ornette Coleman, le créateur officiel du free (c'était en 59...); il y eut Duke Ellington et son orchestre de velours au son unique et délectable.

Il y eut les Soft Machine et Gary Burton. Le pâle et sympathique jeune homme est seul, comme Miles Davis, mais il n'a pas pu, comme Miles Davis, imposer sa musique. Sifflé il y a quelques années par le public jazz à cause de sa chemise à fleurs et de ses cheveux longs, il eut du mal à tenir une demi-heure face aux fans des Soft. Il avait choisi la difficulté : seul sur scène, avec son vibraphono, sans batterie ni trompette... juste un vibra, des mailloches rapides, des notes grêles et alertes. Pourtant, ceux qui sifflèrent l'élégant Burton ne furent pas plus satisfaits par les Soft. C'est que le groupe, de plus en plus, remonte le cours du jazz, mais d'un jazz jadis mieux fait : Elton Dean est loin du John Coltrane des années 60 (quoi d'étonnant ?) et la balance sonore ne vaut rien. Le rock n'a d'intérêt que bâtarde ; à trop respecter un genre déterminé, il lui cède le pas.

Keith Jarrett, Michael Henderson



Et Phil Howard, si frêle, si appliqué... Il y eut, ENFIN, Miles Davis. Qui d'abord, fait ce qu'il veut, et personne n'ose trop rien dire. Déjà réjouissant. Qui, d'une année à l'autre, n'est jamais pareil. Qui, de plus, offre un spectacle, un show (mais oui) avec des couleurs subtiles, avec ses attitudes félines et raffinées, cette architecture étudiée — tout en haut, un ampli dressé comme la dalle de 2001. A ma droite, l'électronique, à ma gauche, l'Afrique. Keith Jarrett (orgue, electric piano), Michael Henderson (fender bass) face à Charles Don Alias, Leon Chandler, James Forman (percussions). Moi au milieu. Tentons de nous rencontrer le plus souvent et le mieux possible. Miles Davis, maintenant un son, une note, un souffle. Pédale wa-wa. Gary Bartz (saxes) de temps en temps, pour permettre aux gens de s'y retrouver. Miles Davis a bien raison d'être odieux : trop gentil, le loup solitaire serait bien vite récupéré, d'un côté ou de l'autre, et il a certainement beaucoup de chemins à parcourir encore, ne serait-ce, voyez-vous, que comme insufflateur d'énergie. C'était Newport à Paris, au TNP du 22 au 28 octobre, c'était Miles Davis 71. — PHILIPPE KOECHLIN.

Leon Chandler et Charles Don Alias



Miles Davis



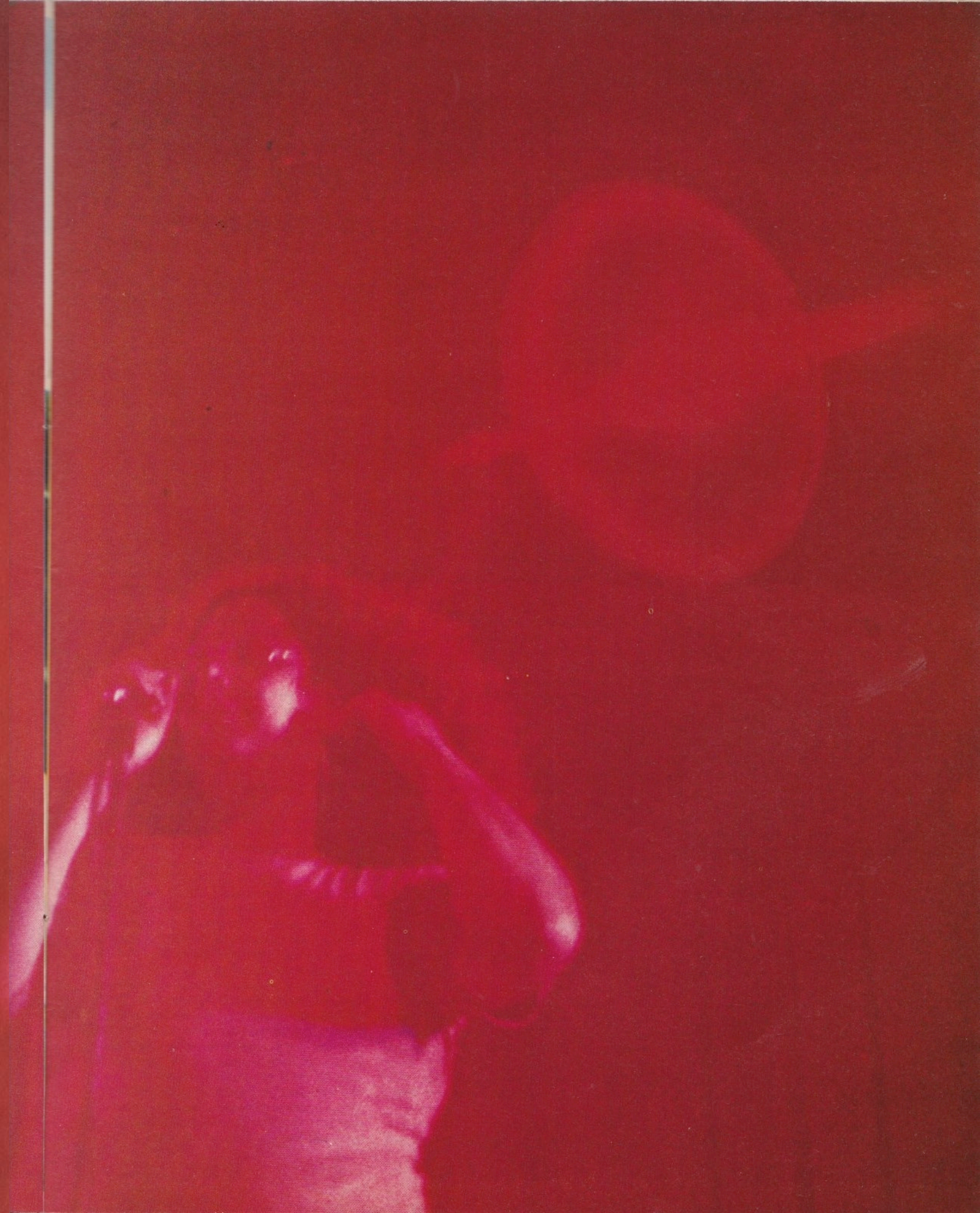
Gary Bartz





# 200 MOTELS

Six concerts. Un film. Le tout portant la marque si reconnaissable de ce compositeur de musique, poète de l'absurde, guitariste de rock and roll et metteur en scène dingue qu'est Frank Zappa. Ou: l'Amérique vue à travers de drôles de miroirs... et la plume de Philippe Paringaux.







Aynsley Dunbar.

John et à tous ces grands types : on n'est pas des groupies ! Roger Daltrey n'a jamais posé la main sur moi. Dis-lui, toi.

Jim : On aime être amies avec les musiciens, c'est tout. On veut bien venir dans le bus.

H : Écoutez, vous avez dit tout à l'heure que vous vous étiez fait verser de la crème dessus, fouetter avec une pieuvre, et des bouteilles et tout.

M : C'est vrai, et même que j'aime ça des fois avec une bouteille de soda ou un céleri. Mais on n'est pas des groupies !

H : On dirait qu'il y a un petit problème de communication. Je suis un pauvre mec qu'est pas d'ici, et tout ce que je veux c'est de l'action. Je veux un orifice bien coulant, succulant et puant. Comment dire ? Allons faire ça dans le coffre de ta bagnole.

Zappa : Très agile, Howie, très agile.

M : Hé, écoute. Mes amies et moi on cherche un type qu'est dans un groupe qui a un tube dans les charts, un tube avec le rond rouge, et un type qui en a une monstrueuse.

H : C'est moi ! C'est moi ! Oh, voluptueux triangle en forme d'île de Manhattan ! Prends-moi, salope, je suis à toi. Comble mes rêves les plus fous.

M : Oh ! oui, tout pour toi ma pop star adorée. Écoute un peu : petits pois, travail au bambou et trois enregistrements inédits de CSN & Y en train de

s'engueuler dans les loges du Fillmore East.

H : Oh, mon Dieu ! C'est trop ! C'est trop ! (free). Donne-le moi, là, dans le coffre.

M : Pas avant que tu aies chanté ton tube.

H : OK, baby, penche-toi et mouille-moi : voilà mon tube, et voilà mes ronds rouges...

Ensemble, ils attaquent « Happy Together ».

Habituellement, ils commencent par « Call any vegetable » (appelle n'importe quel légume/appelle-le par son nom/et le légume te répondra/ooh-ooh-la-la-ooh-la-la), dont l'introduction (si vous ne le saviez pas — non, je ne le savais pas) est celle de « Agon » de Stravinsky. Le morceau a bien changé depuis le temps où il fut enregistré (« Absolutely Free »), et les remarques que ce changement inspire sont valables pour tout ce que font les Mothers aujourd'hui, avec le matériel ancien comme avec le nouveau. Très évidemment, le groupe (lire : Zappa) a fini par sentir la nécessité vitale de se faire entendre et comprendre d'un public plus vaste. Quand on passe des années à essayer d'atteindre des gens qui n'écoutent pas — ou qui ne comprennent pas quand ils écoutent par hasard —, on en vient à se poser des questions. Ce n'est pas une démission

mais une façon de s'adapter aux circonstances qui est en train de se révéler parfaitement intelligente et judicieuse. Le rock-dérision des débuts a subi quelques transformations de taille et semble, à première vue, ressembler aujourd'hui à du rock tout court. Les trames mélodiques et rythmiques se sont resserrées, la permanence du tempo existe, la parodie est beaucoup moins évidente au niveau de la musique. Zappa a remis ses anciens thèmes de prédilection en forme, une forme, pour-quoi ne pas dire le mot ?, plus accessible. En espérant bien que le public alléché aura l'intelligence de fouiller dans le passé du groupe pour en exhumer les trésors. Évolution inversée : on part de « Chunga's Revenge » pour aboutir à « Freak Out » en passant par « Weasels Ripped my Flesh » et « Uncle Meat ». Un pari bizarre sur la curiosité et l'ouverture d'esprit...

« Nous avons deux sortes de show : un que nous appelons le « régulier » et un autre que nous appelons le « show de grange ». Le second est réservé aux salles dont l'acoustique est vraiment désastreuse — ce qui arrive souvent — et dans ces endroits-là nous n'insistons pas trop sur les parties vocales et les dialogues. On joue du rock. »

A Boston et à New Haven, en première



Howard Kaylan.

partie, il y avait Chuck Berry, qui balance inlassablement le même show depuis quinze ans. Encore vert, encore capable de faire se lever et danser des gens qui n'étaient même pas nés quand il enregistrait « Johnnie B. Goode ». Il fait du fric avec des souvenirs, et qui lui en voudrait, sachant tout ce que la rock music lui doit ? Partout où il passe, il engage un petit groupe de rock local qui perd le tempo tous les cent mètres, mais ça marche tout de même. En deux heures, le rock d'hier et celui d'aujourd'hui, un géant fatigué et un autre en pleine forme. Il resteront tous les deux.

Pour arriver à ses fins, Zappa avait évidemment besoin de musiciens à la mesure de ses ambitions. Exactement, des musiciens capables à la fois de déchiffrer et de jouer sans bavures toutes ces parties fortement structurées et souvent très subtiles que comportent ses compositions, et capables en même temps de swinguer. Il ne les avait pas auparavant, il les a maintenant. Des types qui font lever le public et l'envoient danser dans les allées. Les Mothers font danser les gens ? Oui, le « Mud Shark » ou n'importe quoi d'autre, grâce au formidable beat d'Aynsley Dunbar (« il (Zappa) croit qu'il a le meilleur batteur de rock du monde... et il a probablement raison ») et à l'assise rythmique prodigieuse qu'établissent les

cinq musiciens derrière les deux chanteurs.

« Les gens sont stupides de croire qu'on ne peut pas danser sur toutes les musiques. Ils ne savent qu'un certain nombre de pas bien précis qu'ils répètent tout le temps en se référant à une danse connue, le twist ou le boogaloo ou la valse, et quand la musique ne correspond pas à des danses qui ont des NOMS, ils sont perdus et disent « ça ne se danse pas ». Mais la vraie danse, devrait être de remuer son corps selon ce que l'on ressent en écoutant la musique, pas de répéter trois pas appris par cœur. »

Des musiciens capables aussi d'improviser. Quand c'est leur tour, pas comme ça, quand ils en ont envie. L'esprit de la musique de Zappa interdit formellement le laisser-aller, contrairement à ce que pensent bien des gens. Les passages improvisés sont parfaitement définis à l'avance, dans le temps et l'espace musical. Les compositions de Zappa, telles que « Little house I used to live in », « King Kong » ou « Peaches en Regalia », pour n'en citer que trois purement instrumentales, sont des architectures rigoureuses ; personne ne doit s'éloigner d'une note du plan original tant que le leader n'a pas fait ce signe du bras qui signifie « à toi », jusqu'à ce qu'il fasse un autre signe qui signifie

« fini ». C'est pendant ce laps de temps accordé que des gens de la taille de Don Preston, Ian Underwood ou Zappa lui-même peuvent aller au-delà de ce qui est écrit et apporter à l'ensemble un peu de leur imagination. Ceci fut particulièrement frappant durant ces « barn shows » en grande majorité instrumentaux au cours desquels les solistes précités se lancèrent dans de longues improvisations, apportant toute la chaleur de leur invention à des structures qui jadis en manquèrent peut-être. Et, plus frappant, il en va de même pour les parties parlées ou chantées. Zappa dit les mêmes mots (il pense que les gens aiment à reconnaître exactement ce qui est sur LEUR disque, que le souvenir joue dans l'appréciation d'un public un rôle important. Il pense également, et montre ainsi combien il est lucide, que les ovations que le groupe recueille à la fin de ses shows ne sont motivées — en partie du moins — que parce que les Mothers sont les vedettes du show. Ce qui veut dire que les gens applaudissent n'importe qui, à la limite, pourvu que ce n'importe qui leur soit présenté comme une vedette. Et puis il dit aussi qu'il ne monte pas sur une scène pour sentir monter vers lui les « bonnes vibrations de la Woodstock Nation », mais pour jouer de la guitare et présenter ses morceaux. Le reste n'est qu'accès- (soire), les mêmes mots d'introduction





Howard Kaylan.

partie, il y avait Chuck Berry, qui balance inlassablement le même show depuis quinze ans. Encore vert, encore capable de faire se lever et danser des gens qui n'étaient même pas nés quand il enregistrait « Johnnie B. Goode ». Il fait du fric avec des souvenirs, et qui lui en voudrait, sachant tout ce que la rock music lui doit ? Partout où il passe, il engage un petit groupe de rock local qui perd le tempo tous les cent mètres, mais ça marche tout de même. En deux heures, le rock d'hier et celui d'aujourd'hui, un géant fatigué et un autre en pleine forme. Il resteront tous les deux.

Pour arriver à ses fins, Zappa avait évidemment besoin de musiciens à la mesure de ses ambitions. Exactement, des musiciens capables à la fois de déchiffrer et de jouer sans bavures toutes ces parties fortement structurées et souvent très subtiles que comportent ses compositions, et capables en même temps de swinguer. Il ne les avait pas auparavant, il les a maintenant. Des types qui font lever le public et l'envoient danser dans les allées. Les Mothers font danser les gens ? Oui, le « Mud Shark » ou n'importe quoi d'autre, grâce au formidable beat d'Aynsley Dunbar (« il (Zappa) croit qu'il a le meilleur batteur de rock du monde... et il a probablement raison ») et à l'assise rythmique prodigieuse qu'établissent les

cinq musiciens derrière les deux chanteurs.

« Les gens sont stupides de croire qu'on ne peut pas danser sur toutes les musiques. Ils ne savent qu'un certain nombre de pas bien précis qu'ils répètent tout le temps en se référant à une danse connue, le twist ou le boogaloo ou la valse, et quand la musique ne correspond pas à des danses qui ont des NOMS, ils sont perdus et disent « ça ne se danse pas ». Mais la vraie danse, devrait être de remuer son corps selon ce que l'on ressent en écoutant la musique, pas de répéter trois pas appris par cœur. »

Des musiciens capables aussi d'improviser. Quand c'est leur tour, pas comme ça, quand ils en ont envie. L'esprit de la musique de Zappa interdit formellement le laisser-aller, contrairement à ce que pensent bien des gens. Les passages improvisés sont parfaitement définis à l'avance, dans le temps et l'espace musical. Les compositions de Zappa, telles que « Little house I used to live in », « King Kong » ou « Peaches en Regalia », pour n'en citer que trois purement instrumentales, sont des architectures rigoureuses ; personne ne doit s'éloigner d'une note du plan original tant que le leader n'a pas fait ce signe du bras qui signifie « à toi », jusqu'à ce qu'il fasse un autre signe qui signifie

« fini ». C'est pendant ce laps de temps accordé que des gens de la taille de Don Preston, Ian Underwood ou Zappa lui-même peuvent aller au-delà de ce qui est écrit et apporter à l'ensemble un peu de leur imagination. Ceci fut particulièrement frappant durant ces « barn shows » en grande majorité instrumentaux au cours desquels les solistes précités se lancèrent dans de longues improvisations, apportant toute la chaleur de leur invention à des structures qui jadis en manquèrent peut-être. Et, plus frappant, il en va de même pour les parties parlées ou chantées. Zappa dit les mêmes mots (il pense que les gens aiment à reconnaître exactement ce qui est sur LEUR disque, que le souvenir joue dans l'appréciation d'un public un rôle important. Il pense également, et montre ainsi combien il est lucide, que les ovations que le groupe recueille à la fin de ses shows ne sont motivées — en partie du moins — que parce que les Mothers sont les vedettes du show. Ce qui veut dire que les gens applaudissent n'importe qui, à la limite, pourvu que ce n'importe qui leur soit présenté comme une vedette. Et puis il dit aussi qu'il ne monte pas sur une scène pour sentir monter vers lui les « bonnes vibrations de la Woodstock Nation », mais pour jouer de la guitare et présenter ses morceaux. Le reste n'est qu'accès-soire), les mêmes mots d'introduction

pour ses chansons, et Mark et Howard racontent sensiblement la même histoire. Encore que ces deux-là, cinglés comme ils sont, montrent parfois quelques velléités d'indépendance et, dans des pièces telles que « Mud Shark » ou « Do you like my now car ? », ou même « Billy the Mountain », ils brodent quelque peu sur le texte écrit, à en faire rigoler Zappa par surprise.

Il faut en parler, de Mark Volman et de Howard Kaylan, parce que ces deux-là, plus sans doute que tous les autres, ont donné aux Mothers une dimension différente. Dimension vocale, bien sûr, que le groupe n'avait jamais eue jusqu'à leur arrivée. Les chansons de Zappa sont enfin CHANTÉES, elles qui n'étaient auparavant que, comment dire, esquissées. Mark et Howard sont des chanteurs d'exception au registre extraordinairement étendu, du soprano au baryton, leur entente est parfaite, ils sont capables d'aborder n'importe quel genre avec bonheur. Et ils savent chanter à l'unisson avec les instruments des thèmes à l'origine purement instrumentaux tels que « Willie the Pimp » et



en enrichir la tessiture. Ce n'était pas le cas de Ray Collins, ce n'est pas non plus celui de Zappa, qui n'a pas la voix assez agile pour tirer le meilleur parti de ses propres chansons. Au point qu'on le sent parfois surpris et ravi de découvrir ses thèmes enfin parfaitement mis en valeur ; comme s'il ne les avait jamais entendus auparavant. Il lui est également possible, pour la première fois, de faire interpréter ses chansons par trois ou quatre voix (lui et Jim Pons en plus), sur trois ou quatre registres différents. Ainsi est comblé le vide laissé par la section de saxes d'antan, qui comblait sans doute elle-même une déficience vocale.

Le show est parfaitement construit. Un spectateur qui verrait les Mothers pour la première fois n'entendrait là que trois ou quatre longs morceaux, mais ceux qui savent un peu mieux ne s'y trompent pas : ce sont dix ou quinze pièces différentes qui sont interprétées, fondues en de longs medleys, subtilement imbriquées, soit à la fin d'un solo, soit par une greffe orchestrale habile qui mène en douceur de l'une à l'autre. Ainsi de



Frank Zappa

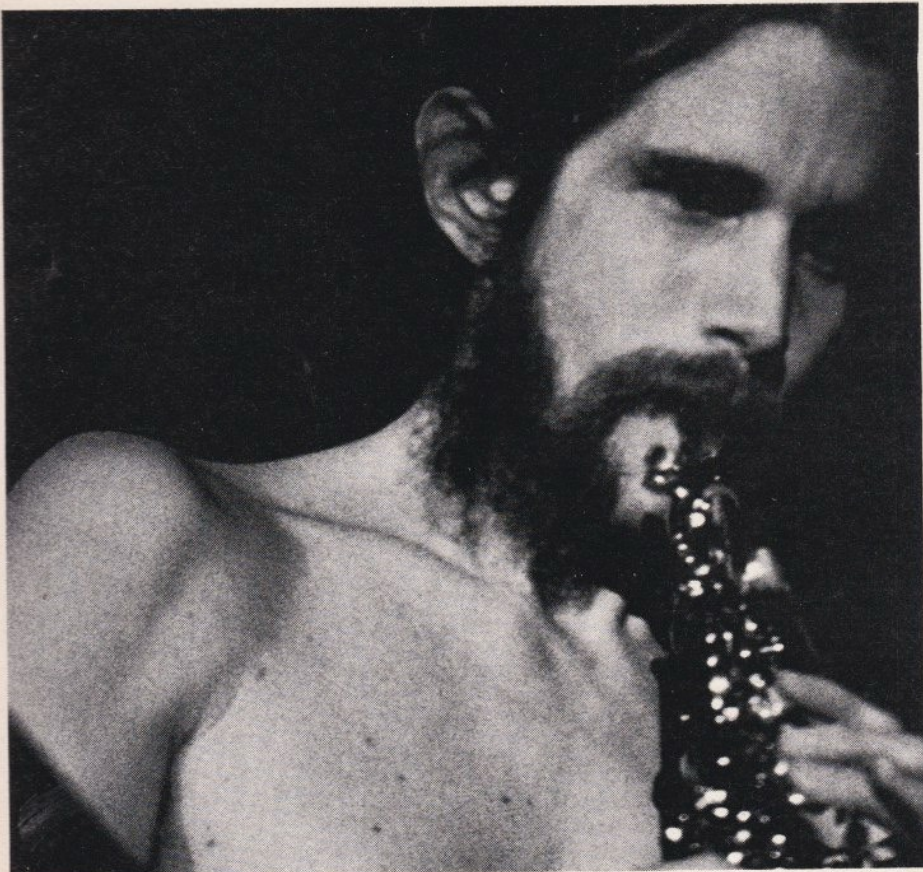
« The Hunchback Suite », plus connue sous le nom de « Little House I used to live in » et terminée par « Cruising for burgers ». Ainsi du morceau d'intro qui passe de « Call any vegetable » à « Wino » et à « You didn't try to call me ». Ainsi de cet étonnant « Mud Shark » qui, avant de se retrouver, passe par « What kind of girl do you think we are ? », « Bwana DIK », « Latex solar beef », le ravissant « Willie the Pimp », « Do you like my new car ? » et « Happy together », le tube avec un rond rouge. Ce dernier medley, traduit plus haut, figure sur l'album enregistré au Fillmore East il y a six mois.

C'est drôle comme les gens reconnaissent le « Happy together » des Turtles et applaudissent frénétiquement son intro. Est-ce à cause de l'humour (voir plus haut dans quel contexte arrive ce morceau) et de la dérision, ou bien simplement parce qu'ils reconnaissent une chanson qui fut un hit ravageur il y a quelques années déjà ? « Qu'en penses-tu ? », répond Zappa sans se mouiller. Sarcasme ou nostalgie ? Ce morceau et « Tears began to fall », je crois, viennent de sortir en simple... Les gens qui les achèteront risquent de se faire une idée pas tout à fait exacte de ce qu'est la musique des Mothers. « Contrairement à ce que croient bien des gens, notre public n'est pas

composé de soi-disant hippies ou de gauchistes frénétiques. Je dirais plutôt que ce sont des Américains moyens âgés de quinze à dix-huit ans. Beaucoup ont les cheveux courts. Ni riches, ni pauvres, ni trop sages ni trop dingues. Juste moyens. »

A Carnegie Hall, New York, qui était supposé être l'endroit le plus « dans le coup » de ceux où étaient passés les Mothers en ce début de tournée, j'ai regardé les gens autour de moi. Ils étaient comme Frank le dit plus haut, ce qui n'est pas une tare, mais ils ne riaient pas du tout, ce qui m'a semblé inquiétant. Sérieux, le menton dans la paume, l'œil attentif derrière les lunettes, ils écoutaient comme ils auraient écouté une conférence, et les dialogues désopilants de Mark et Howard ne leur arrachaient pas un sourire, et les solos fabuleux de Zappa ne leur faisaient même pas battre du pied. Mais à la fin ils firent au groupe une gigantesque ovation. Ils avaient aimé, alors ? Beaucoup de ceux qui aiment les Mothers ont ce travers commun à tous les adorateurs d'avoir perdu tout sens de l'humour quand il s'agit de leur groupe préféré. Le paradoxe est évidemment que ce groupe est le plus DROLE qui soit. Il est bien plus que cela, mais il est aussi cela. Ce n'est tout de même pas parce que l'on saisit les motivations d'un humour que l'on ne doit pas en rire. Si ?





Ian Underwood.

« Billy the Mountain » fut servi en introduction du second show de Carnegie Hall, et ce fut sa « première new-yorkaise ». La première mondiale avait eu lieu au Smith College, si j'ai bonne mémoire. Billy est un éléphant, un mammoth, un monument ahurissant élevé par Zappa à la gloire de son imagination fabuleuse et de son talent de compositeur. Ça commence par l'apparition de Dieu et de son grand sofa suspendu dans l'univers, et Dieu décide de construire un plancher sous son sofa. Il pose son cigare et appelle des anges et une fille et un cochon qui commencent à faire des trucs ensemble, et il leur dit : « Ne déchargez pas sur mon sofa ». Il y a aussi le vieux Zircon qui danse dans sa caverne, et les sangsues et les vasistas qui dévorent tout sur leur passage. Et Zircon, qui doit être le diable, fabrique une montagne qui se nomme Billy, et sur l'épaule de la montagne pousse un arbre en forme d'antenne de TV nommé Ethell (avec deux I) ; ils se marient un jour et partent en voyage de noces à travers les États-Unis, s'arrêtant en chemin à Las Vegas pour boire un coup et jouer aux machines à sous. Les reporters disent que ce sont des communistes, et le gouvernement leur envoie l'énigmatique Studebaker Hoch. Billy et Ethell dévastent le pays et écrabouillent Studebaker Hoch (« y'en a

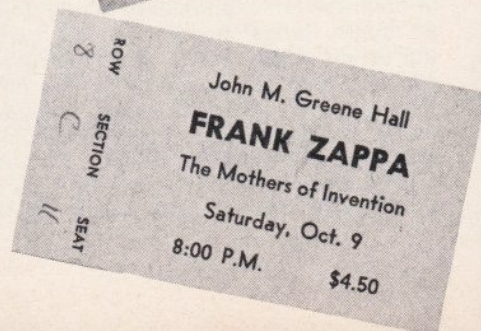
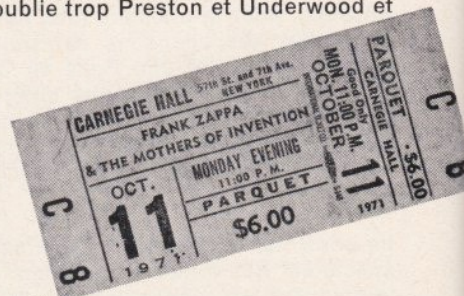
qui disent qu'il n'est qu'un Italien cinglé qui conduit une voiture de sport rouge ; en fait personne ne sait, parce qu'il est si mystérieux... »). L'histoire, parlée, chantée et jouée dure plus d'une demi-heure. Il y a des passages en allemand, d'autres en suédois, d'autres en français, le reste est en anglais. C'est une œuvre improbable tellement elle est dingue, très pareille à une pièce de théâtre avec ses personnages qui entrent et sortent, ses actes divers et ses rebondissements siphonnés.

Les gens continuent à croire que Zappa est un compositeur « sérieux » qui n'ose pas et recouvre toutes ses œuvres d'une couche de dérision afin que l'on ne pense surtout pas qu'il se prend, lui, au sérieux. A l'appui de cette thèse, la musique de « 200 Motels » et le concert au cours duquel elle fut présentée pour la première fois à Los Angeles (avec le Los Angeles Philharmonic Orchestra). Mais toute cette hypothèse n'a pas de raison d'être : Zappa est sérieux et prend son travail au sérieux. Ainsi, bien des actes outrageants qu'on lui attribue n'ont jamais été commis par lui. Mais il suffit d'inventer l'histoire la plus invraisemblable pour que les gens répondent : « Ça, c'est bien de Zappa ». Aussi sont-ils peut-être un peu déçus quand ils comprennent qu'il ne leur pissera pas dessus du haut de la scène. A ne pas

confondre avec Alice Cooper... L'outrage est plus subtil.

« Je ne cherche certainement pas systématiquement à plaire à mon public. Je ne baisserai pas ma culotte pour lui faire plaisir. Je ne veux pas dire que je ne respecte pas les gens, mais les gens dans la salle ne sont pas ce qu'il y a de plus important pour moi. Ils sont là ou ils n'y sont pas, ils sont OK ou pas, c'est tout. Ils ne sont pas l'important ; je travaille aussi dur aux répétitions que sur scène. Et si, quand je leur parle, je suis un peu cynique ou sarcastique, c'est simplement parce que je suis comme ça en dehors de la scène. En fait, ma musique reflète assez exactement l'homme que je suis. J'accorde au public le bénéfice du doute, et nous ne comportons de façon démagogique comme le font la plupart des autres groupes. »

Alors, l'orchestre est super. Si cela peut servir de critère, les imitations qu'il fait d'autres groupes (Santana, Burdon, CSN & Y) sont meilleures que les originaux. Parce qu'aucun autre groupe de rock ne peut s'offrir à la fois — ces parodies ne sont qu'une péripétie — le matériel que compose Zappa, des chanteurs comme Mark et Howard, un guitariste comme Zappa, un batteur comme Aynsley Dunbar, des pianistes/organistes comme Don Preston et Ian Underwood (qui est aussi un fameux saxophoniste), un bassiste comme Jim Pons et, surtout, un leader comme Zappa (troisième citation) capable de les faire jouer ensemble et de donner à leur talent pur une solide raison d'être. Il est toujours un peu ridicule de chercher à savoir — surtout en matière de musique, qui n'est pas le 400 mètres haies — qui est le meilleur. Aussi, tout ce que je peux dire c'est que les Mothers sont sacrément bons et qu'ils peuvent tout jouer à la perfection, du blues au free. A ce propos, je trouve que l'album réalisé au Fillmore est loin de leur rendre justice, pas trop bien enregistré, qui oublie trop Preston et Underwood et



Howard Kaylan.

étrique singulièrement la sonorité de Dunbar.

On est bien obligé, quand on parle des Mothers d'aujourd'hui, de parler de ceux d'hier. Mais on n'est pas obligé de chercher à savoir si les uns sont meilleurs que les autres. Il ne va tout de même pas arriver à ce groupe, qui est bien l'un des seuls à ajouter l'honnêteté au talent, ce qui est arrivé à tant d'autres, encensés quand ils étaient inconnus et mis plus bas que terre quand le succès est venu. Certains l'ont mérité, qui ont accepté la compromission en échange de ce succès. Pas les Mothers. Je me suis toujours demandé ce que cela donnerait si Zappa décidait un jour d'écrire des tubes. S'il mettait sciemment son génie de compositeur et son cerveau-ordinateur au service des hit parades. Il réussirait, n'en doutons pas... Il assure que des gens ont pris au pied de la lettre le titre de l'album « We're only in it for the money » ; si cela est vrai — et il doit le savoir mieux que quiconque —, c'est désespérant. Oh, les Mothers ne crachent pas sur l'argent, sur un gros cachet ou une bonne vente de disques. Mais, pour cela, « ils n'embrasseront le cul de personne », comme dit Zappa. On a entendu des gens dire que des albums tels que « Hot Rats » ou « Chunga's Revenge » étaient des tentatives commerciales. Peut-être. Mais

alors, ce qui est commercial pour les Mothers l'est malgré tout moins que ce que font **pour commencer** la plupart des groupes dits underground. Ce qui nous laisse encore très loin de... et de...

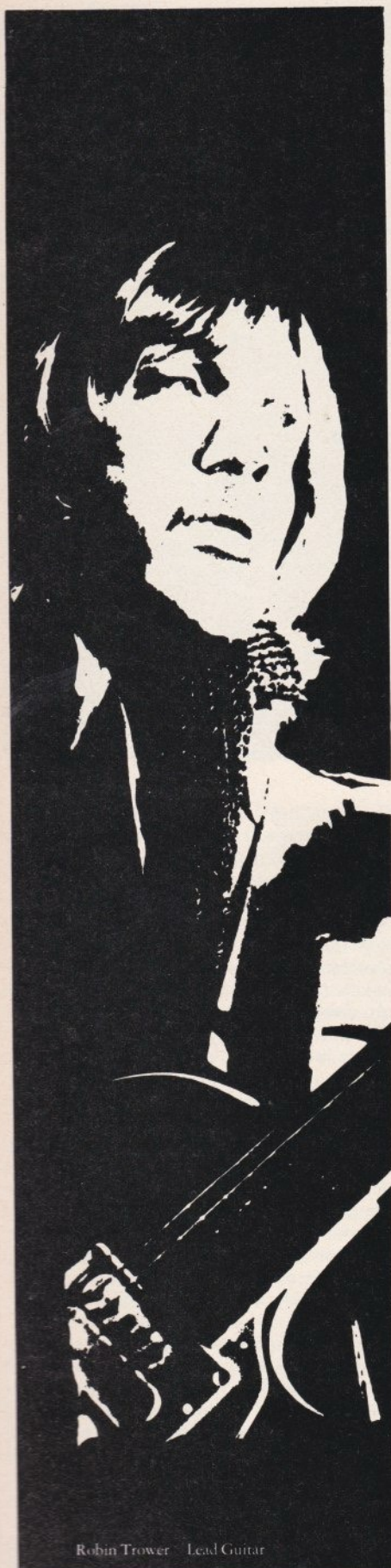
Le son du groupe est maintenant formidable. Au-dessus du jeu fracassant de Dunbar et des lignes de basse de Jim Pons, l'orgue ou le piano électrique de Ian Underwood et le moog de Don Preston tissent une trame sonore à la fois complexe et évidente, comme doit l'être toute bonne trame. George Duke est un merveilleux pianiste, mais Don Preston entre mieux dans le jeu des Mothers, apprenti sorcier inspiré et tripatouilleur de stridences étranglées ; il prend au cours du show un long solo aux échos étranges et, au fur et à mesure qu'il faut monter la tension, on se dit que c'est bien qu'il soit de retour, lui qui fut avec le groupe au tout début. Et puis il y a la guitare de Zappa (« My guitar wants to kill your mama »), ses discours impeccablement logiques et l'énergie qu'elle dégage tout au long de ces improvisations superbes qui commencent par des pincements agiles des cordes et une sonorité aigre pour éclater, la wah-wah aidant, en une somptueuse mais épurée démonstration de ce que doit être la guitare de rock and roll.

« Billy the Mountain » (slight return).

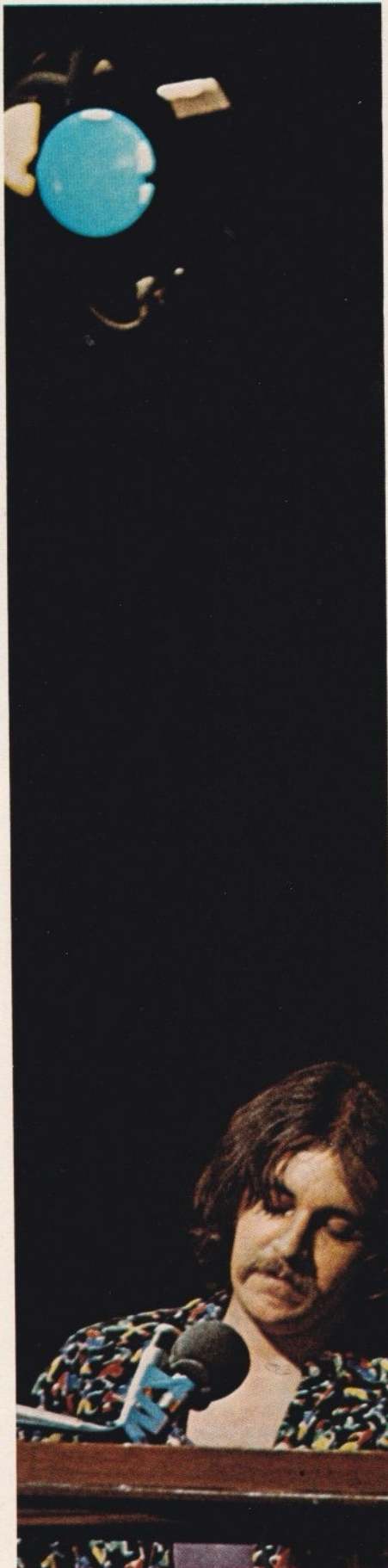
C'est un drôle d'édifice baroque, BTM, pièce montée de tant d'éléments divers que l'on pourrait s'y perdre un peu si Zappa n'avait apposé, là encore, sa marque de fabrique inimitable, fil conducteur qui court à travers toute l'œuvre et qui permet à l'auditeur/spectateur de suivre tant bien que mal ces extravagantes aventures musicales et verbales. Don Quichotte-Ethell et Sancho Pança-Billy à travers l'Amérique et les moulins à vent de Las Vegas... Œuvre d'un musicien, d'un littérateur et d'un metteur en scène, œuvre épique (n'ayons pas peur des mots) servie par une troupe impeccable. Sentez-vous bien le 4 à Montreux, le 5 à Lyon, le 6 à Paris (Châtelet) ou le 8 à Bruxelles, quand Zappa annoncera de sa grosse voix : « Et maintenant, garçons et filles, nous aimerions vous présenter Billy the Mountain et ses ineffables aventures ». Mais il a déjà tout chamboulé...

Il fut un temps, il y a deux ou trois ans, où un concert des Mothers était scindé en deux parties bien différentes : première partie on freak out, deuxième partie, mais regardez, on est quand même des musiciens de talent. Cela pouvait être gênant, parfois. Aujourd'hui, tous ces éléments qu'emportent avec eux les Mothers d'humour dérisoire, de satire provocante et de musique extraordinaire, tous (suite page 108)





Robin Trower Lead Guitar



B. J. Wilson Drums



Chris Copping Bass & Organ



# P.h. le maudit

1967, ou la renaissance de la rock'n'roll music ; la rencontre Gary Brooker-Kelvin Reid ; la « lueur plus pâle que le blanc » ; les problèmes entre le pianiste, le parolier et « leurs » musiciens ; les conflits groupe-managers, managers-maisons de disques et les conséquences qui en résultent ; le premier album ; Robin Trower ; les Etats-Unis ; nous avons évoqué le mois dernier les circonstances difficiles dans lesquelles naquit Procol Harum ; nous vous proposons cette fois-ci de voir celles, tout aussi difficiles, dans lesquelles il survécut...

## 1968 — « Shine on brightly »

Au mois de septembre 1967, le Melody Maker publiait les résultats de son référendum annuel où il apparaissait que Cream, l'Experience de Jimi Hendrix et Procol Harum étaient les trois groupes majeurs à s'être révélés pendant les douze derniers mois ; fait plus important (et significatif), Procol Harum était élu espoir le plus prometteur devant Traffic, l'Experience et le Pink Floyd, ce qui tendrait à prouver que les Anglais (qui ne disposaient à l'époque du vote que d'un simple — « A whiter shade of pale » — pour juger) avaient vu en Procol Harum autre chose qu'un « groupe à tubes »... Nous avons évoqué dans la première partie les raisons pour lesquelles Gary Brooker et ses hommes ne purent satisfaire la curiosité et l'intérêt qu'ils avaient éveillés chez le public anglais : le demi-échec européen de Procol Harum est imputable aux délais qui intervinrent dans la parution du premier album, ce premier album qui, aux États-Unis, suivit de près « A whiter shade of pale » et donna au groupe l'image de marque qui, aujourd'hui encore, est la sienne dans ce pays... Et c'est ainsi que Procol Harum devint un groupe américain ou presque : le public anglais ayant fait preuve d'une totale indifférence à l'égard de son troisième simple (« Quite rightly so », mars 1968), le groupe décida de s'expatrier aux States où il était devenu un « culte mineur », sa musique ayant, paraît-il, influencé celle du Band qui venait de sortir son premier album, « Music from Big Pink »... Cet exil volon-



taire fut peut-être la planche de salut de Procol : Matthew Fisher renonça temporairement à enregistrer l'album solo qui avait failli lui faire quitter le groupe dont l'unité demeura ainsi miraculeusement préservée ; ce que l'on put vérifier à l'automne 1968 lorsque parut « Shine on brightly », le second album... Il est courant d'entendre dire que « A salty dog » constitue le sommet de l'œuvre de Procol Harum et j'ai toujours pensé que cette affirmation était fausse, « Shine on brightly » prouvant de manière autrement plus éclatante toute la richesse et l'intelligence musicale du groupe. Mais voilà, « Shine on brightly » est l'album le plus méconnu de Procol : lorsqu'il sortit aux États-Unis, Gary Brooker et les autres étaient pratiquement redevenus des inconnus de ce côté-ci de l'Atlantique et, aujourd'hui encore, il n'est pas rare de rencontrer des amateurs de leur musique qui ignorent jusqu'à l'existence de cet enregistrement ! « Shine on brightly » est donc l'album le plus méconnu du groupe, mais c'est aussi (hasard ?) le plus somptueux, le plus équilibré, le plus brillant (naturellement) et le plus « vrai » : vrai parce que terriblement représentatif de cette synthèse esprit classique/forme moderne qu'affectionnaient particulièrement Brooker, Fisher et Reid... On se souvient que le premier album était né presque entièrement de la collaboration Brooker-Reid, collaboration antérieure à la formation de Procol Harum : au niveau de la composition, la seule contribution du groupe était le splendide « Repent Walpurgis » (Matthew Fisher) sur lequel Brooker interprétait, entre deux soli de Robin Trower, un extrait d'un prélude de Bach... Sur « Shine on brightly », la majeure partie du répertoire est due, une fois encore, à la plume de Brooker et de Reid (« Shine on brightly », « Skip softly » (my moonbeams), « Wish me well », « Rambling on », « Magdalene » (my Regal Zonophone), mais on note le rôle grandissant joué par Matthew Fisher qui, outre « Quite rightly so », a participé à la conception de « In held twas in I », petit chef-d'œuvre qui occupe la quasi-totalité de la seconde face ; « In held twas in I » est une suite superbe divisée en cinq mouvements : « Glimpses of Nirvana », « twas tea time at the Circus », « In the autumn of my madness », « Look into your soul » et « Grand finale »... « Glimpses of Nirvana » comprend trois parties dont l'une (la première) parodie la ferveur mystique de certains jeunes occidentaux ; « twas tea time at the Circus » est un retour au baroque de « Mabel » (précédent album) ou, plus indirectement, « Skip softly » (première face) ; les troisième et quatrième mouvements ont pour thème la Folie qui est représentée par l'orgue « hanté » de Matthew Fisher et de loin-

taines sirènes en arrière-plan ; le dernier mouvement, « Grand finale », est un chœur classique soudainement déchiré par ce long cri qu'est le solo de Robin Trower, guitariste extraordinaire qui, partant d'une note sursaturée, vrillée et étirée à l'extrême, cisèle quelques phrases d'une rare beauté : ce solo est réellement un cri et ce cri on voudrait que l'aient entendu tous ceux qui, « A whiter shade of pale » aidant, se sont fait une fausse idée de Procol Harum... Si le public avait été plus nombreux, en 1968, à écouter « Shine on brightly », peut-être la renommée de Robin Trower serait-elle aujourd'hui l'égale de son talent. On se prend à rêver... Comment les foules peuvent-elles ignorer des instrumentistes tels que Trower... et des albums tels que « Shine on brightly » ? Il n'est pas, sur ce disque, de morceau où Trower ne donne un aperçu de son prodigieux talent... A la sortie de « Shine on brightly » (produit, comme le précédent album, par Denny Cordell) certains taxèrent Procol Harum de prétentieux, voire même de pompeux. C'était là bien mal connaître Gary Brooker et Keith Reid dont l'ironie transparaissait en de multiples occasions tout au long des deux faces ; ainsi « Magdalene » : le nom de la compagne de Bach était suivi, sur la pochette, de celui de la compagnie de disques avec laquelle Procol Harum venait de signer, ce qui donnait « Magdalene » (my Regal Zonophone)... Il semblerait qu'à cette époque le public ait vu en Procol Harum une assemblée de mélomanes désuets plutôt qu'un groupe de rock irrévérencieux... Cette confusion provenait certainement du fait que la limite entre le sérieux et le rire est, chez Keith Reid, assez floue, tout comme le prouvaient les innombrables parodies et allusions détournées contenues dans le sarcasme « Shine on brightly » dont les notes de pochette avaient été écrites par Paul Williams : l'élite des « rock writers » américains (Williams de Crawdaddy, John Mendelsohn de Rolling Stone) a toujours eu un petit faible pour Procol Harum...

#### 1969 — « A salty dog »

En juin 1969, Procol Harum revient en Europe avec un magnifique album produit par l'organiste Matthew Fisher ; ce troisième enregistrement, « A salty dog », marque en quelque sorte le début d'une nouvelle existence pour le groupe : la presse anglaise, avec toute l'inconséquence qui la caractérise, rompt tout à coup le silence qu'elle entretenait depuis bientôt deux ans et les hebdomadaires spécialisés dépêchent leurs glaneurs d'échos dont la première surprise est d'apprendre que la formation de Procol est restée inchangée depuis les jours heureux de 1967... Gary Brooker, Matthew Fisher, Robin Trower, David Knights,

B.J. Wilson et Keith Reid ont préféré le semi-anonymat d'un groupe de génie à l'éventuel succès d'expériences plus faciles, choix assez courageux chez des musiciens dont certains, déjà, approchent la trentaine... Si la formation du groupe est restée inchangée, on ne peut en dire autant de son comportement ou même de ses propos : l'enthousiasme des premiers jours, l'assurance quasi-enfantine se sont volatilisés, remplacés par une espèce d'immense fatigue teintée de cynisme, comme si ces hommes, après deux ans d'un exil injuste, s'étaient juré de se couper à jamais des « marchands de gloire » que sont les journalistes, gens de radio, etc. ; de la fatigue donc, et puis beaucoup d'amertume, cette amertume qui donne aux artistes insatisfaits l'allure de jeunes vieillards dont le seul avenir résiderait dans un oubli (bien improbable) de leur passé : à un journaliste qui lui déclarait que « A salty dog » (le simple tiré de l'album) pourrait bien être le « A whiter shade of pale » de l'été 69, Gary Brooker répondit sèchement : « Who was this joke intended to hurt ? » (Qui donc cette plaisanterie était-elle destinée blesser ?)... Ce troisième album reflète d'ailleurs assez fidèlement le « nouvel esprit » de Procol Harum, l'évolution la plus intéressante semblant être celle de Keith Reid qui abandonne définitivement ses images originelles (licornes, conquistadors, potions magiques) pour des lyriques d'un réalisme poignant (le brechtien « A salty dog ») qui le conduiront au trip morbide de « Home »... « A salty dog », c'est une longue plainte marine, une grandiose évocation de la Mer, des volontés qu'elle brise, des rêves qu'elle assassine, des équipages qu'elle décime et des vaisseaux qu'elle ronge après ce dernier voyage qui les verra s'engloutir à jamais dans l'abîme de l'Espace et du Temps... « A salty dog » n'est rien moins qu'une œuvre épique ; c'est la traversée d'un océan, avec ses heures dramatiques que l'on oublie parfois, le temps d'une escale dans une île lointaine (« Boredom »), le temps d'une histoire comme seuls en racontent les marins (« Juicy John Pink ») ; mais le rêve sera, inévitablement, de courte durée : déjà la mer se gonfle et déverse sur les hommes le sel qui avivra leurs plaies ; déjà l'Hisperus erre, à la merci des éléments (et Matthew Fisher donne libre cours à sa démesure wagnérienne) ; bientôt le naufrage sera consommé, comme l'annonce la guitare de Trower, mugissement profond qui évoque la lugubre sirène des grands bâtiments à l'agonie (« Wreck of the Hisperus »)...

Musicalement, « A salty dog » constitue l'éventail de styles le plus riche que Procol Harum ait jamais déployé en un album ; on y trouve des courants aussi divers que le blues traditionnel (« Juicy



Gary Brooker Voice & Piano

John Pink »), la musique jamaïcaine (« Boredom ») ou le hard country-rock (« The devil came from Kansas », très Band), courants illustrant tour à tour des sentiments/idées de fatalisme, d'insouciance ou encore de crainte superstitieuse... Mais les moments les plus brillants sont ceux dans lesquels est transposé l'élément dramatique qui va de la résignation (« Too much between us ») à la tragédie (« Wreck of the Hisperus »), le sommet étant incontestablement atteint avec « A salty dog », reflet à lui seul de toutes les émotions exprimées au long de l'album... Jamais encore Gary Brooker n'avait composé un morceau aussi splendide que celui-ci ; le raffinement d'une partie de piano exquise, le somptueux des arrangements de cordes, la richesse de l'interprétation (Brooker est certainement le plus intelligent/authentique/sensible des chanteurs anglais), tout contribuait à faire de « A salty dog » le modèle de perfection qu'il est...

Album très varié, donc, que ce troisième ; peut-être même trop varié : l'absence de l'unité classique-baroque typiquement représentative de « Shine on brightly » se faisait parfois cruellement sentir dans « A salty dog », et c'était là la seule faille de ce disque excellent... Il faut dire qu'au niveau de la répartition des compositions, bien des choses avaient changé au sein de Procol Harum : les morceaux de Gary Brooker, qui depuis toujours constituaient la quasi-totalité du répertoire, figuraient désormais à part égale avec ceux de Matthew Fisher (producteur de l'album) et de... Robin Trower qui faisait là ses débuts dans cette délicate discipline qu'est l'écriture musicale ; malheureusement, on s'apercevait bien vite que Trower brillait moins par ses compositions (le très beau « Too much between us » excepté) que par ses soli (dont ceux, magnifiques, de « The devil came from Kansas »), cette faiblesse semblant provenir d'une influence « bluesy » particulièrement vivace.

Mais la somme des reproches que l'on pouvait faire au groupe était bien faible comparée à celle des compliments qui lui revenaient de droit... « A salty dog » fut un peu la réhabilitation européenne de Procol Harum et, sachant que la source des préjugés dont il était l'objet remontait à « A whiter shade of pale », on peut imaginer les qualités exceptionnelles que réunissait ce troisième album capable d'entamer l'indifférence/incompréhension (vieille de deux ans) d'un public définitivement mal remis du « When I get up this morning... » des Chicken Shack, Steamhammer et autres plagiaires... Cette réhabilitation dont Procol n'aurait jamais dû avoir besoin, c'est en Angleterre qu'elle vint le plus vite : « A salty dog » était un chant dédié à la mer et les habitants des îles britan-

niques possèdent des traditions maritimes qu'il n'est jamais bien difficile d'exalter...

La sortie de « A salty dog » fut suivie du départ de Matthew Fisher qui emmena avec lui le bassiste David Knights ; on ne sut jamais exactement pourquoi ce dernier, personnage discret et renfermé, avait pris une telle décision. Quant à l'organiste, il déclara que son seul intérêt, désormais, était la production et on n'entendit pratiquement plus jamais parler de lui, excepté en 1970, lorsqu'il s'associa (très brièvement) à un groupe du nom de National Anthem. Matthew Fisher et David Knights furent remplacés par un seul musicien, l'organiste-bassiste Chris Copping, mais celui-ci ne retrouva jamais (volonté d'oubli d'un passé trop célèbre ?) la fabuleuse sonorité « liturgique » de ce Hammond qui avait porté Procol Harum vers une gloire aux lendemains difficiles...

Nous refermons maintenant le second volet de cette odyssée qu'est la progression incertaine mais néanmoins unique de Procol Harum, groupe d'exception. A ceux qui pourraient s'étonner de trouver le mois prochain une troisième (et hélas dernière) partie, nous précisons que cet article aux dimensions inhabituelles n'est pas une fantaisie rédactionnelle mais une nécessité qui, depuis trop longtemps déjà, s'imposait... Si Procol Harum avait pu s'échapper plus tôt des griffes de ceux qui ne voient en la musique qu'une simple valeur marchande, il est évident qu'il ferait aujourd'hui partie de l'élite RECONNUE... C'est pourquoi, une fois encore, nous consacrerons quelques pages à Procol ; nous vous parlerons plus en détail de Keith Reid, parolier dément qui, en 1967, fit irruption dans le Flower-Power et ses hypocrites évocations (tronquées) de San Francisco avec des lignes comme celles-ci : « Et je ne la laisserais pas être/L'une des seize vestales vierges/ Qui étaient en partance pour la côte... ». Trois ans plus tard, Keith Reid écrira : « Ses yeux étaient vivants/De la vermine qui y rampait... » (The dead man's dream) ; « The dead man's dream », c'est l'un des sommets de « Home » disque de Mort dans lequel les obsessions de Reid éclatent avec toute la morbidité des plus grandes fièvres baudelairiennes... Nous vous parlerons donc de « Home », ainsi que du dernier album (« Broken barricades »), et nous aurons évoqué le Procol Harum contemporain, celui des années 1970/1971. Il ne nous restera plus alors qu'à espérer que Procol Harum (tout comme Zappa, Dylan, Magma ou Tim Buckley) vous apparaisse un jour avec une nouvelle signification : celle des gens qui se sont fait un Art de dénoncer la Vie, ce mas-sacre quotidien du Rêve... — YVES ADRIEN.





# UNE CREEE A PARIS

Enfin, nous l'avons eu, notre récital de Buffy Sainte-Marie à Paris, et cela n'aura pas été sans peine. Or, malgré l'absence totale (ou presque) de promotion et de publicité pour annoncer ce programme (système habituel du showbiz : a) On ne fait de frais et d'efforts que pour les artistes dont on espère une rentrée de fric suffisante ; b) Le « folk » **ne se vend pas** ; donc, pas la peine de se fatiguer pour lui), malgré tout cela, la salle... n'était pas trop vide (moins, par exemple, que pour Tom Paxton il y a un an et demi). On trouvait même (incroyable !) des gens au balcon. De là à dire que c'était plein, il y a un pas que je ne franchirai pas. Disons simplement que l'on aurait pu s'attendre à pis, ...mais aussi espérer mieux : où étiez-vous, vous qui vous lamentez de ce que l'on « ne fait rien pour le folk en France » ? Vous qui vous plaignez du manque de concerts de grands artistes américains à Paris, par rapport à Londres, Amsterdam ou Copenhague ? Le problème est plus grave qu'il n'y paraît, à savoir — comme le résumait récemment l'un de nous, à propos de Seatrain je crois : ce sont en général les Musicoramas les plus intéressants qui attirent le moins de monde ; voyez Janis Joplin, The Band... et maintenant Buffy Sainte-Marie.

Les responsables de l'Olympia avaient pourtant fait un effort : 18 heures, c'était plus pratique que minuit (la salle étant, de toutes façons, occupée à 21 heures par Nana Mouskouri) ; et puis, toutes les places à 20 F : je ne dis pas que cela soit bon marché — idéalement, 10 F devraient être un maximum pour tout le monde, s'il n'y avait pas tant de frais inutiles, d'impôts et tout le tremblement ; du moins, cette politique avait-elle le mérite de supprimer les grosses inégalités — de 15 à 50 F — habituelles. Et puis, si l'on était sûr de bourrer la salle, on pourrait peut-être baisser à 15 ? C'est un cercle vicieux. Bref, pour un concert unique, dans une ville de X millions d'habitants, par l'une des plus grandes chanteuses (pas « de folk », chanteuses tout court) des États-Unis, on aurait dû refuser du monde. Certes, la rareté des passages en radio des chansons de Buffy, et son absence de « tube » peuvent expliquer en partie cette désaffection ; mais cela ne saurait la justifier.

N'a-t-on pas dit que, désormais, le « public pop » est devenu suffisamment adulte et responsable de lui-même pour choisir les programmes tout seul comme un grand, en dehors de toute considération commerciale, et uniquement en fonction de la qualité musicale, de

l'intensité de la communication ? Alors qu'un mois plus tôt, Richie Havens — dont c'était le deuxième passage à Paris dans l'année — avait rempli Pleyel, salle plus grande et avec des billets bien plus chers ? C'est à se taper la tête contre les murs, sauf peut-être si l'on se souvient que Buffy n'est pas « à la mode » et qu'elle n'est passée dans aucun de ces grands festivals — Monterey, Woodstock ou Wight — qui font la légende.



Autre raison possible, avancée par certains : le prétendu « obstacle de la langue ». A mon sens, avec des chanteuses du calibre de Buffy, ce genre d'argument ne tient pas debout : Richie Havens le sait bien, qui parle de faire entrer la musique « dans la peau des gens et non plus dans les oreilles ». Raimon sait émouvoir et captiver des milliers de gens qui ne parlent pas catalan. Combien de Français ou d'Allemands n'ont-ils pas aimé et profondément ressenti les chansons de Bob

Dylan, sans avoir pour autant eu besoin d'apprendre l'anglais ? C'est que ce genre de musique (bien que les textes aident beaucoup, mais sur un plan plus intellectuel qu'affectif) est vécu et incarné avec tant de force que son impact se situe souvent bien au-delà des mots : il ne faut pas croire que le rock soit la seule musique à posséder cette vertu.

C'est exactement la même chose pour Buffy Sainte-Marie (oui, patience, nous allons enfin parler de ce concert !) ; d'autant plus que, pour plus de sûreté, e'le intercale de temps à autre quelques explications en français, quand elle en ressent la nécessité. D'ailleurs, on l'avait bien vu dès son passage en direct à « Carré Bleu » deux jours avant : aussitôt qu'elle s'installe près d'un micro avec sa guitare, avant même qu'elle ait ouvert la bouche, tout le monde se tait. Et pourtant, dans un pot-pourri humain et musical comme il s'en trouve dans cette émission de radio, on ne peut vraiment pas dire que le public soit le moins du monde préparé. Vous savez peut-être que Buffy est très belle en photo ; eh bien, au naturel, elle l'est encore plus. C'est rare, c'est même incroyable : avec ses longs cheveux et ses grands yeux d'un noir brillant, elle rayonne de bonté et de joie. Et ça devient vite contagieux.

Pour ce concert, elle nous a gâtés avec un total (pour ceux qui aiment les chiffres, mais qu'est-ce que ça peut bien faire ?) de vingt-deux chansons. Des vieilles, des « classiques » (comme « Piney Woods Hill », « It's my way ! »), des récentes (« Guess who I saw in Paris », « Until it's time for you to go »), des inédites sur lesquelles nous reviendrons.

Elle n'est pas grande, et elle arrive seule en scène avec à la main deux guitares (dont l'une ne sera d'ailleurs pas utilisée). Il y a aussi un piano, dont elle jouera (avec beaucoup de maîtrise) dans quatre ou cinq chansons. Même lorsque l'on est habitué à sa perfection vocale sur disque, on est surpris de la puissance et de l'intensité, mais aussi du sens de la nuance, dont elle fera constamment preuve pendant deux heures environ. J'oubliais un autre instrument, qu'elle utilise pour accompagner certaines chansons traditionnelles, comme « Groundhog » et l'incroyable « Cripple Creek » : il s'agit du « mouth-bow », ou « arc à bouche ». Le son en est voisin de celui de la guimbarde, mais en plus métallique : c'est un arc en bois, avec une corde unique en acier ; ça ne doit pas être commode à jouer, surtout en chantant.



Il y eut, bien sûr, pas mal de chansons à vocation plus nettement « politique » (du moins au sens étroit de ce mot, car au sens large, elles le sont toutes) : ce furent les deux titres qui parlent plus spécialement du problème des Indiens et de leur situation dans l'Amérique blanche : « Now that the buffalo's gone » et « My country 't is of thy people you're dying » ; la seconde nommée, qui gagnerait à être plus connue, demande une respiration... et une mémoire époustouflante. Et, au piano, « Moratorium » et « Soldier blue » : si c'est là ce qu'on nomme le « patriotisme » américain, alors j'achète. Ailleurs, elle introduisit une de ses nouveautés, « I wanna hold your hand forever », je crois bien que c'était celle-là, en disant : « C'est une chanson d'amour... une chanson que Monsieur Nixon ne pourrait pas comprendre ». Rires, et rires encore pendant cette étonnante chanson satirique sur le Général Custer.

Un mot sur les autres nouveautés : « Jeremiah », qui introduisit la première partie sur un tempo très rapide. On alla de surprise en émerveillement. « Moon-shot », qu'elle accompagne au piano, s'adresse aux cosmonautes ; « Moon-shot » sera aussi le titre de son prochain album, déjà enregistré, mais dont Buffy ignore encore chez qui il sortira, parce qu'elle vient de quitter Vanguard. Précisons à ce sujet qu'à la suite d'une engueulade avec cette maison, elle n'y a pas mis les pieds depuis trois ans. L'une des raisons, ce sont les orchestres ridicules qu'un directeur « artistique » de chez Vanguard a cru bon, dans le passé, de rajouter sur certains de ses enregistrements (par exemple, sur « The circle game »), alors qu'elle ne les avait jamais demandés. C'est pourquoi « Illuminations » et « She used to wanna be a ballerina » sont en fait, de fausses nouveautés. Les innovations techniques et musicales dans « Illuminations » nous paraissent encore plus admirables quand on sait qu'elles datent de plusieurs années. Vivement « Moon-shot », dont cet avant-goût nous a vraiment mis l'eau à la bouche.

A la fin (« Soldier blue »), plus personne ne voulait laisser partir Buffy, qui est revenue pour un triomphal « Universal soldier » en bis. Il fallait voir la figure des gens sortant de ce concert, leurs sourires heureux et paisibles et leurs commentaires à voix basse (pour essayer de ne pas rompre le charme avant d'affronter de nouveau l'inévitable Boulevard des Capucines) : il s'était, comme pour Cohen (mais sans les minettes), comme pour The Band (mais en l'absence des gens de métier), produit quelque chose d'important.

Après le concert, on m'avait promis une belle et longue interview. Hélas, bien que Buffy se soit montrée avec

moi, comme avec tous les journalistes rencontrés, d'une gentillesse exemplaire (je pèse mes mots : c'est-à-dire, « digne d'être citée en exemple »), beaucoup d'amis et de visiteurs attendaient à la porte de sa loge, et notre entretien dut être écourté. Voici tout de même ce que j'ai pu glaner :

**ROCK & FOLK** : La chanson « Soldier blue » existait-elle déjà en dehors du film qui porte le même titre ?

**BUFFY** : Non, les responsables de ce film m'ont invitée d'abord à écrire cette chanson et, dans un premier temps, j'ai refusé parce qu'il m'était impossible de prévoir si j'aurais une chanson. Et puis, je suis retournée chez moi à Hawaï, où j'habite avec mon mari qui est hawaïen, et j'ai fait d'autres tournées. Au bout de quelque temps, j'avais commencé de toute façon de mon côté à écrire « Soldier blue » ; alors, j'ai insisté personnellement pour voir ce film. Mais, quoi qu'il en soit, je pense depuis longtemps que les États-Unis ont besoin d'un nouvel hymne national, et « Soldier blue » est une tentative dans ce sens...

**R & F** : Vous avez donc vu ce film : qu'en avez-vous pensé, notamment par rapport à « Little Big Man » ?

**B** : On m'a payé le voyage pour aller voir « Soldier blue » à Londres : ce n'est pas un film que j'adore, mais je pense néanmoins qu'il fallait le tourner et le produire. « Little Big Man » m'a davantage plu, pour plusieurs raisons, notamment parce qu'il est plus proche de la réalité. Les personnages aussi : le vieillard qui y raconte sa vie a effectivement vécu des années dans des tribus, j'ai même certains cousins qui le connaissent bien !

**R & F** : Après vous avoir entendue répondre l'autre jour à une interview à la radio, j'ose à peine vous demander de parler des Indiens et de votre participation à leur lutte : vous semblez vouloir échapper au rôle que la presse et le public en Europe vous ont assigné.

**B** : La raison principale qui fait que je répugne à parler des Indiens avec les journalistes, c'est que cela me rend triste. Aussi, je suis chanteuse et musicienne, pas oratrice. Et puis, j'ai la conviction que seuls les Indiens peuvent résoudre leurs problèmes, pas les Blancs à leur place.

**R & F** : J'aimerais que vous parliez de Patrick Sky et de Peter La Farge...

**B** : Pat m'avait accompagné dans une chanson d'un de mes premiers albums. Je l'avais rencontré dans le Sud il y a des années, et je l'avais fait venir à New York pour qu'il y tente sa chance, car je le trouvais bourré de talent. Peter La Farge était, lui, Indien d'adoption (son père, Olivier La Farge, avait écrit des livres sur les Indiens). Peter avait longtemps vécu sur des réserves avec des tribus authentiques. Mais

hélas, il buvait beaucoup et même se droguait avant sa mort en 67. Il n'a pas comblé le fossé existant avant lui, il est mort trop jeune.

**R & F** : Et le mouvement « F.A.I.R. » ?  
**B** : C'est une vieille histoire, c'est terminé aujourd'hui. Je pense qu'en tous cas, les mouvements et les organisations paralysent les gens, neutralisent leur potentiel.

**R & F** : Où en est, actuellement, la musique folklorique des Indiens ?

**B** : Elle est plus vivante que jamais : les Indiens créent et interprètent des chansons nouvelles. Moi-même, j'espère adopter des enfants indiens et leur apprendre certaines de nos musiques et de nos danses.

**R & F** : Que pensez-vous du groupe Redbone, qui nous a été présenté comme Indien ?

**B** : Ce sont des Américains d'origine mexicaine, plusieurs d'entre eux sont « Chicanos ». Ils chantaient depuis des années dans la région de Los Angeles, quand un beau jour ils sont devenus Indiens. Jamais ils n'ont vécu sur des réserves, et ils n'ont aucun rapport avec les jeunes des réserves qui se moquent bien d'eux. Vous voulez parler de chanteurs indiens véritables ? En voici deux que je connais : Shannon Two Feathers, auteur de chansons, originaire d'une tribu Saulteaux du Canada, et Floyd Westerman. Floyd est Sioux et il a enregistré un album intitulé « Custer died for your seeds » sur Perception. J'aimerais vous le faire connaître.

**R & F** : Et votre nouvel album, « Moon-shot » ?

**B** : C'est celui qui correspond vraiment à ma musique actuelle ; mais Vanguard essaie de vendre à l'étranger (par exemple, à Barclay) des enregistrements foireux qui datent de plusieurs années !

**R & F** : Vous n'avez jamais envisagé de passer sur scène avec un groupe pour vous accompagner ?

**B** : Mais, j'ai bel et bien un orchestre en Amérique : c'est Area Code 615, un groupe fabuleux. Malheureusement, je ne peux m'offrir le luxe de les faire venir avec moi en tournée à l'étranger. Leurs racines musicales sont orientées vers la « country-music ». Il y a des années, ils jouaient à Muscle Shoals ; et puis, ils ont déménagé pour Memphis et ensuite pour Nashville.

Le lendemain, Buffy, elle, déménagea pour l'Angleterre, où il lui restait à honorer quelques engagements, avec en première partie de ses concerts une « vieille » connaissance : Loudon Wainwright III. Quel programme ! Buffy m'a encore dit que l'ensemble de sa tournée en Europe avait été « fabulous », et qu'à Paris, ça avait été « O.K. ». Simplement. Vous voyez la nuance ? Alors, tâchons de faire mieux la prochaine fois... — JACQUES VASSAL.

## PAROLES DES CREAM

Il y a bien longtemps que l'on n'a pas parlé des Cream. Pourtant, trois années après l'éclatement du groupe, nombreux sont ceux qui ne considèrent Clapton, Bruce et Baker qu'en tant que tiers chacun de la formation célèbre et non en tant que personnalité musicale singulière.

Il est d'ailleurs assez symptomatique de constater que, régulièrement, dans les milieux musicaux de Londres, le bruit court que les trois musiciens vont de nouveau se réunir. Il est en fait peu probable que l'on revoie un jour les Cream, parce que chacun de ses membres a évolué de façon différente. Jack Bruce déclare que c'est lui qui a le plus progressé depuis trois ans et avance cet argument comme cause de l'impossibilité d'une reconstitution du groupe. Ginger Baker dévoile de sordides histoires d'argent. Quant à Clapton, il se tait et c'est bien dans sa nature. Les Cream sont donc bien morts ; ils laissent pourtant un souvenir très vivace teinté d'une pointe de regret. Pourquoi ? Parce que le groupe a symbolisé l'aboutissement parfait de cinq années de recherche musicale anglo-saxonne. La splendeur du rock anglais de la fin de la décennie fut toute entière cristallisée dans ce trio.

Le formalisme des compositions, la rigueur de l'exécution, le parfait équilibre des trois personnalités réunies, tout cela a contribué à donner du groupe l'image de l'inaccessibilité collective, de la prédominance du collectif sur l'individu dans l'élaboration musicale. Seuls la complémentarité des apports respectifs et leur parfait équilibre apparent pouvaient susciter ce sentiment inconscient de force et de perfection. Ils ont été, quoi qu'on en dise, UN groupe et c'est seulement LE groupe qui a laissé cette image. — MICHEL MAR-CHON.

Paroles reproduites avec l'aimable autorisation des Editions Dratleaf (Londres) et Gérard Tournier, 5, rue Washington (Paris 8<sup>e</sup>).



Ginger Baker.



## TALES OF BRAVE ULYSSES

(Eric Clapton et Sharp).

You thought the leaden winter would bring you  
[down forever  
But you rode upon a steamer to the violence of  
[the sun.  
And the colors of the sea bind your eyes with  
[trembling mermaids  
And you touch the distant beaches with Tales Of  
[Brave Ulysses.  
How his naked ears were tortured by the sirens  
[sweetly singing.  
For the sparkling waves are calling you to kiss their  
[white laced lips.  
And you see a girl's brown body dancing thru the  
[turquoise  
And her foot-prints make you follow where the  
[sky loves the sea,  
And when your fingers find her, she drowns you  
[in her body,  
Carving deep blue ripples in the tissues of your  
[mind.  
Tiny purple fishes run laughing thru your fingers,  
And you want to take her with you to the hard land  
[of the winter.  
Her name is Aphrodite and she rid a crimson shell,  
And you know you cannot leave her,  
For you touched the distant sands with Tales Of  
[Great Ulysses.  
How his naked ears were tortured by the sirens  
[sweetly singing.  
Tiny purple fishes run laughing thru your fingers,  
And you want to take her with you to the hard land  
[of the winter.

## CONTES DU BRAVE ULYSSE.

Tu pensais que l'hiver de plomb  
[t'accablerait pour toujours  
Mais tu as vogué sur un navire jusqu'aux  
[violences du soleil.  
Et les couleurs de la mer lient tes yeux  
[de sirènes agitées  
Et tu touches les plages lointaines à  
[travers les contes du brave Ulysse.  
Qui racontent comment ses oreilles nues  
furent torturées par le doux chant des  
[sirènes.  
Alors que les vagues étincelantes  
t'invitent à embrasser leurs lèvres de  
dentelle blanche.  
Et tu vois le corps bruni d'une fille,  
[dansant sur la turquoise  
Et la trace de ses pas te pousse à te  
[rendre là où le ciel aime la mer,  
Et quand tes doigts la trouvent, elle te  
[noie dans son corps.  
Sculptant de profondes ondulations  
[bleues dans les tissus de ton esprit.  
De petits poissons pourpres filent,  
[moqueurs entre tes doigts,  
Et tu veux l'emmener avec toi au pays  
[de l'hiver.  
Son nom est Aphrodite, elle a jeté un  
[coquillage rougeoyant,  
Et tu sais que tu ne peux la quitter  
Car tu as découvert les sables lointains  
[à travers les contes du brave Ulysse.  
Qui racontent comment ses oreilles nues  
furent torturées par le doux chant des  
[sirènes.  
De petits poissons pourpres filent,  
[moqueurs entre tes doigts,  
Et tu veux l'emmener avec toi au pays  
[de l'hiver.

S.W.L.A.B.R.

Jack Bruce et Pete Brown.

Coming to me in the morning,  
Leaving me at night,  
Coming to me in the morning  
Leaving me alone  
You've got that rainbow feel,  
But the rainbow has a beard  
Running to me a cryin'  
When he throws you out  
Running to me a cryin'  
On your own again  
You've got that pure feel,  
Such good responses,  
But the picture has a mustache.  
Coming to me with that soul full look on your face,  
Coming looking like you never ever done one  
[wrong thing.  
Coming to me with that soul full look on your face,  
Coming looking like you never ever done one  
[wrong thing.

So many fantastic colors  
I feel in a wonder land;  
Many fantastic colors  
Makes me feel so good;  
You've got that pure feel,  
Such good responses,  
But that rainbow feel,  
But that rainbow has a beard.



Eric Clapton.

S.W.L.A.B.R.

Quand le matin, tu viens à moi,  
Quand tu me quittes le soir,  
Quand le matin, tu viens à moi,  
Quand tu me laisses seul  
Tu me fais penser à un arc-en-ciel,  
Mais cet arc-en-ciel a une barbe.  
Quand tu accours vers moi en pleurant  
Parce qu'il te jette dehors,  
Quand tu accours vers moi en pleurant  
De toi même encore  
Tu as ce sentiment pur,  
De si belles réponses,  
Mais ce portrait a une moustache.  
Quand tu viens, à moi avec ce regard  
[plein de sentiment sur ton visage,  
Quand tu viens semblant n'avoir jamais

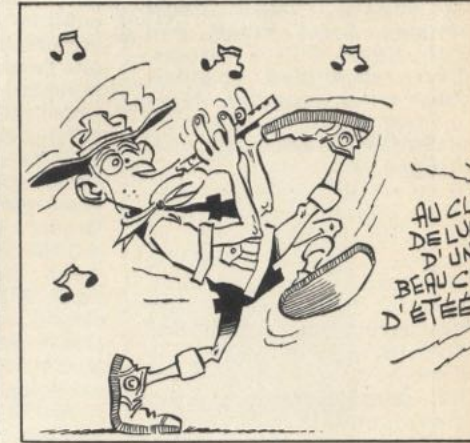
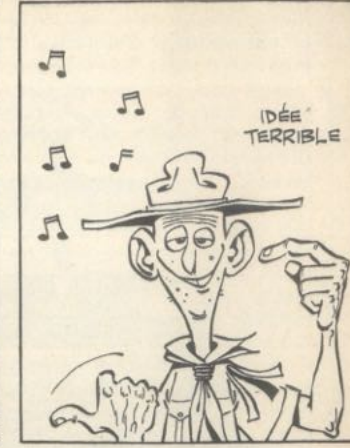
[fait de mal,  
Quand tu viens à moi avec ce regard  
[plein de sentiment sur ton visage,  
Quand tu viens, semblant n'avoir jamais  
[fait de mal.  
Tant de couleurs fantastiques  
Je me sens dans un monde merveilleux;  
Tant de couleurs fantastiques  
Me font tant de bien;  
Tu as ce sentiment pur,  
De si belles réponses,  
Cette impression d'arc-en-ciel,  
Mais cet arc-en-ciel a une barbe.

Tant de couleurs fantastiques  
Je me sens dans un monde merveilleux;  
Tant de couleurs fantastiques  
Me font tant de bien;  
Tu as ce sentiment pur,  
De si belles réponses,  
Cette impression d'arc-en-ciel,  
Mais cet arc-en-ciel a une barbe.



Jack Bruce.

Hamster Jovial et la pop, par Gotlib







## disques hors étoiles

### JIMI HENDRIX

RAINBOW BRIDGE. Dolly dagger. Earth blues. Pali gap. Room full of mirrors. Star sprangled banner. Look over yonder. Hear my train a comin'. Heybaby. REPRISE 54.004/30 cm. Kinney (B)

S'ils en ont encore beaucoup comme celui-ci, dans leurs tiroirs, ils peuvent les sortir, et tout de suite. De tous les disques de Jimi, celui-ci n'est sans doute comparable qu'à « Band of Gypsies » (connais pas le fameux « Experience ») car ici, comme dans « Gypsies », Hendrix joue, et joue, et joue, ces longs solos qu'il prend le temps de développer parce qu'il est inspiré et complètement maître de ses moyens. Chaque seconde est un moment de rare qualité, c'est vrai ; chaque son enrichit le son suivant et donne son sens à celui qui précède. C'est l'homme à la guitare électronique que nous entendons dans ce disque, et seulement l'homme à la guitare électronique. Le Hendrix de « Cry of love », par exemple, celui des deux premiers albums enregistrés avec l'Experience, était bien davantage le meilleur guitariste du monde, mais

dans un sens plus traditionnel, même en tenant compte de tout ce qu'il apportait d'emblée. Celui qui joue « Pali gap », cet instrumental bouleversant, est le guitariste du cosmos, celui qui n'a rien à faire avec la piétaille d'en bas, celui auquel personne ne peut être comparé (Bob Brault disait hier soir : « Quand je parle des musiciens que j'aime, je ne parle MÊME PLUS d'Hendrix »). « Electric Ladyland » était tout entier un immense conflit, celui du musicien-compositeur qui savait la musique qu'il devait jouer, aux prises avec le musicien-instrumentiste qui se sentait incapable de réussir à interpréter parfaitement ce qu'il voulait jouer. Il y est parvenu, la preuve est là, dans ce disque, où Hendrix fait ce



qu'il veut, que ce soit dans le cadre restreint d'un morceau de trois ou quatre minutes, ou dans celui d'une pièce de onze minutes. (« Hear my train a-comin' »). Quelque chose à ajouter ? — JACQUES CHABIRON.

### SANTANA

THE THIRD ALBUM. Batuka. No One To Depend On. Taboo. Toussaint l'Overture. Everybody's Everything. Guajira. Jungle Strut. Everything's Coming Our Way. Para Los Rumberos.

C.B.S. S 64.390/30 cm (U). Et ils remettent ça ! La sauce latine nous est réservée ici encore plus étoffée que dans Abraxas. Son caractère s'est nettement affirmé ; la recette doit être bonne. On l'affirme d'ailleurs dès l'entrée. « Batuka » commence avec le clapotis des doigts sur un bongo, tisse la trame, donne le ton. Bientôt, des rythmes plus complexes le rejoignent. Congas puis batterie. Et enfin, comme un éclair qui zèbre d'un grand trait de couleurs le canevas en place, les guitares s'enflamment et montent dans un crescendo rapide pour finir très loin dans l'espace, comme des fusées perdues, alors que doucement s'enchaîne le morceau suivant. Et c'est comme ça tout le long du disque : pas de coupures entre les différents thèmes. Plutôt une suite subtilement raccordée, où alternent les temps forts, musclés et rayonnants (Batuka, Taboo, Jungle Strut) et les passages « latins », calmes et tranquilles comme une sieste. Histoire de bien marquer la continuité, l'aspect « fils spirituels » d'Abraxas, Santana ressort des petites phrases, des accords, des images déjà servies dans le second album. On se demande même parfois s'ils n'ont pas eu des problèmes de renouvellement. (No One To Depend On, Guajira). Il est certain que le groupe est encore à la recherche de son identité : américain ou mexicain ou les deux (Chicano ?). La composition du groupe est la même, d'où émerge l'impétuosité de jeune bluesman blanc de Neil Schon



(Batuka). Sans lui, nous n'aurions affaire qu'à un bon groupe de rumba. Ils revendiquent d'ailleurs ce titre dans leur dernier morceau (Para Los Rumberos). Très enlevé, dans un battement accéléré de toutes les percussions, il semble que c'est dans cette direction qu'ils pourront donner le meilleur d'eux-mêmes. Cela ressort très bien si l'on écoute à la suite les trois albums de Santana. D'abord bluesman américain blanc, c'est-à-dire pour lui, musique d'emprunt, musique du milieu dans lequel il a grandi. Puis, Abraxas, prise de conscience de ses origines, de son véritable sens culturel, et partant, recherche d'une identité latino-mexicaine encore proche de l'expérience nord-américaine. Enfin, Third Album, et affirmation plus solide de cette identité avec la montée des rythmes et l'utilisation plus fréquente de la langue espagnole. Avec un hommage discret, en passant, à l'un des premiers libérateurs des Caraïbes, Toussaint l'Overture. Il y a actuellement des centaines de milliers de travailleurs mexicains aux États-Unis, qui tendent à confondre leurs origines avec celles de leurs patrons fermiers. Ils ont un front d'action, dirigé par Carlos Reyes Tijerina, qui soutient — entre autres — les grévistes des vignobles de Californie (conditions de travail insalubres et sous-rémunérées). Il manque une voix à tous ces Chicanos, une voix qui puisse atteindre les gens chez eux, à travers leurs médias. C'est une idée comme ça que peut-être Santana a quelque chose à voir là-dedans. Que sa manière de se dégager de l'emprise de la culture anglo-saxonne nord-américaine peut avoir une signification dans l'ensemble des luttes pour la recherche d'une identité des groupes minoritaires aux États-Unis-Noirs, Indiens, Chicanos, Porto-Ri-

cains. Et que sans doute, dans cette optique, la musique de Santana est aussi importante que celle de Pharoah Sanders. Vamos Santana. — ALAIN DISTER.

### LOVE

LOVE REVISITED. My little red book. Softly to me. Hey Joe. Signed D.C. 7 and 7 is. Orange skies. Your mind and we belong together. She comes in colors. Alone again or. Andmoreagain. Your friend and mine-Neil's song. Good times. You set the scene.

ELEKTRA 42.091/30 cm (dist. Kinney) (B)

Il y a chez Kinney des gens qui prennent de merveilleuses initiatives et cela nous vaut la sortie française de chefs-d'œuvre qui n'étaient jusqu'alors disponibles qu'en importation : le premier Neil Young, « Ladies of the canyon » (Joni Mitchell), « Goodbye and hello » (Tim Buckley), « Love revisited »... Love, c'est la musique que diffusaient les radios californiennes en 1965, lorsque les premiers bus de la « hip community » commencèrent à sillonner les routes de cette nouvelle terre promise vers laquelle les New-Yorkais convergeaient en masse. Love, c'est un des groupes que ces immigrants psychédéliques découvrirent après s'être familiarisés avec le Trip, le Brave New World et tous ces clubs de Los Angeles dont les Byrds, les Seeds ou les Leaves étaient des habitués... On sait aujourd'hui que cette époque devait s'avérer décisive pour le déroulement futur de l'histoire du rock'n'roll américain et c'est avec une satisfaction évidente que l'on accueille la sortie de « Love revisited » (paru il y a un an aux States) qui n'est pas un nouvel album du groupe d'Arthur Lee mais un échantillonnage des quatre LPs qu'il enregistra de 1965 à 68 pour Elektra, c'est - à - dire « Love », « Da Capo », « Forever changes » et « Love four sail »... Pour ceux qui n'ont pas connu Arthur Lee et ses hommes du temps de leur splendeur, « Love revisited » constitue une excellente introduction à la musique de ce groupe qui

donna au r'n'r californien deux de ses plus belles réussites : « Da Capo » et « Forever changes ». On peut même affirmer que « Love revisited » est un témoignage presque parfait puisque les morceaux qui le composent et marquent les différentes étapes de l'histoire du groupe sont placés dans un ordre relativement chronologique (les seules erreurs étant l'insertion de « Your mind and we belong together » dans les morceaux provenant de « Da Capo », le rejet à la fin de l'album du « You set the scene » tiré de « Forever Changes » et l'omission d'« August », le titre fort de « Love four sail »)... Quand vous avez corrigé ces petites erreurs, il ne vous reste plus qu'à poser le disque sur votre chaîne et c'est la « Love Story » intégrale qui revit dans votre tête et devant vos yeux : « Signed D.C. », splendide morceau composé non pas par Arthur Lee (comme toutes les pochettes l'indiquent) mais



par Don Conka (D.C.), le batteur junkie de l'époque où Love s'appelait « the Grass Roots », est une des plus belles drug-songs jamais écrites... « Hey Joe » : un soir qu'Arthur Lee, Bryan Mclean, John Echols, Ken Forssi et Alban « Snoopy » Pfisterer jouaient ce morceau dans un club de L.A., Jac Holzman, enthousiasmé par leur version décida de faire de Love le premier groupe de rock de chez Elektra... « My little red book », « Softly to me » : si vous trouvez ces morceaux quelque peu désuets, n'oubliez pas qu'ils datent de l'époque à laquelle les Byrds chantaient « Mr Tambourine Man » et qu'ils sont tout aussi intéressants que ceux que l'on trouvait sur le premier album de McGuinn et ses amis... D'ailleurs je ne vais pas recommencer à vous raconter l'histoire de Love : cela a déjà été fait dans Rock

& Folk (n° 53, juin 71) et le disque me remplacera certainement très avantageusement... Je vous signalerai cependant la présence sur « Love revisited » d'un fantastique morceau, « Your mind and we belong together », qui était le B side de « Laughing stocks » (dommage qu'il n'ait pas été lui aussi inclus), un single très difficile à trouver qui fut enregistré à l'époque où tout n'allait plus très bien chez ce groupe fou, fou, fou de L.A. ; dans « Your mind », réminiscence des Beatles 1967, John Echols prend un splendide solo de guitare qui prouve à quel point Love était en avance sur nombre de formations de hard-rock qui sévissent aujourd'hui... Ce morceau à lui seul justifie l'acquisition du disque ; alors, si vous êtes un nostalgique de cette merveilleuse époque, ne vous privez pas d'un voyage aussi délicieux. All you need is LOVE... — YVES ADRIEN.

### VAN MORRISON

TUPELO HONEY. Wild night. (Straight to your heart) Like a cannonball. Old old Woodstock. Starting a new life. You're my woman. Tupelo honey. I wanna roo you (Scottish derivative). When that evening sun goes down. Moonshine whiskey.

WARNER BROS 46.114/30 cm (Kinney) (B)

L'un des principaux agréments à l'écoute de Van Morrison, c'est qu'il semble bien rester le même, lui-même, sans jamais donner à l'auditeur l'impression de se répéter (peu importe si

cela est réel, toujours est-il que l'on n'y pense pas). Et qu'ainsi, il échappe à toute classification de style (on comprend son admiration pour Dylan) : du temps des Them, certains ont vu en lui un chanteur de rock. La sortie d'« Astral Weeks », cette merveille qui n'aura jamais d'âge, lui valut l'estime des amateurs de folk contemporain. Pour « Moondance », on parla d'une influence du rhythm 'n'blues (cf. importance des cuivres, abandon de la guitare acoustique) et de la « soul-music » (cf. le son des chœurs féminins dans « Crazy love »). Pour « His band & the Street Choir », on ne savait plus très bien quoi dire, autre que « c'est à mi-chemin entre les deux précédents », avec peut-être une ouverture sur le monde extérieur (ne serait-ce que par la pratique des « amis de passage dans le studio »). Que va-t-on dire pour « Tupelo Honey » ? Influence du « Country & Western », sous prétexte que l'on entend de temps à autre un brin de mandoline, un zeste de « pedal-steel guitar » ? Celle-ci est nette pour un morceau au moins, « I wanna roo you ». Mais après ? Imitation de certaines formules (d'ailleurs présentes) du « country-rock » à la The Band, parce que Van Morrison habite Woodstock (il y



#### PRIX DE VENTE DES DISQUES

Les prix des disques varient selon une codification établie par le SNICOP et mentionnée par une lettre encadrée au verso des pochettes.  
Prix maximal T.T.C.  
au détail (1)

		Code adopté
45 tours simple (2)	7,50	L
45 tours E.P.	4,25	N
45 tours	11,10	M
45 tours	11,65	Y
33 tours	8,45	O
33 tours	10,50	E
33 tours	11,50	H
33 tours	12,70	R
33 tours	15,90	G
33 tours	16,90	F
33 tours	21,00	D
33 tours	24,25	T
33 tours	26,40	C

(1) Il s'agit de prix purement indicatifs destinés à faciliter l'application de la codification ; ils constituent dans tous les cas, un maximum qui ne doit jamais être dépassé compte tenu des dispositions législatives et réglementaires en vigueur.

(2) Ces prix du L s'entendent pour les disques des seuls éditeurs ayant obtenu cette augmentation à dater du 1<sup>er</sup> octobre 1970 (les sociétés phonographiques ayant souscrit à la loi programme — contrat avec le gouvernement). Les disques L des autres éditeurs restent à 7,20 F (prix maximal T.T.C. au détail).



consacre du reste ici une chanson) et qu'il joue parfois avec les cinq gaillards de Big Pink? Certes, il y a bien un peu de tout cela, mais ne rien y voir d'autre, ce serait faire fi de la personnalité très affirmée (il fallait qu'elle le soit pour pondre « Cyprus Avenue » ou « Madame George ») du chanteur. D'abord, grâce à son inimitable timbre cuivré, unique, qui fait presque croire à une voix noire; ensuite, par les textes contemplatifs, jolis, « coin du feu » (mais sans la mièvrerie d'un James Taylor). Enfin, par ses qualités d'instrumentiste: on aime entendre le son de sa guitare et de son harmonica qui, justement, n'imitent personne. Et l'on redemande du « Tupelo Honey ». — JACQUES VASSAL.

## JEFFERSON AIRPLANE

**BARK.** When the earth moves again. Feel so good. Crazy Miranda. Pretty as you feel. Wild turkey. Law man. Rock & roll island. Third week in the Chelsea. Never argue with a German if you're tired or European song. Thunk. War movie. GRUNT FTR-1001/30 cm RCA US Import (B)

Après deux années de silence, l'Airplane aboie de nouveau (« Bark »: aboiement), et montre qu'il faut toujours compter avec lui. En fait, personne n'avait oublié le groupe, grâce aux disques de Hot Tuna, de Kantner, grâce à « Worst of Jefferson Airplane » ou aux bruits que faisait la lutte opposant le groupe à sa maison de disques. Grunt marque une étape capitale dans l'histoire du groupe, et par conséquent dans celle de la West Coast; les artistes enregistrant pour ce label ont complète autorité sur leur travail, et RCA ne peut opposer son veto pour quoi que ce soit. Il faut incontestablement se trouver dans une position très forte pour pouvoir imposer de telles règles.

Ils parlent encore de l'époque où il leur fallait enregistrer leurs LP à toute vitesse (« After Bathing at Baxter's », par exemple) et affirment qu'aujourd'hui,

ils prennent leur temps. On les croit d'autant plus volontiers que ce disque est techniquement sans défauts, chaque chanson polie jusque dans ses moindres détails, remarquablement mixée et arrangée. L'Airplane ne pouvait manquer sa rentrée, et il ne l'a pas fait: « Bark » est l'un de ses meilleurs disques. Le « tonnerre du rock'n'roll californien », comme le clament Kantner et Slick dans « Rock & roll island » gronde toujours, peut-être plus que dans « Volunteers ». Les chansons de « Bark » se heurtent quasiment entre elles, aucune ne prolongeant l'autre, aucune n'étant conçue comme la précédente. Chaque musicien a apporté la chanson qu'il pensait être la mieux adaptée au groupe, celle qui lui apporterait quelque chose de plus. « Feel so good », de Kaukonen, swingue beaucoup plus franchement que « When the earth... » et satisfait le besoin de rythme, de musique purement électrique que l'on éprouve alors. L'Airplane sait toujours « jouer dur », porté par une splendide rythmique, relancé par des breaks à la netteté impressionnante. « Crazy Miranda » n'a pourtant rien à voir, mais Grace Slick a écrit là un morceau très « fort », chanté de cette voix qui s'enfle presque démesurément - histoire d'une fille « qui croit tout ce qu'elle lit dans les journaux ».

« Law Man », une autre composition de Grace, est encore meilleur, encore plus placé sous le signe de la tragédie, que Grace affectionne tout particulièrement. Sa voix et son style s'y prêtent, et les textes de ses chansons abondent en ce sens. Elle aime raconter des drames, ou, plutôt, dramatise — pas encore à l'excès — et comment résister à ces mots: « ... J'ai bien peur que tu ne sois entré au mauvais moment. Tu sais, le pistolet de mon mari n'a jamais servi mais il suffit d'une seule fois »; on voit les éclairs dans ses yeux! On devine des mâchoires crispées par la rage. Piano, guitare qui portent ces mots, accusent les fins de phrases. Superbe, mais cependant moins irrésistible que « Rock'n'roll island », de Kantner. La façon dont est amené ce

morceau! Un modèle du genre. Bien souvent, les chansons de Kantner ont l'aspect d'hymnes, de manifestes, de ces choses que l'on aurait envie de chanter à pleins poumons en allant à la chasse aux pigs. Et l'on a l'impression que les pigs détaieraient dès qu'ils les



entendraient; c'est d'ailleurs l'argument de « War movie », récit d'une bataille qui ne fait aucun mort, « les troupes gouvernementales » se soumettant à la vue de ce peuple qui « marche main dans la main, sous la pluie ». Kantner a beau être naïf, en fin de compte, ses chansons n'en possèdent pas moins une énergie peu commune, de même pour ses musiques, qui roulent (« roll roll roll the rock around, lift the rock out of the ground »). Tout en regrettant le départ de Marty Balin (un grand chanteur, Balin), on peut tout de même constater que l'Airplane d'aujourd'hui apparaît comme un groupe sain, donnant le meilleur de lui-même. Chacun se défoulant/s'exprimant dans ses disques solo, est totalement disponible pour le groupe et n'essaye pas de lui faire endosser ses problèmes ou aspirations personnels. Si « Wild Turkey » évoque irrésistiblement « Hot tuna », c'est que Kaukonen/Cassidy en sont là en ce moment, et restent la partie « musicale » du groupe, en compagnie de Papa John Creach et son crin-crin. Et puis, Bark le confirme, Jefferson Airplane reste le fer de lance de la West Coast. Sans vouloir dire: à l'avant-garde de cette musique: écoutez cet incroyable « Thunk »: après une intro au piano, quatre voix livrées à elles-mêmes, gymnastique périlleuse dont tous se sortent avec honneur. Tout comme « Pretty as you feel » — qui rappelle le « What are their names » de David Crosby — dont l'arrangement des voix n'aura jamais si bien mérité

ce qualificatif « d'audacieux ». Une sorte d'anti-harmonie qui a déjà fait sursauter plus d'un musicien. Et pourtant, cette chanson doit plaire à beaucoup: sortie en simple, elle devient le premier succès du groupe dans cette catégorie, depuis « White Rabbit » (à noter le jeu doux de Kaukonen, qui joue « à la Garcia » peut-être aussi bien que Garcia soi-même; — voudrais bien entendre Jorma avec d'autres musiciens, jouer une autre musique, pour voir).

... En fait, même musicalement, ils semblent avoir quelques longueurs d'avance sur leurs collègues, pour qui le retour à une musique résolument country est une sorte d'abdication dans la marche en avant. Parti, comme tout le monde, du folk-rock, l'Airplane n'y revient pas, pas plus qu'il ne revient à un rock'n'roll « pollué », comme beaucoup. « Bark » est cependant l'un des meilleurs disques de rock-music de l'année. — JACQUES CHABIRON.

## CANNED HEAT

**LIVING THE BLUES.** Pony blues. My mistake. Sandy's blues. Going up the country. Walking by myself. Boogie music. One kind favor. Parthenogenesis. Rollin' and tumblin'. Refried boogie (1 & 2).

**UNITED ARTISTS UAS 29.258/9/2 × 30 cm (2 × D)** Une réédition bienvenue. Pathé, à l'époque, avait sorti cet album en deux morceaux, ce qui n'était pas bien malin. UA le ressort aujourd'hui en un, ce qui est bien, mais avec une moins jolie pochette. N'empêche que ce disque est, avec « Future blues », le plus réussi des Canned Heat. Le groupe a une façon bien à lui de traiter



le blues, partagé entre le respect scrupuleux d'un Alan Wilson et les folies d'un Henry Vestine. On passe ainsi du joli « Going up the country » au ravageur « Refried boogie », pièce de quarante minutes, bavarde et défoncée au possible. Le disque a été chroniqué en long et en large dans un R & F que vous retrouverez sûrement dans votre bibliothèque, mais il était important de signaler qu'il est désormais disponible sur le marché français autrement qu'en morceaux. Car c'est un grand disque. — PHILIPPE PARINGAUX.

## JOHN MAYALL

**MEMORIES.** Memories. Wish I knew a woman. The city. Home in a tree. Separate ways. The fighting line. Grandad. Back from Korea. Nobody cares. Play the harp.

**POLYDOR 2.391-009/30 cm (U)**

John Mayall, le « père du blues britannique », comme on l'a surnommé un peu abusivement (car, que faudrait-il alors trouver comme surnom à un Alexis Korner qui, pour n'avoir pas connu le quart de sa réussite professionnelle, n'en est pas moins un bluesman aussi intéressant que Mayall?). Il ne s'agit pas de rouvrir ici une polémique dépassée à propos de la valeur musicale et historique de Mayall, qui est évidente, mais de rappeler simplement qu'il n'a pas été le seul Blanc à mêler le blues au concert du rock anglo-saxon (peut-être, d'ailleurs, le groupe CCS donnera-t-il à Korner un semblant de consécration tardive? Mais ceci est une autre histoire). Bref, John Mayall nous revient dans « Memories » (enregistré à Los Angeles en juillet dernier) accompagné d'une formation réduite, puisque autour de son harmonica, de ses deux guitares et de son piano, on ne trouve « que » Jerry McGee (lead gt, dobro et — dans « Memories » — sitar) et Larry Taylor (ex-Canned Heat, bs). Plus de batterie, et je vous laisse le soin de juger si c'est tant mieux ou dommage. Ce



disque se veut intimiste, nostalgique, traversé qu'il est par les souvenirs du passé, de l'enfance et de l'adolescence du chanteur: le grand-père (« Grandad »), la maison dans un arbre (« Home in a tree ») ou le service militaire (« Back from Korea », qui est en fait une chanson antimilitariste pas bête). Le tout appuyé par des photos d'époque, parfois amusantes, reproduites sur la pochette, comme le sont les textes des chansons. Ces derniers, hélas, ne sont pas le point fort de Mayall (je ne parle pas ici du fond, mais de la forme), si l'on excepte une certaine réussite humoristique avec « Wish I knew a woman », où un jeune homme raconte ses déboires sexuels: « Qu'est-ce que j'ai qui ne » va pas?

» J'ai toujours ma virginité » Les gars me rendent fou » Avec toutes les femmes » qu'ils ont eues » Moi, tout ce que j'ai, » c'est ma main, » Pour me satisfaire tous » les soirs »... etc. Reste la musique: Mayall ne chante pas fort, mais sa voix est loin d'être inexpressive, et il semble toujours prendre grand plaisir à jouer son blues (ici, parfois légèrement teinté de country) et s'entend avec ses deux compagnons comme larrons en foire, ainsi qu'en atteste la spontanéité de la dernière page. Et pour un « père », cela n'est pas mal du tout. — JACQUES VASSAL.

## LED ZEPPELIN

**LED ZEPPELIN IV.**

Black dog. Rock and Roll. The battle of evermore. Stairway to heaven. Misty mountain hop. Four sticks. Going to California. When the levee breaks.

**ATLANTIC 50.008/30 cm Kinney (B)**

Il est sorti plus tôt que prévu, tiens. Un peu déçu; beaucoup, même. On attendait quelque chose de super et l'on se retrouve avec du sous-Zeppelin. Oh non, ça ne ressemble pas aux autres disques! Oh non, ce n'est pas la même chose! Aucune comparaison possible entre « Black dog », « Rock'n'roll », « Misty mountain hop » d'une part et « Whole lotta love », « Heartbreaker », « Communication breakdown » d'autre part! Nulle part, dans ce « Zeppelin IV », ne retrouve-t-on cet éclat incendiaire, cette clarté magnifique qui ne pouvait que séduire et qui, d'ailleurs, valorisait considérablement cette musique. Il y avait une fabuleuse utilisation du break, qui ouvrait une autre voie à l'intérieur du morceau. Page a choisi la linéarité dans la conception des chansons de Zeppelin IV, mais ce que l'on entend, c'est un unique riff de guitare qui lasse trop vite, (« Misty mountain hop »), et une absence générale de recherche mélodique. Quelques bons moments, tout de même, — ce n'est pas la catastrophe, ce disque —, « Black dog », en général, et la seconde partie du morceau que Bonham démarre en frappant le sommet de saymbale, en particulier. Un bon point pour les titres acoustiques (Sandy Dennis chante avec Plant dans « The battle of evermore »). Le résultat est intéressant, voire original, dans le contexte de Zeppelin car les ballades contenues dans ce disque ont une saveur folk anglaise bien plus nette qu'auparavant. On a d'ailleurs bel et bien le sentiment que Page a voulu insister tout particulièrement sur le côté acoustique / ballade/chanson: c'est pratiquement dans ces seuls moments qu'il fait ce que l'on attend d'un guitariste de sa trempe (il prend très peu de chorus « électriques »). Annon-



cé comme un « retour au rock » ce disque m'apparaît en fait comme le signe d'un changement d'orientation dans la musique de Zeppelin — à supposer que Zeppelin puisse faire autre chose que du hard-rock. Page le peut certainement, lui, qui sait apprendre n'importe quoi, très vite, et le faire, très bien. Aussi, les deux derniers morceaux de chaque face ont une importance considérable, ils tranchent radicalement avec tout ce qu'a antérieurement fait le groupe. Sous-Zeppelin, si l'on considère que Zeppelin se doit de ne jouer que du hard-rock; disque décevant si l'on ne souhaitait que du hard-rock. Disque important, on le saura un jour. Mais il va sûrement se passer quelque chose, soit pour Zeppelin, soit pour la musique dont il était jusqu'à présent le leader. Je pencherais plutôt pour cette dernière hypothèse, Jimmy Page n'ayant jamais été en retard pour sentir d'où venait le vent. — JACQUES CHABIRON.

## BREWER & SHIPLEY

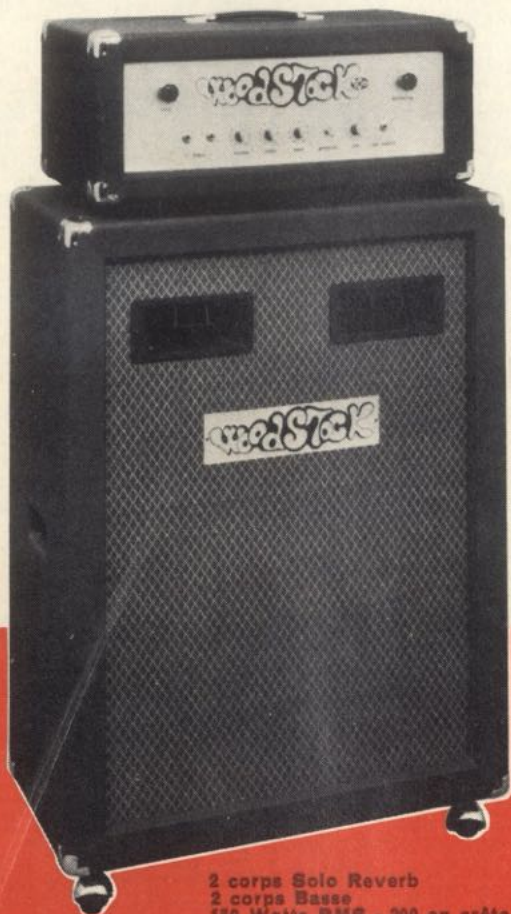
**TARKIO.** One toke over the line. Song from Platte River. The light. Ruby on the morning. Oh mommy. Don't want to die in Georgia. Can't go home. Tarkio road. Seems like a long time. Fifty states of freedom.

**KAMA SUTRA 940.081/30 cm (dist. Barclay)**

« It says right here in the Con-sti-tu-tion/It's really A-OK to have a re-vo-lution... » Voici le troisième album (le second pour Kama Sutra) de Mike Brewer et Tom Shipley, un duo de country-folk qui, après avoir fui Los Angeles, sa poussière et ses hamburgers infects, s'est établi en plein mid-West, à Kansas City très exactement. Le Kansas, vous le savez, n'est pas le lieu de séjour idéal pour les freaks et il existe encore là-bas des bars dont il n'est pas absolument certain que vous ressortirez vivant si vous portez les cheveux longs ou un drapau américain cousu sur le genou de votre jean... C'est pourquoi Brewer and Shipley, de temps à autre,



# Woodstock



chambaretaud

plus qu'un festival!...  
une révolution  
dans le son

de 4.780 à 6.990 F avec  
atténuateur, equal-  
izer et  
chambres de  
compression;  
filtre  
cross-  
over.

Catalogue  
couleur sur demande

à  
MUSIKENGRO  
Importateur National  
14, rue des Tuileries, 69-LYON-9<sup>e</sup>  
Tél. : 83.61.40 - 83.52.48

retournent en Californie et y enregistrent un nouvel album, à San Francisco de préférence: « à Frisco, il y a toujours un tas de gens intéressants dans les studios; ils viennent vous offrir un peu de « dope » et vous liez connaissance. La dernière fois que nous y sommes allés il y avait le Dead, l'Airplane et Quicksilver au complet; nous les avons fait flipper en leur apprenant que nous étions du Kansas... ». C'est donc à San Francisco que Brewer et Shipley ont enregistré « Tarkio », album pour lequel ils ont retrouvé Nick Gravenites (qui avait déjà produit le précédent, « Weeds ») ainsi que Jerry Garcia, Mark Naftalin, John Kahn, Fred Burton, Bill Vitt, Bob Jones et Noel Jewkes... Le résultat est un disque délicieusement désuet, une sorte d'évocation nostalgique des USA de la fin du siècle dernier: en ce temps-là, il y avait moins de banques et on pouvait encore trouver des Indiens qui avaient suffisamment de mémoire pour vendre leurs souvenirs contre un peu de tabac et quelques racines de pemmican... Brewer et Shipley sont très attachés à la « culture » de leur pays et cela se voit dans des morceaux comme « Song from Platte River » où ils vous parlent de Custer, « Don't want to die in Georgia », « Fifty states of

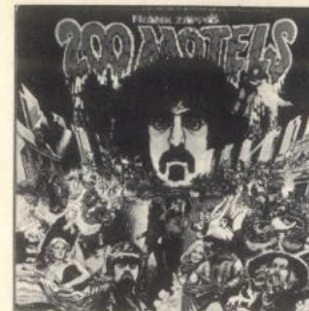


freedom », etc.; on trouve aussi sur « Tarkio » des choses plus faciles pour qui ne connaît que très vaguement l'histoire des États-Unis d'Amérique: ce sont « One toke over the line », « Tarkio road » ou « Seems like a long time » (repris par Rod Stewart sur « Every picture tells a story »). Mais malgré cela, « Tarkio », dont le principal intérêt est l'atmosphère créée et entretenue par Brewer & Shipley, se révélera certainement trop « américain » pour le public français et, en conséquence, ne

remportera qu'un modeste succès d'estime. Dommage. Saluons quand même au passage le risque pris par Barclay qui distribue ce disque dans un pays où le Band et Seatrain n'ont pas encore réussi à s'imposer... — YVES ADRIEN.

## FRANK ZAPPA

200 MOTELS. Sound track featuring The Mothers of Invention and the Royal Philharmonic Orchestra. UNITED ARTISTS UAS 29.218/19/2 x 30 cm. Avant que l'on puisse jouir de l'œuvre cinématographique, voici l'œuvre sonore. C'est une musique de film, ce n'est pas tout à fait un disque des Mothers. Ce double-album vient concrétiser un désir vieux de plusieurs années qui était constamment présent chez Zappa: faire jouer par un orchestre de cent musiciens une symphonie qui englobe la satire, traitée à la manière d'une comédie musicale. Frank Zappa a pu mener à bien cette aventure musicale considérable qui demandait des moyens considérables; on découvre alors toute la richesse d'une imagination, la cohérence aussi entre les apports et les références musicales: blues, musique sérielle, comédie, théâtralisation, électro-acoustique, délire des textes. Tout n'est pas proposé ici de façon disparate, mais au contraire soigneusement mis en place: les ruptures de ton, de climats, les envolées lyriques, la mise en branle totale d'un grand orchestre auquel viennent s'ajouter les chœurs et les textes comiques, obscènes, chantés par Howard Kaylan, Mark Volman ou Frank Zappa. Une grande fresque sonore à la dimension de l'Amérique, une œuvre parodique mais qui puise aux sources de la musique contemporaine, dans l'univers de Varèse, Penderecki mais aussi dans le background musical du groupe. Rien à voir avec les « tartes à la crème » des rencontres avec grand orchestre de groupe tels que Deep Purple, on est ici en plein délire musical, dans la mesure totale, l'absurde, continuellement désorienté par la diversité, les contrastes des apports. En



même temps que par la rigueur qui sous-tend l'ensemble, due à la vision globale par Zappa de l'œuvre à construire. C'est une sorte d'opéra monument absurde, gigantesque, loufoque, grandiose, sérieux dans sa folie, et drôle, plus moderne que la musique dite contemporaine parce que plus en prise directe sur l'ensemble des musiques qui cohabitent en Occident, beaucoup plus passionnante aussi par ses renversements continuels, les rencontres osées des lyrics et des textes. Sans oublier les monologues, les petites musiques, les bruits, les percussions, la guitare zappienne, les orgues de George Duke et de Ian Underwood, les acrobaties vocales des chanteurs Howard Kaylan et Mark Volman. A l'écoute du disque, on ne peut imaginer qu'imparfaitement les images que toute cette musique sert. On n'en a pas moins l'ambition d'une telle œuvre musicale et cinématographique qui célèbre le monde des groupies, du pop star-system par rapport auquel Zappa garde une distance critique qu'il exprime ici par l'absurde. Zappa est vraiment le sociologue - psychanalyste - caricaturiste le plus lucidement drôle de la rock'n roll music. A l'intérieur de la pochette du disque un livret avec photos en couleur du film et un poster. — PAUL ALESSANDRINI.

## THE BAND

CAHOOTS. Life is a carnival. When I paint my masterpiece. Last of the blacksmiths. Where do we go from here? 4 % pantomime. Shoot out in Chinatown. The moon struck one. Thinkin' out loud. Smoke signal. Volcano. The river hymn.

CAPITOL SMAS 651/30 cm (import Pathé) (B) Ceci est leur quatrième album. Il n'est ni meilleur ni moins bon que les trois précédents: les albums du Band sont toujours d'un niveau musical et spirituel assez peu commun dans la rock music. Et chacun, en dépit de la permanence naturelle d'un style bien particulier, chacun diffère des autres, comme un même objet vu sous un éclairage différent, comme une histoire que l'on raconte autrement au fil des ans, en lui apportant d'imperceptibles modifications mais sans jamais en oublier l'essentiel. Et l'histoire du Band n'est pas de celles qui racrochent l'auditeur par le bout de l'oreille; le simplisme et la flatterie, les concessions au goût du jour, bref la démagogie, tout cela ne fait pas partie de l'arsenal d'un groupe qui, à vrai dire, n'a pas grand-chose à se reprocher, tant du point de vue « moral » que du point de vue musical (est-ce important de ne rien avoir à se reprocher? c'est une autre histoire). Bon, « Cahoots » est un merveilleux disque, sur lequel apparaissent quelques petits aménagements internes pas immédiatement perceptibles — ce qui fait que c'est toujours l'esprit du Band — mais néanmoins décelables après quelques écoutes — ce qui fait que ce disque est différent, malgré tout. Ces aménagements affectent plus particulièrement les fonds musicaux, ce que l'on entend derrière les voix et qui n'est pas moins important qu'elles. On sait que le Band est devenu maître dans l'art de faire passer pour simples comme bonjour des choses qui sont en réalité plus complexes, de dissimuler soigneusement l'élaboration de ses entrelacs harmoniques, ses écheveaux de sons impeccablement, presque mathématiquement enchevêtrés. Ceci est plus évident encore ici que dans les albums précédents, en ce sens que la tessiture du groupe s'est enrichie de quelques sonorités neuves (moog, cuivres) posées sur le son de base des cinq musiciens avec autant de soin et de délicatesse qu'il est nécessaire. Plus que jamais, on peut affirmer qu'une chanson du Band dont les parties vocales auraient été



24, RUE VICTOR-MASSÉ

75 - PARIS 9<sup>e</sup>

TÉL. : 874.75.24



En plein centre de Paris,  
un nouveau centre important  
pour vos achats

# MUSIC CITY

15, rue Turbigo, PARIS-2<sup>e</sup>

Métro Étienne-Marcel

présente aux professionnels et  
amateurs une gamme complète  
de guitares, d'amplis, d'orgues,  
de batteries, d'instruments à vent,  
etc...

des meilleures marques mondiales  
aux meilleurs prix  
et aux meilleures conditions

VENTE A CRÉDIT - REPRISES  
ÉCHANGES - OCCASIONS

EXPÉDITIONS FRANCO  
DANS TOUTE LA FRANCE

retirées serait encore largement écoutable. La trame est riche et cette richesse ne s'évade jamais du cadre sévère (ceci ne veut pas dire rébarbatif) qui la maintient dans une direction et une cohérence précises, efficaces, parfaitement définies au départ. Mais le Band n'est pas, heureusement, limité à cette science musicale souveraine, à cette logique sonore. C'est aussi un groupe de rock à la personnalité forte et au feeling vrai. Feeling sensible au niveau des textes et de la façon de les chanter. Tous sont de Robbie Robertson (mis à part « When I paint my masterpiece », qui est de Dylan), poète d'un quotidien transcendé par l'utilisation qui en est faite, utilisation quasi philosophique. Le point de départ peut être — et est, la plupart du temps — un fragment de vie; un incident, un bout de paysage; mais ce détail prend, sous la plume de Robertson, une importance



qui va au-delà de sa signification première, point de départ qu'il est de l'expression subtile d'une idéologie. Sous des considérations en apparence fraîchement naïves, champêtres, se cachent des avertissements que les paroles des chansons, imprimées à l'intérieur de la pochette, permettront de comprendre. Cette apparente sérénité, immaculée, parfaite, est quelque peu bousculée, sur le dernier morceau de la première face, quand débarque le « cow-boy irlandais » avec sa voix extraordinaire (« Oh, Richard, tell me if it's poker/Oh, Richard, tell me who's got the joker and is it poker ») et son contre-chant passionné. Et ce morceau, grâce à lui, est le plus beau d'un album qui n'en manque pourtant pas, de beaux morceaux (et notamment le touchant « The moon struck one » (« Julie vint en courant à travers les champs,

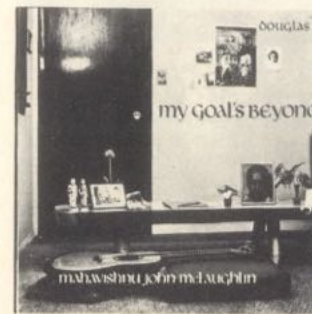
elle pleurait au ciel/Elle tomba à genoux et ses larmes volèrent/Little John avait été piqué par un serpent, là-bas près du lac/Et ça avait l'air de lui faire très, très mal. Il était étendu dans la poussière/Nous avons couru aussi vite que nous pouvions/Mais nous avons perdu Little John comme la lune se levait »). Le cow-boy, bien-sûr, c'est Van Morrison. Une fois que vous aurez « Cahoots » et « Tupelo Honey » à vous mettre sous l'aiguille, vous pourrez rester chez vous un moment. — PHILIPPE PARINGAUX.

## JOHN McLAUGHLIN

MY GOAL'S BEYOND. Peace one. Peace two. Goodbye pork-pie hat. Something spiritual. Hearts and flowers. Philip Lane. Waltz for Bill Evans. Follow your heart. Song for my mother. Blue in green. DOUGLAS 500.017/30 cm (dist. CED) (T)

Autant les premiers musiciens occidentaux qui jusqu'ici ont voulu mettre leur culture musicale au service d'une œuvre de caractère et d'essence spirituelle indienne n'ont pas atteint leur but parce qu'ils abordaient cette musique avec un sentiment de supériorité inconsciente, autant la démarche de McLaughlin est émouvante et sincère parce que l'on y ressent toute l'humilité du néophyte émerveillé par cette culture. Oui, la préhension du « Mahavishnu » est sincère, et c'est pourquoi sa musique est d'un dépouillement et d'une beauté inconnus jusqu'ici. Le guitariste aborde cette musique et cette culture avec l'esprit de quelqu'un qui a conscience qu'il n'en maîtrise pas encore tous les aspects mais qui, malgré tout, veut s'y aventurer. Il nous propose alors une création que seule sa formidable maîtrise de la guitare pouvait rendre aussi dépouillée et rigoureuse. On est vraiment très loin des clichés « sitar et encens » d'un George Harrison. L'ascétisme musical dont a toujours fait preuve McLaughlin trouve dans une telle musique sa véritable dimension: n'utilisant tout

au long des deux faces du disque que sa guitare sèche, il interprète avec une technique éblouissante huit morceaux sur la seconde, absolument SEUL, s'accordant juste quelques recordings mais toujours avec sa seule guitare sèche. Pas un instant cette musique n'ennuie parce qu'elle



est d'une incroyable richesse, aussi bien technique que créative. L'autre face, intitulée « Peace one » et « Peace two » nous fait découvrir un Jerry Goodman absolument méconnaissable, c'est un compliment, qui au contact du Mahavishnu a presque totalement oublié ses envolées « paganiniennes ». Sont également aux côtés du guitariste, Dave Liebman, Airo Moreira, Charlie Haden, Billy Cobham, Badal Roy, ainsi que la « Mahalakshmi », femme du Mahavishnu. Beaucoup de ces musiciens ont joué avec Miles Davis, c'est une référence; d'autant qu'ils font tous preuve ici d'une retenue qui n'a sa raison d'être que dans la rigueur et le dépouillement qu'une telle musique doit provoquer. Une très grande réussite, une formidable leçon d'humilité et de talent. — MICHEL MARCHON.

## PINK FLOYD

MEDDLE. One these days. A pillow of winds. Fearless. Saint-Tropez. Seamus. Echoes. HARVEST 832/30 cm (import Pathé) (B) Le nouvel album du groupe était très attendu: dans quelle direction le Pink Floyd se dirigerait-il après l'incursion dans la musique symphonique, singulièrement « pompier » de « Atom Heart Mother »? « Meddle » répond en partie, et en partie seulement, à cette attente. S'il semble mar-

quer un retour à des conceptions musicales moins prétentieuses, il n'en continue pas moins à entretenir l'ambiguïté en proposant d'une part une face, constituée à partir de chansons qui rappellent celles de l'album « More » et d'autre part une face faite d'une seule pièce, « Echoes », qui elle est proche du climat de « Saucerful of secrets ». Il y a de toute façon dans ce disque moins d'académisme que dans le précédent, grâce surtout à des moments d'intensité dramatique fascinants. Si l'on excepte la guimauve de « St-Tropez », rien n'est réellement décevant. Si ce n'est plus un groupe « en avant » qui joue, s'il n'y a plus non plus une « urgence » de cette musique, elle n'en continue pas moins à conduire par sa résonnance diffuse, son charme particulier, dans des régions extasiées de la conscience, du rêve, avec cette succession incantatoire de figures sonores qui se désagrègent progressivement à l'image des éclats lumineux du light-show. Il y a dans « Echoes » des instants d'une beauté sublime, esthétisante certes, raffinée, mais qui exerce encore souvent un pouvoir d'envoûtement. Ce qui reste remarquable, c'est la cohésion du groupe, la fusion de chaque instrument dans la masse suivant les grandes vagues qui transportent les sonorités dans un flux et reflux continu, jusqu'à l'évanouissement et le retour des voix. Il y a sans doute plus que du savoir-faire dans ce groupe, même si le recours à la chanson, qui fit d'ailleurs et avant tout son succès avec la musique du film « More », rend parfois sa démarche suspecte. Peut-être est-ce simplement un désir de ménager « intelligemment » à l'intérieur de l'œuvre des instants plus faciles, aisément commercialisables, ne serait-ce que



par leur découpage en courtes séquences. On est loin de la folie, de l'expérimentation, de la démesure de la première époque, on se trouve en face de remarquables techniciens qui savent avec brio dessiner de nouveaux espaces, de nouvelles architectures avec une assurance de professionnels. — PAUL ALESSANDRINI.

## THE INCREDIBLE STRING BAND

1<sup>o</sup> « U ». El wool suite. The juggler's song. Time. Bad Sadie Lee. Queen of love. Partial belated overtune. Light in time of darkness/Glad to see you. Walking along with you. Hiram Pawntof/Fairies' hornpipe. Bridge theme. Bridge song. Astral plane theme. Invocation. Robot blues. Puppet song. Cutting the strings. I know you. Rainbow. ELEKTRA 62.002 1 & 2/2 x 30 cm (2 x B)



2<sup>o</sup> LIQUID ACROBAT AS REGARDS THE AIR. Talking of the end. Dear old battlefield. Cosmic boy. Worlds they rise and fall. Evolution rag. Painted chariot. Adam and Eve. Red hair. Here till here is there. Tree. Jigs: Eyes like leaves; Sunday is my wedding day; Drops of whiskey; Grumbling old men. Darling Belle. ISLAND ILPS 9.172/30 cm, import. Philips (B) Il est un mot devenu à la mode depuis qu'il a été quelque peu galvaudé par certains intellectuels « gauchopop »: c'est celui de Fête. Or, à chaque intervention de l'Incredible String Band, ce mot reprend toute sa valeur. De quoi s'agit-il en effet? Tout bonnement, d'un groupe qu'il est temps (depuis toutes ces années qu'ils

jouent) de considérer, non plus comme l'un des meilleurs groupes de « folk », mais comme l'un des plus grands groupes britanniques, voire mondiaux, connus. C'est que, d'abord, l'ISB a toujours refusé de se laisser enfermer sous une quelconque étiquette musicale, et pas plus celle du folklore qu'une autre. Certes, la musique populaire traditionnelle (et pas seulement la britannique) a toujours été l'une de leurs principales sources d'inspiration: Mike Heron et Robin Williamson, co-fondateurs du groupe, auraient très bien pu poursuivre séparément d'honorables « carrières » dans ce domaine. Mais cela ne leur suffisait pas, il leur fallait mettre en pratique leur imagination débordante, utiliser une foule d'instruments plus ou moins originaux, exotiques ou désuets (oud, harmonium, sitar, cornemuse, mandoline, cuillers, grelots, tambourins), les tirer de l'oubli et leur redonner une dimension actuelle. Dans un second temps, libre à eux d'étendre leur champ d'expression vers une fusion avec tout un courant de la pop moderne, d'où l'emploi occasionnel de la batterie, des guitares et orgues électriques et même — dans « Smiling men with bad reputations », l'album solo de Mike Heron — des cuivres. Les textes, abandonnant peu à peu l'attrait du folk traditionnel (dans le genre « Come, gather ye round me young lads/And I'll tell ye no lies/bout how little John Lewis/did murder Omie Wise »), se surréalisent parfois et font appel à certaines allusions beatlesiennes, voire à l'humour « nonsense » qui est si important dans la littérature britannique. Au passage, les musiciens s'amusent à parodier divers genres populaires, comme la ballade texane (« Bad Sadie Lee »), le vieux blues des bouges, accompagné au piano seul (« Robot blues », « Evolution rag », tous deux fortement satiriques) ou les giges irlandaises (« Jigs ») reconstituées. Sans oublier, tout de même, les amples ballades, parfois très longues, et à plusieurs « mouvements »: dix à quinze minutes d'affilée ne font pas peur à l'Incredible String Band, groupe prolifique mais jamais bavard qui a



8, 9 ET 10 DÉCEMBRE 1971  
AU SIÈGE DE LA FÉDÉRATION DES MUTUELLES DE FONCTIONNAIRES  
RUE JEAN-JAURÈS - 85-LA-ROCHE-SUR-YON

le spécialiste de la musique

**DANN**

121, rue de la République, 17 - ROCHEFORT

VOUS PRÉSENTE :

# MUSIQUE EXPO

1<sup>re</sup> EXPOSITION DE MATÉRIEL D'ORCHESTRE

sonorisations et amplificateurs M.I., éclairages et effets spéciaux COLLYNS. Les plus prestigieuses Guitares électriques et classiques GIBSON, FENDER, MARTIN. Pianos YAMAHA, accordéons et accordéons orgues CRUCIANELLI, orgues HAMMOND.

Cette première manifestation dynamique est destinée à tous les professionnels et amateurs de la musique.

## LE NOUVEL ORGUE CARAVAN GEM !!



Vibrato - Prise pour ampli  
auxiliaire, entrées boîte de  
rythmes et casque d'écoute,  
Prise pour pédale de volume.

un véritable orgue professionnel  
avec 16' 8' et 4', basses séparées et  
ampli de 20 w pour 1150 f  
et toujours  
le Jumbogem pour 1495 f

Documentation sur demande

**GAFFAREL MUSIQUE**

18 bis, rue de Bruxelles, Paris-9<sup>e</sup>

Téléphone : 874.40.03

3, rue Guy-Mocquet, Marseille-1<sup>er</sup>

Téléphone : 16 (91) 48.34.24



la générosité de nous offrir une moyenne de vingt-cinq minutes de musique par face. Le double-album « U » a été produit voici environ un an, tandis que « Liquid Acrobats » vient de sortir en Grande-Bretagne. Il n'est évidemment pas question de dissocier l'un de l'autre, bien que le personnel musical réuni autour de Robin et de Mike ne soit pas toujours le même; c'est la continuation logique d'une conception musicale qui implique une participation collective et spontanée de tous ceux qui le désirent; c'est dans ce sens que l'on parle de « fête » avec cette musique faite pour être jouée dans la rue, et partout où l'on s'y attend le moins: chassez le galop, et la nature revient. Certains « grands » groupes ont tourné en rond ou bien ont dû se séparer à la suite de sautes d'humeur de leurs membres. Cela ne saurait arriver à ceux de l'ISB, qui savent varier les plaisirs à l'infini en respectant la liberté de chacun. Et vous allez voir que l'on n'a pas fini de parler de cet Incroyable Orchestre à Cordes. — JACQUES VASSAL.

### THE BUTTERFIELD BLUES BAND

SOMETIMES I JUST FEEL LIKE SMILIN'. Play on. 1000 ways. Pretty woman. Little piece of dying. Song for Lee. Trainman. Night child. Drowned in my own tears. Blind leading the blind. ELEKTRA 42.095/30 cm (dist Kinney). (U) Paul Butterfield déclara un jour: « L'étiquette Blues ne signifie pas grande-chose. Roland Kirk joue le blues, Nina Simone le chante, ainsi que Ray Charles, Are-

tha, Muddy Waters, Little Milton... et pourtant ils sont tous tellement différents les uns des autres ». En France, il y a deux sortes d'amateurs de blues: les Puristes et les Incultes... Les Puristes affirment que cet art est spécifiquement noir et ne jurent que par Robert Johnson et Sonny Boy Williamson (le premier naturellement); quant aux Incultes, ils ont découvert le blues en 1968 et s'imaginent que John Mayall... ou Eric Clapton (?) en sont les maîtres. Comme le savent déjà ceux qui l'aiment, la musique de Paul Butterfield n'entre dans aucune de ces deux catégories et c'est la raison probable pour laquelle le Blues Band qu'il dirige a tant de mal à s'imposer en France; si vous pensez que j'exagère, passez chez Pan et demandez à Gérard, le disquaire, combien d'exemplaires du double album « Live » il a vendu... Butterfield sort ce mois-ci son septième enregistrement, « Sometimes I just feel like smilin' », et ce n'est pas certainement pas celui-ci qui mettra fin à l'indifférence dont le public français fait preuve à son égard. C'est que l'orchestre de Butterfield représente la frange la plus « moderne » de ce que l'on appelle communément « le blues »: le BBB est maintenant composé aux deux-tiers de Noirs (dont le talentueux Gene Dinwiddie) et ceux-ci donnent à la musique une couleur (le jeu de mots était volontaire) nettement Soul et très Funky, voire même Funkadelic; le BBB de « 1000 ways » n'est d'ailleurs pas sans rapports avec les Temptations de « Ball of confusion »... Il faut également noter l'attraction pour le Jazz qu'illustre Dinwiddie (encore) dans « Song for Lee » ainsi que certaines références au Black Power (« Dinwiddie toujours ») plus particulièrement visibles dans « Train-



man » où le saxophoniste récite l'introduction du « New York, New York » (The Big Apple) des Last Poets... A part cela, on distingue maintenant deux sections bien différentes au sein du BBB: un noyau composé de Paul Butterfield (chant, harmonica, piano), Gene Dinwiddie (chant, saxophones ténor et soprano, flûte, tambourin), Ralph Wash (chant, guitare), Rod Hicks (chant, basse) auxquels viennent s'ajouter les cuivres et les percussions: Trevor Lawrence (sax baryton), Dave Sanborn (sax alto), Steve Madaio (trompette), Dennis Whitted (drums), Bobby Hall (conga, bongos) et Big Black (congas); on note aussi la présence de deux membres épisodiques du BBB: le pianiste Ted Harris et le batteur George Davidson qui jouent sur « Play on » et « Night child »; tout ce beau monde est renforcé par une section de choristes (très, très importantes dans ce disque) comprenant Clydie King, Merry Clayton, Venetta Fields et Oma Drake. Voilà; encore un bon disque à mettre à l'actif du Butterfield Blues Band dont la musique est l'une des plus riches et la démarche l'une des plus intéressantes de l'histoire du blues américain. — YVES ADRIEN.

### ISAAC HAYES

SHAFT. Theme from Shaft. Bumpy's lament. Walk from Regio's. Ellie's love theme. Shaft's caberide. Cafe Regio's. Early Sunday morning. Be yourself. A friend's place. Soulsville. No name bar. Bumpy's blues. Shaft strikes again. Do your thing. The end theme. MGM 2.268-002/2 x 30 cm (dist. Polydor) (2 x U). Musique composée et jouée par l'orchestre d'Isaac Hayes pour le film « Shaft », distribué en France sous le titre « Les nuits rouges de Harlem ». Un double-album de musique arrangée qui doit aider à souligner les climats des séquences. Isaac Hayes se montre très à l'aise pour construire une série de thèmes variés qui vont du rhythm and blues à la musique « de genre », d'« atmosphère »: mise en



place habile des cuivres, des sonorités électriques, ou bien légères, dansantes, pour « tea for two ». Mais que l'action dramatique réclame un apport musical plus franc, et l'on retrouve le Isaac Hayes de « Hot buttered soul » ou de « Black Moses », deux des meilleurs de ses précédents albums. Écrire une musique de film, c'est travailler en liberté surveillée, il est alors extrêmement difficile de concilier l'intérêt d'un film et celui musical du compositeur. Isaac Hayes y est parvenu, il a composé une musique qui se suffit à elle-même jusque dans ses moments les moins forts; « Theme from shaft » est un prodigieux thème d'une rare intensité avec notamment cette sonorité à la pédale wa-wa qui rythme la musique. Mais ce qui justifie peut-être le plus l'intérêt de cet album du pianiste-organiste noir, c'est sans doute le long morceau qui prend place à la fin du disque, « Do your thing »: riffs des cuivres, bongos soutenant un solo de guitare en distorsion. Un excellent travail pour un excellent album. — PAUL ALESSANDRINI.

### STAX-POLYDOR

Polydor ressort les meilleurs disques du catalogue Stax, dont il assure désormais la distribution en France. Une série de six albums (à ce jour) intitulés « This is... » permet de retrouver une sélection des meilleurs morceaux de quelques artistes de talent: Isaac Hayes (2.325-045); Booker T. & the MG's (2.325-058); Steve Cropper (2.325-059); Eddie Floyd (2.325-055); David Porter (2.325-056); Albert King (2.325-057). Cette série sera chroniquée plus en détail le mois prochain.



2

NOUVEAUX  
MATÉRIELS

• DOUBLE BATTERIE  
« SOUDLIGHT »  
adoptée par MARTIN CIRCUS  
• DOUBLE BATTERIE  
100 % MÉTAL CHROMÉ  
jouée par MAGMA  
et TRIANGLE

Documentation et liste de revendeurs sur  
demande :

Sté A.S. BOUDARD, Boîte Postale n° 3  
94-BREVANNES - Tél. : 922.65.59

ASBA

ERIC BURDON  
& JIMMY  
WITHERSPOON

GUILTY! Driftin' / Once  
upon a time. Steam roller.  
The laws must change.  
Have mercy judge. Goin'  
down slow. Soledad. Home  
dream. Wicked wicked man.  
Headin' for home. The time  
has come.

UNITED ARTISTS UAS  
29.251/30 cm (U)

Fait ch..., le blues, hein !  
Avec leurs slows, là, tou-  
jours pareil ! Il y a cepen-  
dans dans ce disque davan-  
tage de défonce que dans  
n'importe quel truc de hard-  
rock paru cette année (en  
exagérant un tout petit  
peu). Burdon revient gueu-  
ler ; plus cru, plus vulgaire  
que jamais (donc, il ne faut  
pas se gêner en parlant de  
lui). Et Witherspoon a l'air  
tellement content de pou-  
voir chanter tout son saoul  
qu'il relève le défi et cho-  
ruse avec le petit Eric. Il  
veut se faire entendre, lui  
aussi, et l'on n'avait pas  
entendu cela depuis fort  
longtemps, justement. Il  
s'est passé quelque chose  
de très excitant, entre les  
deux hommes ; un échange  
spirituel qui a provoqué ces  
moments irrésistibles d'é-  
mulation (« I'm a steam-ro-  
llerba-by ») qui font de ce  
disque un grand disque.  
Les musiciens présents ici



jouent le blues, et ils le  
jouent dur, brutal, comme  
cette guitare suraiguë qui  
vous trille dans les oreilles,  
ce martèlement lourd et  
puissant qui écrase les  
épaules. Noirs et Blancs  
ensemble, très profondé-  
ment, pour un disque dont  
on prend la musique en  
pleine gueule, car ils ont  
mis le paquet, les galopins.  
— JACQUES CHABIRON.

TEN YEARS  
AFTER

A SPACE IN A TIME. One

of these days. Here they  
come. I'd love to change  
the world. Over the hill.  
Baby won't you let me rock  
n' roll you. Once there was  
a time. Let the sky fall.  
Hard monkeys. I've been  
here too. Uncle jam.  
CHRYSALIS CHR 1.001/  
30 cm Kinney (U)

Peut-être allons-nous dé-  
clencher une nouvelle que-  
relle en disant que nous  
pensons que ce disque est  
effectivement le plus inté-  
ressant que TYA ait produit  
à ce jour ? Il se pourrait en  
effet que les fans de ce  
groupe trouvent « A space  
in a time » moins bon que  
« Watt » ou « Cricklewood  
green ». De là à nous traiter  
de con, il n'y a qu'un pas  
que d'aucuns franchiront,  
puisque il semble bien que  
l'on ne puisse s'expliquer  
sans s'injurier. Les longues  
randonnées solitaires dont  
Alvin Lee abusait sont pas-  
sées de mode, et c'est tant  
mieux : TYA sonne plus que  
jamais comme un vrai  
groupe composé de quatre  
musiciens qui tous ont le  
droit de parler, non plus  
tour à tour, mais ensemble,  
l'un en fonction de l'autre,  
dans l'intérêt de la musique  
de Ten Years After. Par  
exemple, on n'avait jamais  
aussi bien entendu Chick  
Churchill, et jamais la ryth-  
mique n'avait fait à ce point  
partie intégrante de la mu-  
sique même. Il est d'autre  
part bien agréable d'en-  
tendre Lee jouer si bien de  
la guitare sèche, de voir  
que l'on s'est un peu fatigué  
pour écrire des arrange-  
ments dignes de ce nom  
(« I'd love to change the  
world »). Un peu d'humour,  
une approche en général  
relax de la musique. Alvin  
Lee a maintenant compris,  
il est sans aucun doute sur  
la bonne voie, espérons  
qu'il sera suivi par ceux qui  
ont porté le groupe là où  
il se trouve. Une très bonne  
surprise que l'on désespé-  
rait d'avoir un jour. —  
JACQUES CHABIRON.



## SHUGGIE OTIS

FREEDOM FLIGHT. Ice  
Cold Daydream. Straw-  
berry Letter. Sweet Thang.  
Me and My Woman. So-  
meone's Always Singing.  
Purple. Freedom Flight.  
EPIC (dist.CBS).BN 26.566/  
30 cm (U).

Attention. Ça démarre en  
trombe. Vrombissement  
de guitare, batterie-ha-  
choir. Et puis la partie vo-  
cale arrive, et on est tout  
décontenancé. On s'atten-  
dait à un hurlement, à quel-  
que chose de rauque, dans  
le genre Iggy Stooze. Ben  
non. C'est frêle et gentil, ça  
ne manque pas de charme.  
Une voix qui raconte plus  
qu'elle n'exprime. D'ail-  
leurs, c'est le boulot de la  
guitare d'exprimer. Comme  
un lion qui rugit. Même  
qu'on se dit parfois qu'elle  
va bouffer le p'tit Shuggie.  
Vous le connaissez, bien  
sûr, depuis qu'il fait le  
bœuf avec Al Kooper et  
Zappa. De ce dernier, il est  
revenu en planquant dans  
sa valise George Duke et  
Aynsley Dunbar. Tout ce  
petit monde n'attend évi-  
demment qu'une occasion  
pour causer à son aise avec  
la famille Otis. Première  
face, donc, départ sur les  
chapeaux de roues avec Ice  
Cold Daydream. Et puis  
une suite de morceaux plus  
tranquilles, où les amateurs  
de blues s'y retrouveront  
avec une version simplette  
il faut bien le dire de Me  
and My Woman (dont't get  
along one day...). Sim-  
plette, parce que le petit  
Shuggie Otis fait tout le  
travail, tout seul : guitares,  
basse, et piano. Pour les  
drums, il a quand même  
pris quelqu'un pour lui  
donner un coup de main.  
Bon. C'est bien gentil tout  
ça, mais ça n'accroche pas  
tellement. Après le décol-  
lage à 180° du début, on se  
demande si on va repartir ;  
on a reniflé l'odeur d'un  
plat succulent, et puis, à  
peine le temps d'y goûter  
et crac ! plus rien que de la  
bonne zizique de studio qui  
dérangera personne. Alors  
on retourne la chose. Et re-  
gâteau. Du genre sucré.  
Agréable, gentil, douce-  
reux, ouais. Mais y fait  
froid dehors et ça chauffe  
pas des masses tout ça. Et  
puis, quand même, enfin, il  
se passe quelque chose  
de vraiment intéressant.  
Certes, l'on fera remarquer  
oiseusement que l'on n'a  
fait cet album que pour ce  
titre (Freedom Flight). Et

l'on aura raison et l'on se  
demandera une fois de  
plus s'il est vraiment néces-  
saire de fabriquer des trucs  
à 3 000 balles quand ceux à  
1 000 balles peuvent suf-  
fire. Je connais des cata-  
logues entiers de jazz qui se  
sont écroulés pour moins  
que ça. A propos : il paraît  
qu'aux États-Unis un  
groupe de radicaux ont  
formulé l'exigence sui-  
vante : que pour avoir le  
droit de sortir un 30 cm, un  
groupe devra d'abord avoir  
eu un simple classé dans  
les charts. Ça peut se dis-  
cuter. Dans le cas qui nous  
préoccupe, on pousse à la  
consommation de mor-  
ceaux peu intéressants  
pour, tout à fait à la fin,  
déguster un plat de roi.  
Comme si on vous obligeait  
à prendre la moitié d'un  
bœuf quand vous avez be-  
soin d'une escalope.  
On revient à Freedom  
Flight. C'est chouette. Ils  
s'y sont tous mis, Dunbar,  
Duke, Otis et un sax-ténor  
du nom d'Aplanalp, pseu-  
donyme qui dissimule une  
personnalité de premier  
plan parmi les musiciens de  
jazz. Je ne saurais vous  
dire exactement de qui il  
s'agit, ça swingue dans la  
lignée Coltrane et ça sou-  
tient très bien ce qui semble  
être le meilleur de Shuggie  
Otis. Sous le calme appa-  
rent, tempo moyen, doigté  
léger, phrases courtes, on  
devine une masse de swing  
fantastique. Dommage que  
le morceau ne prenne toute  
la face, et même tout le  
disque. Car on a l'impres-  
sion que sur cette base, ils  
auraient pu aller très loin.  
Alors il faudra vous con-  
tenter de ces 12 minutes 48.  
Elles sont suffisamment  
pleines, étoffées, pour vous  
faire passer le reste. —  
ALAIN DISTER.



P.S. : Affaire de famille :  
c'est produit par Johnny  
Otis (le père), qui joue de la  
batterie, par endroits, mais  
ça ne se remarque pas  
autant que Dunbar.

## ALICE COOPER

LOVE IT TO DEATH. Caught  
in a dream. I'm eighteen.  
Hallowed be my name.  
Long way to go. Black juju.  
Is it my body. Second  
coming. Ballad od Dwight  
fry. Sun arise.

STRAIGHT 064-92 463/30  
cm Pathé (U)

Comme quoi il n'est pas  
toujours nécessaire d'être  
un excellent musicien pour  
faire de la musique bonne...  
car telle est la musique  
d'Alice Cooper, bien fichue,  
marrante, comme le groupe  
d'ailleurs. Les gens d'Alice  
Cooper ont un souci majeur  
— hormis celui de gagner  
du fric —, la scène ; et ils  
ne veulent surtout pas  
s'encombrer d'une musique  
trop compliquée, trop am-  
bitieuse en regard de leurs  
moyens qu'ils savent limi-  
tés. Mais exploiter au maxi-  
mum ce rock'n'roll outré  
— celui de Detroit, en pro-  
fiter, de cette musique,  
pour parler, théâtraliser, se  
distraindre et distraire, rire  
et faire rire, tel est leur  
dessein. Il y a chez eux  
cet aspect funky qui man-  
que tellement aux groupes  
de rock anglais, Faces mis  
à part, peut-être. Alice  
chante « J'ai dix-huit ans  
et n'ai qu'une envie, foutre  
le camp, foutre le camp  
d'ici ! », et ses mots sonnent  
vrai parce que tout le  
monde a effectivement en-  
vie de foutre le camp de  
Detroit, et les types qui  
ont vu Alice partir partent  
un peu avec lui. S'ils le  
voient réussir, ils réus-  
sissent un peu avec lui. Sa  
musique est grossière,  
certes, mais jouée telle  
qu'eux la joueraient, sans  
doute. Quelque chose qui  
les fasse bouger, quelque  
chose de direct, comme  
l'est le show d'Alice, qui  
ne laisse aucun doute, au-  
cune place à l'équivoque  
quant à ce qui est dit et  
montré. Le seul symbole  
qui demeure est celui de  
la confusion des sexes.  
Le succès d'Alice Cooper  
montre l'importance qu'a  
sa démarche ; et, replacé  
dans un cadre autre que  
celui de l'actualité, c'est-à-  
dire replacé dans une  
quelconque « histoire de  
la pop », Alice Cooper est  
un groupe important, en  
tête des « pervers ». En  
comparaison, Grand Funk  
Railroad, s'il remporte lui  
aussi un succès considé-  
rable, ne peut pour l'in-  
stant prendre la même im-  
portance qu'Alice : G.F. est



un groupe fabriqué d'après  
certaines données exté-  
rieures aux musiciens, puis-  
qu'il s'agit bel et bien d'un  
produit fait après une étude  
de marché. Alice Cooper  
est au contraire un groupe  
dont les membres repré-  
sentent les envies les plus  
secrètes du peuple dont  
il est issu, devenant ainsi  
son reflet le plus sûr. —  
JACQUES CHABIRON.

## JACK BRUCE

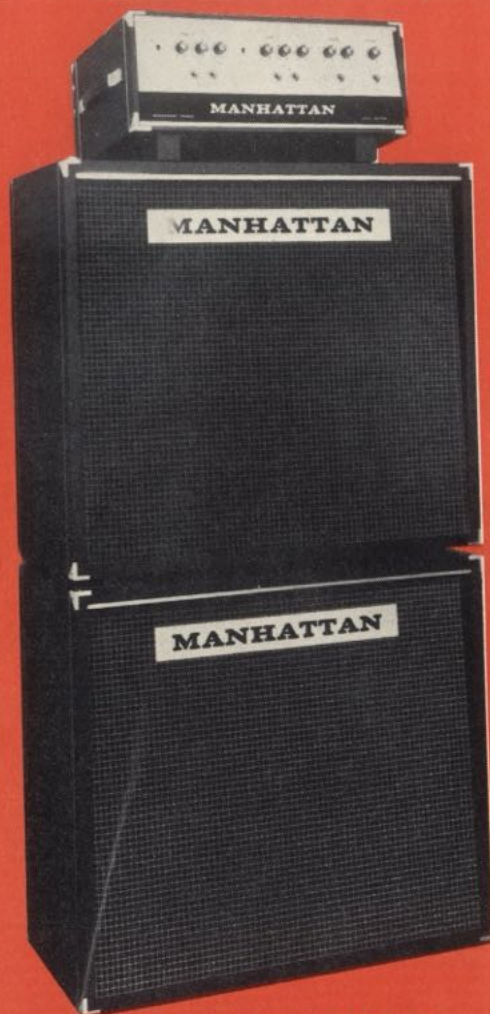
Can you follow? Escape to  
the Royal Wood. You burn-  
ed the tables on me.  
There's a forest. Morning  
story. Folk song. Smiles and  
grins. Post war. A letter of  
thanks. Victoria sage. The  
consul at sunset.

POLYDOR 2.383-065/30 cm  
(T)

« Harmony Row », troi-  
sième album « solitaire » de  
Jack Bruce, troisième pas  
dans la recherche de sa  
vérité musicale, et ce disque  
n'est en fait qu'une étape.  
Comme pour « Song for a  
tailor », l'écoute de cette  
musique ne rassasie pas  
vraiment son auditeur : ce  
n'est pas de la musique  
« totale » et c'est pourquoi  
on peut rester perplexe  
sinon méfiant devant une  
telle production. On aborde  
les toutes premières  
écoutes avec des pincettes,  
du bout des doigts et on  
voudrait que cette musique  
ait plus de tonus, de mor-  
dant ; elle a tout pour cela :  
des compositions intelli-  
gentes à la limite exacte de  
la douceur et de la violence,  
de bons musiciens, un bon  
chanteur. Et pourtant, il est  
très difficile d'y adhérer  
totalement, c'est un « oui  
mais » qui sort d'entre nos  
lèvres sans même que l'on  
y ait réfléchi vraiment.  
Alors pourquoi ? Parce que  
cette musique est « on the  
road », elle est sur la route  
qui mène à ce que son  
auteur voudrait vraiment  
arriver à faire sans y par-



# manhattan for the Peppiest Popsound



100 W. RMS (130 en crête)

LIGNE AMÉRICAINE COMPACTE  
SON POP SUPER PUISSANT

**GARANTIE TOTALE**

3 CORPS SUPER SOLO REVERB 3600 F  
3 CORPS SUPER BASSE 3500 F

Documentation complète ainsi que liste  
de nos dépositaires régionaux envoyée  
gracieusement sur demande.

**MUSIKENGRO** IMPORTATEUR NATIONAL :  
14, r. des Tuileries, 69 - LYON-9<sup>e</sup> - Tél.: 83.61.40



venir complètement, il tâ-  
tone, il essaye, et puis un  
jour il essaye de s'arrêter  
et de voir, alors il enre-  
gistre un disque: et c'est  
« Song for a Tailor » et  
c'est « Harmony Row ». Ce  
sont des étapes, elles ne  
sont pas parfaites, ce sont  
presque des esquisses et  
l'on n'arrive donc que diffi-  
cilement à en percevoir la  
réalité. Deux alternatives  
s'offrent donc à l'auditeur:  
rejeter la musique et at-  
tendre ou bien se donner  
le mal d'aller la chercher  
dès maintenant telle qu'elle  
est c'est-à-dire un peu  
bâtarde. A vous de choisir,  
je pense pour ma part que  
l'effort vaut la peine d'être  
accompli. Que dire de plus  
alors? Disséquer la mu-  
sique n'apporterait pas  
grand-chose dans une telle  
optique: alors sachez que  
Bruce s'est entouré de  
Chris Spedding, à la gui-  
tare et John Marshall à la  
batterie. Que toutes les  
compositions sont l'œuvre  
de l'ancien bassiste des  
Cream et les lyrics de son  
compère Pete Brown. —  
MICHEL MARCHON.

## HAWKWIND

IN SEARCH OF SPACE. You  
shouldn't do that. You  
know you're only dreaming.  
Master of the universe. We  
took the wrong step years  
ago. Adjust me. Children  
of the sun.

UNITED ARTISTS 29.202/  
30 cm (B)

Un deuxième disque  
d'Hawkwind, qui restitue  
de façon beaucoup plus  
convaincante ce qu'est la  
musique du groupe sur  
scène, ce que l'on avait pu  
découvrir il y a deux ans au  
festival du Bourget: de  
longues périodes de folie et  
de démesure sonore, une  
improvisation collective  
sans réserve se livrant dans  
le déchaînement des cuivres  
et des sonorités électriques  
mêlées. Ici, on retrouve

cette même frénésie avec  
en plus un climat incanta-  
toire. Si l'on devait définir  
plus précisément la dé-  
marche du groupe, on pour-  
rait le faire en citant  
d'autres noms qui peuvent  
servir de références: le  
Pink Floyd, Amon Düül II, Red  
Noise. Une sorte de moyen  
terme entre l'explosion free  
rednoise, le délire  
électro-acoustique, la di-  
mension spatiale pink floy-  
dienne, la pulsion régu-  
lière, incantatoire, l'impro-  
visé d'Amon Düül II et son  
expressionnisme, notam-  
ment dans cette longue  
pièce musicale qu'est « You  
shouldn't do that ». La res-  
semblance avec l'univers  
musical d'Amon Düül II  
n'est pas fortuite, puisque  
l'on retrouve au sein  
d'Hawkwind l'ancien bas-  
siste du groupe de Munich,  
Dave Anderson, qui donnait  
à « Phallus Dei » cette pul-  
sion, ce grondement parti-  
culiers. On retrouve à tra-  
vers tous les morceaux du  
disque l'idée de voyage,  
d'un départ vers des terres  
inconnues, qui, musicale-  
ment, est exprimée très  
réalistement par le jeu des  
sonorités électro-acous-  
tique, les effets de studio,  
la dislocation/concentra-  
tion des sons. Le recours au  
sonorités spatiales est  
constant même sur les  
compositions qui ménagent  
une ouverture à la chanson  
comme dans « We took the  
wrong step years ago »,  
signifiant ainsi l'ambition  
du groupe de concilier l'im-  
provisation free, les sono-  
rités électro-acoustique, le  
travail en studio et la chan-  
son. C'est sans doute pour-  
quoi la musique rappelle  
parfois de manière gênante  
celle d'Amon Düül, sans en  
avoir bien sûr la spécificité  
germanique. Un excellent  
disque qui marque le vrai  
départ de ce groupe « dif-  
férent », à l'intérieur du  
monde pop anglais. Si  
Hawkwind n'a pas tota-  
lement trouvé sa voie  
propre et originale, le cou-  
rant dans lequel il a choisi



de se placer laisse bien  
augurer d'un avenir pro-  
chain, surtout quand on sait  
combien le disque ne re-  
flète pas totalement tout  
ce qui se fait sur scène.  
Signalons la pochette et le  
petit livret plein de réf-  
érences mystiques et astro-  
logiques qui constituent  
l'enrobage, prouvant que  
celui-ci devient un argu-  
ment de vente presque  
aussi essentiel que la mu-  
sique elle-même. — PAUL  
ALESSANDRINI.

## B.B. KING

VERY BEST OF.  
PROBE C 154-92696/7/2 x  
30 cm Pathé (2 x D)  
B.B. KING IN LONDON.  
Caldonia. Blue shadows.  
Alexi's boogie. We can't  
agree. Ghetto woman. Po-  
wer of the blues. Part-time  
love. Wet hayshark. Ain't  
nobody home.

ABC ABCX-730B/30 cm  
Import Pathé (B)

Deux albums, ce mois-ci,  
viennent une fois de plus  
prouver que B.B. King est  
Le King of The Blues. Un  
excellent échantillonnage  
de tout ce qu'a fait le King  
dans sa carrière (« Very  
Best of »), et les traces de  
l'aventure vécue en com-  
pagnie de jeunes musiciens  
anglais (« In London »).

En ce qui concerne le  
double LP, il est préférable  
d'écouter le disque studio  
avant le live, si l'on souhaite  
recevoir à son maximum  
l'impact de cette musique.  
Pourtant, les enregistre-  
ments effectués en studio  
demeurent quoiqu'il arrive  
irréprochables, qu'ils pro-  
viennent de tel ou tel  
disque, de telle ou telle  
séance ou époque, car ils  
ont été sévèrement sélec-  
tionnés, principalement à  
partir de « Completely  
Well », de « Live & Well »,  
d'« Indianola » et de « Live  
at the Regal » (pour le  
disque « live »). En petit  
comité, le King reste le  
maître du jeu, dicte sa loi  
à ses accompagnateurs qui  
s'appliquent à le soutenir  
impeccablement. « Go  
Underground », « Nobody  
loves me but my mother »,  
« Chains and things »,  
« Hummingbird » tirés  
d'« Indianola », tranchent  
par leurs orchestrations so-  
phistiquées, mais de bon  
goût, qui ne font jamais

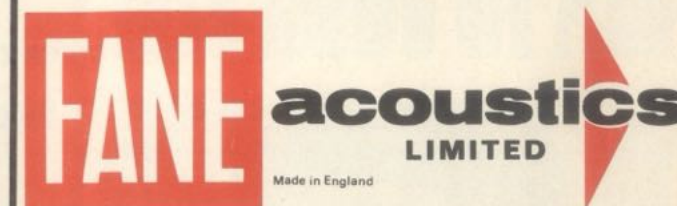
oublier que c'est B.B. King  
qui joue et chante. L'en-  
tendre jouer, face à la foule,  
et pour la foule, c'est LE  
pied, dès les premières  
notes de « Everyday ». La  
batterie du fidèle Sonny  
Freeman sonne comme un  
métronome excité et la  
guitare suit, voltige, avant  
de prendre le dessus, de  
donner libre cours à son  
lyrisme. On le voit bien que  
le B.B. King de 1964 était  
plus impétueux que celui  
d'aujourd'hui, les plages  
enregistrées au Regal le  
prouvent. Mais le King de  
maintenant est un artiste  
en pleine possession de ces  
moyens. A sa classe, à son  
talent, est venue s'ajouter  
l'expérience de la scène, le  
métier. Aussi, les morceaux  
les plus récents sont d'une  
ampleur et d'une richesse  
bien plus profondes que les  
anciens. Le guitariste est



Grand, Seigneurial. N'im-  
porte qui peut être  
convaincu de sa supério-  
rité. Il suffit simplement  
d'écouter, et de ne plus  
s'étonner si les « proues-  
ses » d'autres pseudo-  
guitaristes de blues nous  
agacent.

Ringo Starr, Jim Price,  
Alexis Korner, Steve Mar-  
riott (la liste est longue) le  
savent bien et ne se per-  
mettront pas un écart lors  
de ces sessions london-  
niennes. Ils ne sont pas  
venus faire le bœuf, pas  
venus faire une démon-  
stration de leur talent — cer-  
tains en ont — mais bien  
plutôt essayer de ne pas  
gâcher celui de leur Maître  
à jouer. Mention bien à  
tous, d'ailleurs. Pour chi-  
poter: je n'apprécie guère  
le jeu de Gary Wright dans  
« Part Time love », mais  
bof. Partout, du blues. Qui  
prend tellement d'aspects  
différents tout en demeu-  
rant lui-même que l'on ne  
peut s'empêcher de rire en  
pensant à ceux qui pré-  
tendent que « le blues, c'est  
toujours la même chose ».  
Douze musiciens pour  
« Caldonia »; les cuivres  
sonnent clair, B.B. King

# HAUT-PARLEURS



LES PLUS PUISSANTS HAUT-PARLEURS  
POUR L'UTILISATION EN MUSIQUE  
ÉLECTRONIQUE ET SONORISATION

30 cm de 10 à 100 w RMS  
38 cm de 25 à 100 w RMS  
46 cm de 80 à 150 w RMS  
modèle HIFI de 10 à 75 w RMS



SÉRIE SUPER PUISSANTE « CRESCENDO »

Aimant de 20.000 Gauss

3 modèles : 30 - 38 et 46 cm de 100 à 150 w

Quelques références de constructeurs sérieux uti-  
lisant FANE ACOUSTICS dans leurs fabrications :

SOUND CITY (GB)  
SIMMS-WATT (GB)  
WEM (GB)  
IMPACT (GB)  
ORANGE (GB)  
MUSIQUE INDUSTRIE (F)

LISTE REVENDEURS ET DOCUMENTATION

*musique industrie* 31-33, rue de Lagny,  
94 - VINCENNES - Tél. : 808.89.86 +  
DÉPOT DE LYON : ETS PLAY-BACK  
37, rue Smith, LYON - Tél. (78) 37.86.42



# IDÉES CADEAUX

## HARMONICA CHROMATIQUE

DEPUIS  
25,60 F



## MÉLODICA

DEPUIS  
71,95 F



## MINI-ORGUE

GUIDE-CHANT  
DEPUIS  
250 F



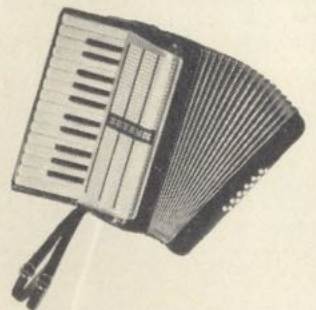
## GUITARE JAPONAISE

DEPUIS  
220 F



## ACCORDEON

DEPUIS  
440 F



## PIANO ELECTRIQUE

"PIANET"  
A  
1.900 F



## PIANO KAWAI

DEPUIS  
3.600 F



CHEZ TOUS LES MARCHANDS DE MUSIQUE

# HOHNER-FRANCE

DOCUMENTATION

21 RUE VAN LOO

PARIS 16°

chante, de sa voix de stentor, et tout le monde a un cœur gros comme ça. Plus tard, dialogue à la guitare sèche, avec Alexis Korner; une petite merveille que cet « Alexis Boogie ». Une belle chanson calme, mélancolique et désabusée (« Ghetto woman »), avec un arrangement de cordes superbe, lui aussi. Partout, le swing. Qui s'adapte aux structures particulières des morceaux, car le swing est quelque chose de malléable. B.B. King ne chante ni ne joue du blues, il joue et chante le blues. — JACQUES CHABIRON.

rythmique permanente. Cet album fait plus penser à Miles Davis qu'à Wilson Pickett; il est long, étrange



et décousu, aussi fou que Sly. Un chef-d'œuvre. Pas de semaine qui s'apporte son petit JIMI HENDRIX. En voici donc un autre, attendu, qui est l'enregistrement du guitariste au festival de Wight (« Isle of Wight » — Polydor 2302 016). Une partie du moins, qui présente, très bien enregistrée, une expérience en train de se retrouver derrière son flamboyant leader. Décidément, les disques posthumes de Jimi se suivent et se ressemblent: tous remarquables. Cela ne saurait durer.

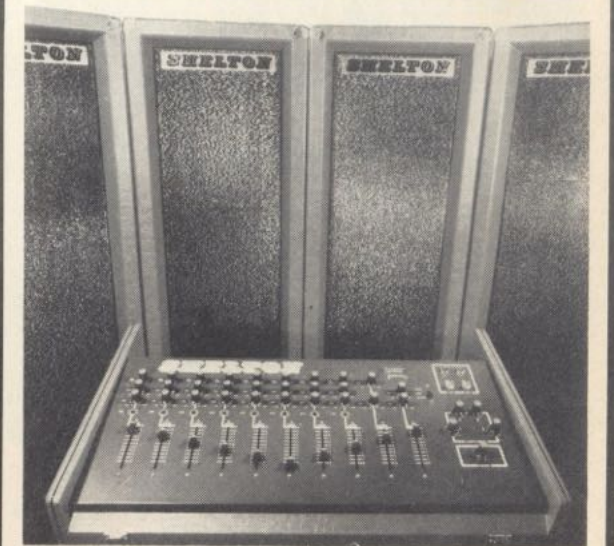
C'est avec un peu d'appréhension que l'on écoute le nouvel album des DOORS. Que vont-ils faire sans lui? Ils font mieux que bien et prouvent avec ce disque enregistré au moment où Jim Morrison les avait quittés que leur nom reste celui d'un très bon trio capable de faire une musique différente. Si les Doors étaient pour beaucoup Jim Morrison, ils n'étaient pas que lui. Ce qu'ils ont perdu en force vocale, ils le regagnent par leur maîtrise instrumentale et la réelle beauté de leurs compositions. Cela en surprendra beaucoup sans doute, mais « Other Voices » (Elektra EKS 75017) est l'un des meilleurs disques du mois. Et « Ships w/Sails » la plus belle chanson qui soit. PINK FLOYD retrouvé. « Meddle » (Harvest SMAS 832) est la meilleure chose entendue de ce groupe depuis longtemps, depuis « Ummagumma » en vérité. Moins prétentieux que son prédécesseur, ce disque marque un léger retour du Floyd au style hérité de Syd Barrett, et le groupe retrouve du coup sa place parmi les premiers. La place des WHO, elle, n'a jamais été discutée. Pro-

## IMPORTATIONS GIVAUDAN

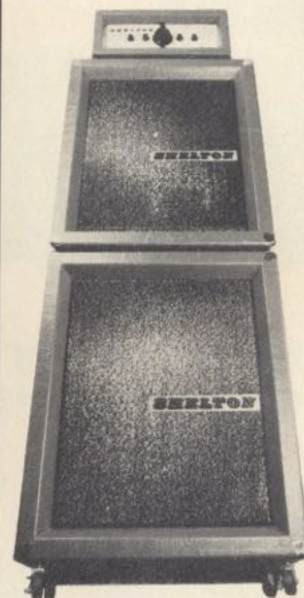
Leur premier album (double) est depuis 130 semaines parmi les 50 meilleures ventes américaines; le second (double) est depuis 100 semaines parmi les 100 meilleures ventes, et le troisième (double) n'est là que depuis une cinquantaine de semaines... Le quatrième album est... quadruple, et le groupe s'appelle, bien sûr, CHICAGO. Enregistré en avril dernier, lors des cinq concerts d'affilée que le groupe donna à Carnegie Hall, ce coffret contient la plupart des titres les plus fameux du groupe, plus une ou deux nouveautés. Et c'est un album magnifique, plus de deux heures et demie d'une musique vivante, excitante, impeccablement jouée. Les solistes, et particulièrement ce guitariste inouï qu'est Terry Kath s'en donnent à cœur joie (Columbia C4x 30.865). Du swing à la tonne. A encaisser.

Un autre groupe qui n'avait pas enregistré depuis bien longtemps est de retour: SLY & THE FAMILY STONE. Son nouvel album (« There's a riot goin' on » — Columbia KE 30.986) est à la première écoute déroutant, à la seconde une vraie merveille. R'n'B brisé, morcelé par le génie fou de Sly, musique de fragments incandescents déposés selon l'imprévisible volonté du leader sur une trame

# SHELTON THE BEST OF ALL



SONO 200 A 1600 W  
(boîte de mixage sur pied)



STUDIO 90 W  
1 corps

GÉANT 100 W  
3 corps

## 7 coloris pop au choix pour votre sono

GAINAGE TISSUS DE LUXE

SHELTON - FRANCE

SAC POSTAL 1 • 78 HOUILLES • TÉL. 968.70.03





**LES PLUS EXTRAORDINAIRES  
AMPLIFICATEURS AMÉRICAINS**

Une Technique « MODULAIRE »

Un son « FUNKY »

EXCLUSIVITÉ

BEFRA ELECTRONIC

11 et 13, rue St-Éloi, MARSEILLE-10<sup>e</sup>

Tél. : 48.58.80

3, boulevard de Clichy, PARIS-9<sup>e</sup>

Tél. : 878.36.41

PARIS EST

MUSIC



Un coin du rayon « ORGUES »

## le Super-Marché de L'INSTRUMENT DE MUSIQUE

plus de 1000 m<sup>2</sup> d'exposition



Un seul but, toujours mieux vous servir:

- Un choix toujours plus important.
- Une équipe de spécialistes soucieux de vous conseiller.
- Un service après-vente rapide et efficace.
- Des ateliers de réparations dans toutes les spécialités.
- Une assurance gratuite "Tous Risques" pour professionnels.

Tous les jours ouvrables  
de 9 h 30 à 12 h 30 et de 13 h 30 à 19 h 30

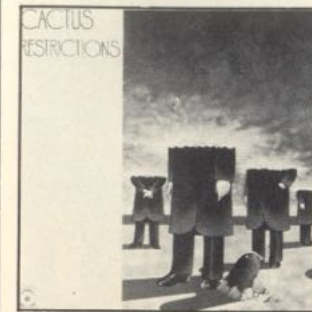
NOCTURNES Mercredi et Vendredi jusqu'à 21 h.

26, rue Robespierre - MONTREUIL

Tél. : 808.18.50

Métro Robespierre

fitant de son extraordinaire regain de popularité, le groupe ressort quelques-uns de ses titres les plus fameux, après les avoir remixés avec beaucoup de soin. L'album s'intitule « Meaty Beaty Big and Bouncy » (Decca DL 79184), et c'est exactement ce qu'il est. De « Can't explain » (en stéréo) à « The seeker », le superbe résumé d'une superbe carrière, qui remplacera avantageusement les 45 t mono usés.



Autre vieux de la vieille, le père MAYALL, conservateur de son propre musée, offre ici un nouvel album (double) de souvenirs du bon vieux temps. Une période de cinq années, la plus fructueuse, est ici résumée et l'album, honnête, permet d'entendre des gens comme Peter Green, Aynsley Dunbar, Mick Taylor, Eric Clapton, John Hiseman, etc. Bluesbreakers encore vivants... Encore vivants aussi, THE MAMAS & THE PAPAS célèbrent leur retour par un excellent album, digne de ceux, merveilleux, qu'ils enregistrèrent au temps de leur gloire. Le son de Los Angeles, poli, délicat, harmonieux, au service des superbes chansons de John Phillips. Et l'on s'aperçoit, en écoutant un chef-d'œuvre comme « Step out », que Mama Cass, John, Denny et Michelle nous manquaient un peu (« People like us » - Dunhill DSX 50106). Est-il utile de dire que le nouvel album de VAN MORRISON est une merveille? Van, chanteur extraordinaire et poète du quotidien est l'un des seuls artistes qui sachent chanter l'amour et le faire paraître neuf. Il a découvert dans les bois de Woodstock un semblant de sérénité, mais son sang irlandais ne cesse de bouillir et de venir tourmenter les climats les plus paisibles. Portée comme par le vent par les cymbales du superbe et délicat Connie Kay, soutenu par

un groupe uni autant qu'on peut l'être, Van Morrison démontre une fois de plus qu'il est l'un des deux ou trois plus grands chanteurs de la rock music (« Tupelo Honey » - Warner Bros WS 1950).

Autre grande voix, celle d'ELTON JOHN, qui a eu trop de succès trop rapidement pour qu'on n'annonce pas régulièrement sa fin. Ce n'est pas encore pour cette fois, en tout cas, car le nouvel album d'Elton et Bernie Taupin est aussi bon que ceux qui le précédèrent, s'il n'en diffère guère. Jolies chansons, toutes pareilles, somptueux accompagnement, toujours le même, mais la voix d'Elton John fait passer quelque chose (« Madman across the water » - DJM DJLPH 420), comme une idée de la perfection.

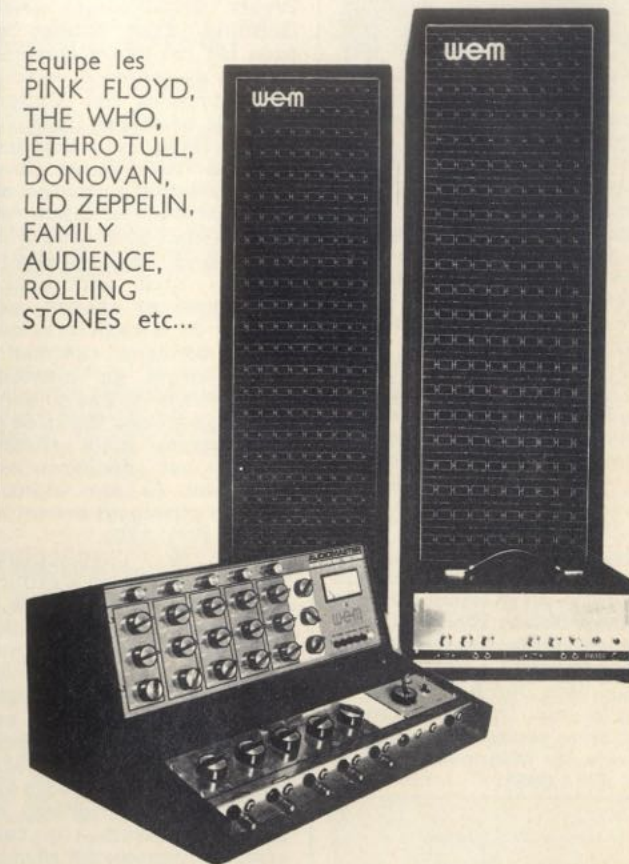
Un peu de rock avec CACTUS, en progrès de disque en disque. La musique du groupe roule et claque, urgente, violente, propulsée par la section rythmique phénoménale que constituent Appice et Bogert, traversée par les solos électrisants de Jim McCarty, érudite par la voix rouillée de Rusty (justement) Day. Quand le hard-rock est bon (« Restrictions » - Atco SD 33.377).

Quand il est un peu moins bon, il est celui de HUMBLE PIE, dont le double-album enregistré au Fillmore East confirme la prodigieuse énergie mais aussi les faiblesses au niveau de la cohésion et le goût pas toujours très sûr; la débâche de sueur et de décibels recueillie sur ce double-album (« Humble Pie performance rockin' the Fillmore ») - A & M SP 3.506 peut faire oublier ses défauts.

FAMILY n'a pas non plus l'air de très bien savoir où il va. Roger Chapman et ses hommes délaissent ici le rock dur de leurs débuts pour une musique plus intime, personnalisée. L'expérience n'est pas tout à fait concluante (« Fearless » - Reprise KS 4.003), si la pochette est superbe... Par contre le J. GEILS BAND, dont le premier album était malheureusement passé inaperçu, revient avec un disque sensiblement de la même veine. Ce groupe possède une force et une cohésion remarquables, et aussi le talent de ne pas s'étendre

sonorisation  
**wem**

Équipe les  
PINK FLOYD,  
THE WHO,  
JETHROTULL,  
DONOVAN,  
LED ZEPPELIN,  
FAMILY  
AUDIENCE,  
ROLLING  
STONES etc...



sono sans limite de puissance de 100 à 2000 Watts (à partir de 6.000 Frs) et toujours les amplis instrument 40 et 100 Watts (à partir de 3.000 Frs) et la formidable chambre d'échos COPICAT adoptée par TRIANGLE premier groupe pop français.

IMPORTATEUR

MESSEAN - MUSIQUE

45, rue de la Monnaie, 59 - LILLE

Tél. : 55.17.85

Liste des revendeurs sur simple demande

Importateur des célèbres baguettes Américaines à bout nylon « REGAL TIP »

à PARIS le matériel WEM est exposé et vendu par

CAMBON - MUSIQUE

49, rue Cambon (face à l'Olympia)

PARIS-1<sup>er</sup> - Tél. : 742.93.57

Service après vente et réparations





trop longtemps sur les sujets qu'il aborde. Les chansons sont dures et rapidement expédiées, sans fioritures. On se limite à l'essentiel et l'impact n'en est que plus grand. J. Geils Band est sans aucun doute le groupe le plus percutant qui se soit révélé ces derniers mois aux U.S.A. (« The morning after ») - Atlantic SD 8.297).

Autre révélation, MARC BENNO, ancien compagnon de Leon Russell dont le premier album en solo est une réussite totale. Rock teinté de blues (au sens le plus moderne du mot), très belles mélodies et une pléiade de musiciens dont la réputation n'est plus à faire (Jim Keltner, Jessie Davis, Bobby Womack, Clarence White, etc.), tous les ingrédients sont réunis, auxquels Benno ajoute une belle voix, un talent simple et une production impeccable. (« Minnows » - A & M SP 4.303).



CENTPEDE, ce super-orchestre anglais dirigé par Keith Tippett, présente enfin son album (double) très attendu. Sur les quatre faces se déroule une suite intitulée « September Energy » au cours de laquelle sont abordés tous les genres musicaux et plus

particulièrement un free-jazz bien tempéré et un rock idem. C'est ambitieux et c'est la plupart du temps réussi puisque l'ennui qui accompagne si souvent ce genre de tentative est évité. Au sein de l'orchestre (de plus de cinquante musiciens), on trouve Julie Driscoll, Mike Patto, Robert Wyatt, Elton Dean, Brian Godding, Zoot Money et tous les meilleurs jazzmen anglais du moment, le tout étant produit par Robert Fripp (« September Energy » - RCA NE 9). A entendre, MASON PROFFIT est l'une des meilleurs surprises du mois. Le premier album du groupe était bon, sans plus, le second est excellent. Country-rock admirablement joué et chanté, dépourvu de la mièvrerie que peut souvent véhiculer cette forme de musique quand elle n'est pas sincère. On pense ici aux Burritos et à d'autres, mais Mason Proffit est décidément lui-même (« Last night I had the strangest dream » - Ampex A 10.138).

Quant à l'INCREDIBLE STRING BAND, on s'étonne qu'il soit encore utile de le présenter, cet album devant être son huit ou neuvième. Le groupe fabrique toujours la musique la plus naturellement sophistiquée et la plus heureuse du monde. Bazar lumineux d'instruments antiques et hétéroclites, de folklores divers, le tout gracieux comme un rêve de jeune fille. Comme le titre de l'album l'indique assez bien, Heron, Williamson et leurs deux amis sont de « liquides acrobates » (« Liquid acrobat as regards the air » - Island ILPS 9.172), les plus délicieux qui soient. A rire.

Lui, je ne sais pas à combien d'albums il en est, mais son retour (au moins le troisième) mérite d'être signalé: il s'appelle LITTLE RICHARD, et voici son second album pour Reprise, la suite de « The real thing ». La « Pêche de Georgia » n'a rien perdu de sa voix extraordinaire et de son énergie

fabuleuse, mises ici au service de thèmes comme « Brown sugar », « Midnight special », « Joy to the world » ou « Proud Mary ». Un fascinant numéro d'acrobatie vocale et de soul à fleur de peau par celui qui reste, contre vents de la mode et marées de super groupes, le roi du rock and roll (« King of rock and roll » - Reprise RS 6.462). Sans oublier le quatrième LED ZEPPELIN, qui est... un autre album de Led Zeppe- lin, ni meilleur ni moins bon que les précédents. Quelques acoustiques superbes, tels que « Going to California » ou « Stairway to heaven », et du rock and roll joué et chanté avec cette efficacité et cette perfection qui sont la marque d'un groupe toujours debout (Atlantic SD 7.208).

ALICE COOPER, c'est tout à fait autre chose, évidemment. Hard rock et perversion, la continuation d'un trip complètement dingue sur fond de stridences électriques et balancements de boas symboliques. Le quatrième album du groupe s'appelle « Killer » (quoi d'autre?), et c'est bien cela (Warner Bros BS 2.567). De Detroit à la campagne avec un autre groupe qui est en train de se faire un nom auprès du grand public alors qu'il existe depuis longtemps et fait déjà partie de la légende de l'underground américain. Ce groupe s'appelle COMMANDER CODY AND HIS LOST PLANET AIRMEN, un nom comme on n'en fait plus depuis 65, et il joue de la country music authentique avec énormément de cohésion et de feeling. A écouter sans faute, plutôt que les pâles imitations qui fleurissent de-ci de-là (Paramount PAS 6.017). Et de la campagne à Montreux, avec un enregistrement live du fabuleux MONGO SANTAMARIA, roi des percussions afro-cubaines et père de Santana. Ça balance d'un bout à l'autre, le groupe arrivant même à faire swinguer une compo-

sition de... Michel Fugain (« Mongo at Montreux » - Atlantic SD 1.593). Seront arrivés quand ces lignes paraîtront: ELP, King Crimson, le superbe nouveau Traffic, Quicksilver, McCartney, Mountain, Grand Funk, Isaac Hayes, Leon Russell et Marc Benno, etc.



SALLE DES PAS-PERDUS - Tél. : 878-41-69  
GARE DU NORD - PARIS (10<sup>e</sup>)

Actuellement,  
vente promotionnelle  
sur toutes les  
GUITARES.

Venez nous  
consulter,  
vous serez  
agréablement  
surpris...



Yves Adrien et Christelle.

## ERUDIT POP

Les demandes de renseignements pleuvent, l'Erudit Pop compulse de vertigineuses piles de documents et la rubrique semble maintenant assurée d'une belle et longue vie...

Enfin la rubrique qui me sauvera des affres du désespoir! Je suis en effet bien à plaindre. Rendez-vous compte: folle des Rolling Stones et poussant cette passion à l'idolâtrie, je cherche depuis des mois, et ce sans succès, la discographie complète de ces cinq « merveilles », ainsi que les paroles de leurs chansons. Serez-vous celui qui me délivrera de cette torture insupportable? Je l'espère. Amicalement.

Marie-Pierre Imbert, 159, rue de Rome, 13 - Marseille (6<sup>e</sup>).  
45 t EP: I wanna be your man (Decca 457.026); Not fade away (Decca 457.031); Carol (Decca 457.036); It's all over now (Decca 457.039); If you need me (Decca 457.043); Time is on my side (Decca 457.050); Heart of stone (Decca 457.066); « Got live if you want it » (Decca 457.081); Satisfaction (Decca 457.086); Get off of my cloud (Decca 457.092); 19th nervous breakdown (Decca 457.104); Mother's little helper (Decca 457.122).

45 t SP: Come on/I want to be loved (Decca anglais F 11.675. Non édité en France); Satisfaction/The under assistant West Coast promotion man (Decca 72.039); Get off of my cloud/I'm free (Decca 72.048); Paint it black/Long long while (Decca 79.001); Have you seen your mother, baby, standing in the shadow/Who's driving your plane? (Decca 79.003); Let's

spend the night together/Ruby Tuesday (Decca 79.005); We love you/Dandelion (Decca 79.007); 2 000 light years from home/She's a rainbow (Decca 79.016); Jumpin' Jack Flash/Child of the moon (Decca 79.025); Street fighting man/No expectations (Decca 79.030); Honky tonk women/You can't always get what you want (Decca 79.063); Satisfaction/The under assistant West Coast promotion man (Decca 79.090 B. Réédition); Everybody needs somebody to love-Part I & 2 (79.097 B. Réédition); Lady Jane/Little red rooster (Decca 79.103 B. Réédition); Little Queenie/Love in vain (Decca 13.126); Memo from Turner/Natural magic (Mick Jagger. Decca F 13.067. Réf. anglaise); Brown sugar/Bitch/Let it rock (Rolling Stones Records RS 19.100).

Albums: Vol. I (Decca LK 4.605); Around and around (Decca 158.012); Vol. 3 (Decca 158.013); Out of our heads (Decca 158.015); Aftermath (Decca 258.021); Big Hits/High tide and green grass (Decca TXL 101); Got live if you want it (Decca 258.027); Between the buttons (Decca 258.028); Flowers (Decca SKL 4.888); Their satanic majesties request (Decca TXL 103); Beggars banquet (Decca SKL 4.955); Big Hits, Vol. 2/Through the past, darkly (Decca SKL 5.019); Let it bleed (Decca SKL 5.025); Get yer ya-ya's out! (Decca SKL 5.065); Stone age (Decca 5.084); Sticky fingers (Rolling Stones Records COC 59.100); Brian Jones presents the Pipes of Pan at Joujouka (Rolling Stones Records COC 49.100); Gimme shelter (Decca SKL 5.101).

L'intégralité des compositions Jagger-Richard est désormais disponible grâce à un songbook que vous pourrez vous procurer en écrivant à l'une des deux adresses suivantes: Tarantula, 127 bd Saint-Michel, Paris-5<sup>e</sup>; Actualités, 38, rue Dauphine, Paris-6<sup>e</sup>.

Cela fait plusieurs mois que j'essaie de trouver le premier LP de Spooky Tooth (avec une version de Tobacco Road). Pourriez-vous m'indiquer sa référence? De plus, je viens d'apprendre la sortie chez A & M (réf. SP 4.300) d'un LP de ce

même groupe contenant précisément une version de Tobacco Road. S'agit-il d'une réédition ou d'un nouveau disque? Je vous serais très reconnaissant de me faire connaître ces renseignements. Salut!

Bernard Génies, 36, rue de la Madeleine, 56 - Moréac.

Le premier LP de Spooky Tooth est sorti en 1968 et la référence anglaise en est Island ILPS 9.080; le A & M SP 4.300 est la réédition américaine du même disque.

Je n'ai qu'une chose à vous demander: la référence du ou des disques d'une « sœur terrible », je veux parler de Mimi Farina, frangine de la très illustre Joan Baez... Ne m'oubliez pas; inscrivez ce renseignement à votre new rubrique, Erudit Pop. J'espère de tout cœur que vous pourrez satisfaire à ma demande. Merci.

André Basset, 47, rue Saint-Pierre, 63 - Issoire.

Le poète/journaliste/musicien Richard Farina et sa femme Mimi enregistrèrent deux albums (« Celebration for a grey day », « Reflection on a crystal wind ») pour Vanguard qui ne les sortit jamais dans notre pays. Aujourd'hui, « Celebration » et « Reflection » sont épuisés mais ressortis sous forme d'un double-album. Depuis la mort de Richard Farina en 1966, Mimi Farina n'a enregistré qu'un seul disque, « Take heart » (en duo avec Tom Jans) qui est paru l'été dernier chez A & M (SP 4.310. Réf. américaine). Le nouvel album Mimi Farina-Tom Jans est en cours de réalisation.

Pourriez-vous me communiquer les dates des tournées françaises des Rolling Stones? Existe-t-il un fan club des Stones en France? Si oui, quelle en est son adresse? Est-il exact que Charlie Watts a écrit un livre? Quel est le 1<sup>er</sup> disque enregistré par les Pretty Things? Je recherche: le numéro de lancement de Rock & Folk (Spécial été 1966) et le numéro 6. Ecrire à l'adresse ci-dessous. Merci. Patrice Buttet, 32, rue Edmond-Rostand, 44 - Nantes.

Aucune tournée française n'est annoncée pour les Stones (leurs prochains concerts devraient avoir lieu en Extrême-Orient). Il semble que le fan club des Stones ait cessé de fonctionner il y a déjà un certain temps; si, contrairement à ce que je pense, il existait encore aujourd'hui, il est invité à se faire connaître. Charlie Watts a sorti en 1965 un livre intitulé « Ode to a highflying Bird » qui était un hommage à Charlie Parker; ce livre, entièrement conçu, écrit et illustré par Watts, est très certainement épuisé à l'heure actuelle mais vous pouvez toujours vous adresser aux Beat Publications Ltd (36-38 Westbourne Grove, London, W. 2.) qui le rééditeront lorsque les demandes seront devenues assez nombreuses. Le premier disque des Pretty Things sortit en Angleterre en mai 1964; c'était un 45 t simple avec, en face A, « Rosalyn »; ce single est épuisé depuis long-

temps mais vous pouvez encore retrouver « Rosalyn » sur le premier disque français du groupe, un super 45 t (Fontana 465.296 ME) qui comprend aussi « Don't bring me down », « Big boss man » et « We'll be together ».

Je suis une des fidèles lectrices de Rock & Folk et je trouve que la nouvelle rubrique, « Erudit Pop », est formidable car elle peut nous rendre de grands services. C'est pourquoi je me permettrai de vous poser quelques questions... Patrice Blanc-Francard nous a annoncé à Pop 2 (le 24 juillet plus précisément) la parution d'un livre dans lequel on pourrait trouver la liste complète des LP's que les Rolling Stones ont enregistrés, depuis leurs débuts jusqu'à « Sticky fingers »; j'aimerais, SVP, connaître son prix et l'adresse où je pourrais me le procurer. Je voudrais acheter tous les numéros de R & F parlant des Stones avec Brian Jones ou bien de BJ lui-même. Pouvez-vous me les indiquer? Enfin, j'aimerais que vous m'informiez en ce qui concerne la date de sortie du disque « Brian Jones plays with the Pipes of Pan at Joujouka ». Si vous voulez bien répondre à toutes mes questions vous me ferez un très grand plaisir car je suis une « super-fan » des Stones. Je vous remercie vivement d'avance. Grosses bises. PEACE, LOVE, FREEDOM... and MUSIC.

Marie - Laure Mansour, 13, Champ-Claudine, 55 - Verdun. Je n'ai pas vu le Pop 2 du 24 juillet mais je pense que l'ouvrage qui vous intéresse est le songbook Jagger-Richard sorti récemment aux librairies Tarantula (127, bd Saint-Michel, Paris-5<sup>e</sup>) et Actualités (38, rue Dauphine, Paris-6<sup>e</sup>). Le prix de ce songbook est de 7 F. Stones avec Brian Jones: nos 6; 19 bis; 22; 24; 31. Brian Jones: no 31.

Le titre correct de l'album de musique marocaine est « Brian Jones presents the Pipes of Pan at Joujouka »; il est sorti le mois dernier et a été chroniqué dans R & F; la référence en est Rolling Stones Record COC 49.100.

Ayant appris la parution prochaine d'« Erudit Pop », pouvez-vous s'il vous plaît m'indiquer un ouvrage dans lequel toutes les chansons de Dylan sont traduites en français ou, faute de mieux, figurent en anglais? Merci.

C. Teuillon, 61, bd Négrier, 72 - Le Mans.

Il n'existe pas d'ouvrage réunissant la totalité des textes de Dylan traduits en français. Vous pouvez par contre vous procurer un songbook dans lequel figurent les paroles de tous ses albums légaux ainsi que ceux des albums « blancs » suivants: « Great white wonder », « Daddy Rolling Stone » et « Hello ». Ce songbook est en vente chez Tarantula (127, bd Saint-Michel, Paris-5<sup>e</sup>) et chez Actualités (38, rue Dauphine, Paris-6<sup>e</sup>). — YVES ADRIEN.

VOTRE HARMONICA C'EST UN HONNER



# JOE COCKER



Bande originale  
du film

## MAD DOGS

## AND ENGLISHMEN

Ce film sera projeté à partir:

du 29 novembre 1971 à PARIS  
au GAUMONT PALACE

le 30 novembre 1971 à LYON  
au PALAIS D'HIVER

DISTRIBUTION EXCLUSIVE

6, Rond-Point des Champs-Élysées - Paris



**Importateur exclusif :**  
**BEPI ELECTRONIC**

11 et 13 rue St-Eloi MARSEILLE 10°. Tél. 48.58.80

3 et 5 Bd de Clichy PARIS 9°. Tél. 878.36.41

6 MICROS  
INTERCHANGEABLES  
INSTANTANEMENT

GUITARE  
GUITARE BASSE

### LES FOUS DU FOLK

Actuellement, période de calme relatif pour les fous. On espère qu'ils sont en train de fourbir leurs armes et instruments avant la prochaine tempête. Voici tout de même quelques petites informations dignes d'intérêt :

— **Graeme Allwright** est repassé récemment à Paris, entre deux de ses éternels « voyages » (le mot est de Gilles Vigneault). Graeme a enregistré un tas de nouveaux trucs dingues chez Philips, et son directeur artistique André Chapelle me dit qu'ils ont mis en boîte de quoi sortir quatre (4) 33 tours. A surveiller...

— **François Béranger, Michel Buhler et Mimos** ont offert au public de Bobino un excellent spectacle collectif dans la première partie du programme Gilles Vigneault. Les chanteurs se relaient et se renvoient la balle avec beaucoup de bonheur, il y a aussi des projections de diapositives de circonstance et la mise en scène est due à Jacques Serizier, autre auteur - compositeur méconnu. Gilles Bleiveis et Martine Hussenot, qui ont assuré la coordination artistique et technique de l'ensemble, ont eu bien des difficultés avec la direction et le personnel de la salle, peu habitués à un tel chambardement... chambardement qui, pourtant, n'était rien de plus que de la conscience professionnelle (répétitions trois semaines à l'avance, etc.).

— Toujours est-il que le même Bobino présentera **Catherine Sauvage** (c'est à prendre ou à laisser, moi j'aurais plutôt tendance à prendre) du 16 novembre au 5 décembre. En première partie, un tas de gens dont **Roger Mason**, qui sort un album chez Chant du Monde. Contente de te retrouver, Roger.

— Au cinéma **Le Ranelagh** (5, rue des Vignes, Paris-16°), excellents programmes de pop, folk, jazz et chanson. Pendant le mois de novembre, on a eu **Colette Magny** avec le trio de **François Tusques**. Colette Magny a plusieurs nouvelles chansons, et un nouveau 33 tours en préparation, à paraître en janvier devinez chez qui. En ce moment au Ranelagh, chaque soir à 21 heures (entrée 15 F., ne riez pas « c'est trop cher », mais allez-y plutôt nombreux pour bourrer la salle et faire baisser le prix) : **Jacques Higelin**. Pour la suite, on nous annonce aussi **Brigitte Fontaine, Areski, Paco Ibáñez et le Gong**. Ce n'est peut-être pas « du folk », mais ce sont tous des bons et il faut bien qu'on vous en parle quelque part.

— **Pat Woods** et « **Mémé** » passent tous les soirs au « Bateau Ivre » (40, rue Descartes, Paris-5°, métro Cardinal-Lemoine) ; chaque mardi soir à la Vieille-Grille, et chaque dimanche soir au Gibus-Club (oui, tout arrive avec le folk !).

— **Gabriel Yacouf et René Werner** (banjo et violon « old-time ») : tous les vendredis soir au Poteau (2, rue de la Banque, Paris-2°, métro Bourse).

— Pour l'Église Américaine (cf. précédent numéro), c'est le vendredi soir que cela se passe.

— **Disques** : un paquet de trucs plus ou moins intéressants, que l'on n'a pas la place de chroniquer tous, à recommander pourtant à des titres d'hiver. Parmi eux :

— Chez Arlon, « **Misa Barbara** » par **Alfredo de Robertis et Humberto Canto** (30 U 119, distr. CBS) : musique très incantatoire, envoû-

Monde. Contente de te retrouver, Roger.

— Chez Chant du Monde : enfin les « **Sacco & Vanzetti Ballads** » de et par **Woody Guthrie**, précédemment en import Folkways, sont disponibles en France avec la pochette dépliant, un historique de l'affaire, les textes de toutes les chansons en anglais et en français (réf. LDX 74.467). Woody vous en dit plus... en prime, la lettre de Sacco à son fils, par **Pete Seeger** au banjo (on avait demandé à Giscard d'Estaing de l'accompagner à l'accordéon, mais il était retenu ce jour-là par le Musicorama Guy Béart). Dans la série « **Spécial Instrumental** », deux nouveautés qui intéresseront surtout les apprentis musiciens : « **La guimbarde** », par **John Wright** (LDX 74.434) et « **La cithare vietnamienne** », par **Trân Quang Hai** (LDX 74.454) : présentés avec passion par deux types qui « savent », deux instruments originaux à découvrir.

— Chez Fontana : nouveau 45 tours d'**Alan Stivell** avec « **The wind of Keltia** », ballade en anglais écrite en collaboration avec **Steve Waring**, et un instrumental ; « **Pop-plinn** », un rock celtique qui démenage. Si vous ne me croyez pas, écoutez-le.

— Chez Kinney-Filipacchi : « **Paul and...** », premier album solo de **Paul Stookey**, ex-P, P & M (Warner Bros 46.103) : alors que pour **Mary Travers**, ça ne va plus très fort, Paul se débrouille très bien tout seul. « **Classic Rush** », de **Tom Rush** (Elektra 42.073) : une assez

tante, avec beaucoup de flûtes indiennes, de tumbas et de maracas de toutes sortes. De loin, l'un des meilleurs disques sud-américains de l'année.

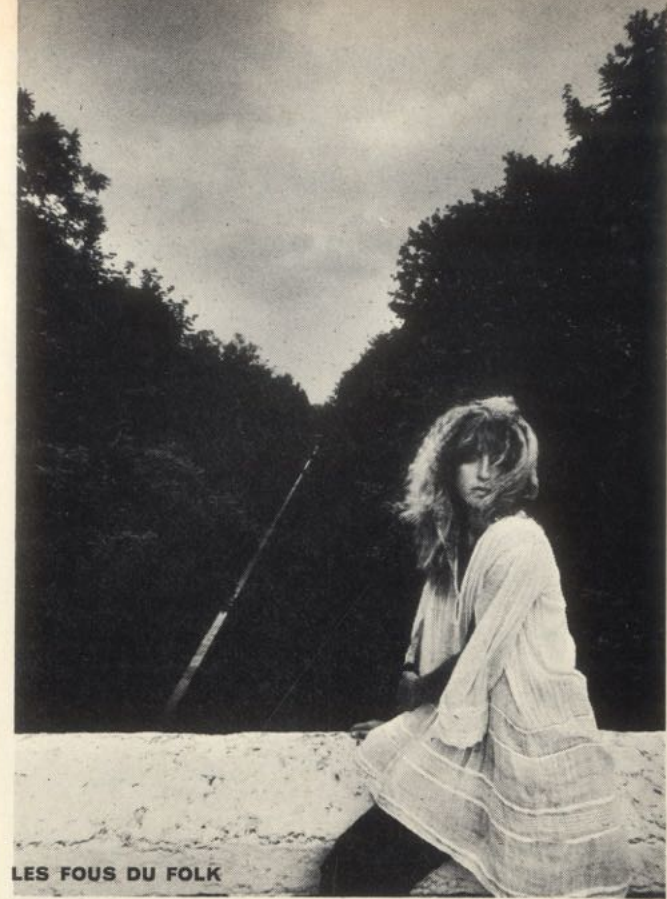
— Chez CBS : « **Sing children sing** » (S 64.202), par **Lesley Duncan**. Chanteuse anglaise jolie, sympathique, voix chouette, qui en a eu marre de n'être que choriste de studio, alors elle a fait son propre album... dont elle assure elle-même, bien sûr, les chœurs. Textes genre « **Peace, love & ecology** », pas mal tourné. Bons musiciens, dont **Elton John** au piano et **Terry Cox** (du Pentangle) à la batterie. « **Life of a man** », par **Paul Slade** (Nf 64.561) : auteur-compositeur anglais de 21 ans, apparemment doué, mais arrangements hélas trop sirupeux. A revoir dans de meilleures conditions. « **Bottled in France** », par **Charles Brutus McClay**, c'est déjà plus sérieux et plus sincère. Grand admirateur de **Buffy Sainte-Marie**, McClay nous offre d'intéressantes versions d'« **Until it's time for you to go** » (une de plus) et de « **Codine** ».

Aussi : « **When I was a young man** », de **Tim Rose**, le reste écrit par McClay. D'assez bons arrangements. « **Greatest Hits** », par **Bob Dylan** (un jeune qui monte), à paraître en France au mois de décembre. Contrairement à ce que le titre laisse croire, il y aura des chansons précédemment inédites, comme le fameux et splendide « **Tomorrow is a long time** », déjà enregistré par **Elvis Presley**, les **Brothers Four**, **Judy Collins** et **Odette**, entre autres. Non, il ne sera pas chroniqué dans « **Le Parisien Libéré** » ; oui, nous ferons un « **hors-étoiles** ».

— Chez Polydor, début d'une série : « **Les plus belles pages du folk** » (1). Présentation plutôt spartiate pour le Vol. 1 (2.304.028) qui comprend une assez correcte sélection d'enregistrements d'origine Verve-Forecast par **Richie Havens**, **Janis Ian**, **Tim Hardin** et **Barbara Keith** ; question, si vous rencontrez **Monsieur Polydor** : « **Pourquoi ne trouve-t-on AUCUN commentaire sur cette pochette, pas UN mot pour expliquer qui sont ces chanteurs et de quoi ils causent, alors que ce style « panorama » semblerait devoir s'adresser à un public nouveau et non averti (les « avertis », qui en valent deux, possédant chacun des albums séparés) ? Pourquoi cette négligence ?** » Réponse dans le prochain épisode de notre feuilleton : « **La grande misère de la discographie folk en France** ».

— **Importations** : ça, c'est pour consoler ceux qui peuvent se déplacer et se payer des albums à 40 F. l'unité (31 pour certains titres, mais pas la place de vous en indiquer le détail). A ces conditions on peut trouver actuellement chez **Pan-Musique** (11, rue Jacob, Paris-6°) les petites merveilles suivantes : albums de **Sandy Bull**, **John Fahey** (Vanguard et Takoma), géniaux instrumentistes, jetez-vous dessus ; **Dave Van Ronk** et **Eric Von Schmidt** (diverses marques américaines, dont Folkways) ; **Bert Jansch** et **John Renbourn**, séparément ou ensemble suivant les cas (Vanguard et Transatlantic), **Doc Watson**, **Mississippi John Hurt** (Vanguard encore, quelle mine ceux-là !), **Leroy Carr** et plein de « **classic blues** » (CBS), **Fred Neil** (Elektra).

— **Paris** : quinze fous du folk dévalisent une banque suisse. « **Nous avons besoin de fric pour acheter des disques** », ont-ils déclaré à notre reporter. Ah la la, ma pauvre dame, les jeunes d'aujourd'hui ne veulent même plus travailler... — **JACQUES VASSAL**.





# CAMBON MUSIQUE

GUITARES  
AMPLIS  
BATTERIES  
EFFETS SPÉCIAUX

Disques POP  
et VARIÉTÉS

49, rue Cambon  
PARIS-1<sup>er</sup>  
Tél. : 742.93.57

SONOS  
ORGUES

Disques Classiques

32, rue Mt-Thabor  
PARIS-1<sup>er</sup>

Tél. : 073.92.55

Neuf et Occasions  
Réparations - Révision

Location AMPLIS et SONOS  
sur références

# ENFIN !.

SI VOUS VOULEZ RECEVOIR  
LES ALBUMS ANGLAIS DE :  
ROLLING STONES - MILES DAVIS - CREAM -  
BOB DYLAN - ELVIS PRESLEY - JOE  
COCKER - CHICAGO - SUN RA - BUFFALO -  
SPRINGFIELD - YARDBIRDS...  
OU CEUX DE TOUS LES AUTRES GROUPES ET  
ARTISTES ANGLAIS ET AMÉRICAINS DE ROCK,  
FOLK, BLUES, JAZZ, POP...  
POUR UN PRIX ALLANT DE  
26 F A 36 F (ALBUMS SIMPLES)  
ET 42 F A 54 F (ALBUMS DOUBLES)  
IL VOUS SUFFIT D'ÉCRIRE OU DE TÉLÉPHONER A  
RAINBOW RECORDS, 14 AVENUE DE WAGRAM,  
PARIS 8<sup>e</sup> - (267-25-05)  
OU A, 37 SAINT-AUGUSTINS  
ROAD, LONDON NW1  
QUI VOUS ENVERRÀ IMMÉDIATEMENT UNE  
LISTE COMPLÈTE ET DÉTAILLÉE (PRIX ET TITRES)



# ROCK BIZ

interprètes des chansons qui ont  
été sélectionnées.

● **Musidisc - Europe** distribue  
dorénavant les disques SERP.

● Le journal professionnel améri-  
cain **Billboard** publiera un supplé-  
ment spécial consacré à la France  
le 6 mai prochain.

● C'est Kinney qui distribuera le  
catalogue **Chrysalis** (Procol Ha-  
rum, Jethro Tull...) au lieu de  
Philips.

● Le retour de **Danyel Gérard** se  
confirme. Avec « Butterfly », il  
s'est classé 1<sup>er</sup> en Belgique,  
Suisse, Canada, Suède, Autriche  
et Allemagne.

● **André Poulain**, précédemment  
responsable de l'International chez  
RCA, a formé sa propre compagnie  
d'édition et production indépen-  
dante : **Edimap**. Il est aussi co-  
éditeur avec Hervé Bergerat de  
Catharsis.

● Le disque du journaliste chan-  
tant, **Jacques Barsamian**, est  
sorti : « Mauvaises pensées » (Byg  
129.037 L). C'est « le disque le  
plus important, à ce jour, de la  
pop music française » selon un  
autre journaliste, Frank Lipsik,  
(son patron) alors...

● On nous a demandé « à combien  
revenait un disque ». C'est variable  
d'un cas à l'autre ! On peut cepen-  
dant donner une répartition  
moyenne des divers frais et coûts.  
Un grand producteur a établi en  
pourcentage la part moyenne des  
frais par grande catégorie de  
dépenses ; pour un disque de  
30 cm de la catégorie « Variétés »  
vendu 28,40 F, voici comment se  
ventilent les frais :

Droits d'auteurs et rému- nérations des artistes	9,1 %
Frais d'enregistrement (de studio notamment).....	6,5 %
Frais de fabrication .....	5,3 %
Coût de la pochette .....	6,1 %
Frais de distribution .....	15,5 %
Marge du fabricant .....	3,6 %
Marge du détaillant .....	28,9 %
TVA .....	25 %

● Quand écouter de la pop à **Sud-  
Radio** ? Tous les jours sauf le  
dimanche : de 17 h à 19 h avec  
Frank, « Tonus ». De 21 h à 22 h,  
toujours avec Frank, « Pop story ».

● **Mike d'Abo**, ancien chanteur  
de Manfred Mann, a signé comme  
soliste chez A & M.

● « Le chemin de la descente »  
est le premier 45 t (chez Epic

EPC 7.419) de **Caméléon**, groupe  
composé de Martine Marchal  
(chant), Jean-Pierre Chenut (gui-  
tares), Patrick Mazie (vocal, har-  
monica et percussions) et Patrice  
Michel.

● C'est **CBS-Sugar** qui sortira  
dorénavant le catalogue Vogue en  
Italie.

● Arrangeur spécialisé dans les  
grandes formations, **Gary McFar-  
land** est mort d'une crise car-  
diale. Il avait 38 ans.

● **Moby Dick** est le nouveau  
nom du groupe français « Choc »  
depuis le départ du chanteur  
Richard Kennings.

● A compter du 1<sup>er</sup> janvier pro-  
chain, c'est Polydor qui distribuera,  
pendant trois ans, le répertoire  
entier du groupe **Bell** (sous la  
marque Bell).

● On trouvera de moins en moins  
de disques pirates car les divers  
pays s'organisent. Au Canada  
25 % du chiffre d'affaires total  
« bande » sont effectués par des  
pirates. En Asie aussi : Le Japan  
Times s'inquiète des effets de la  
« piraterie disquaire » sur l'indus-  
trie nipponne du disque. « Selon la  
Fédération internationale des in-  
dustries d'enregistrement, écrit-il,  
les disques « pirates » diffusés  
dans neuf pays d'Asie représentent  
une valeur de 28 millions et demi  
de dollars. » Hong-Kong vient en  
tête de liste avec 5 millions de  
dollars, suivi de l'Iran (4 millions  
et demi), de Taiwan, de la Corée  
du Sud et de la Malaisie. Les ventes  
en Thaïlande, à Singapour et en  
Indonésie représentent 2 millions  
de dollars. « On ne sait quelle est  
la part gagnée aux dépens de l'in-  
dustrie japonaise, qui occupe la  
deuxième position mondiale après  
les États-Unis. » Aussi le Japon  
donne-t-il son soutien au projet  
de répression de la piraterie dis-  
quaire qui a été présenté ce mois-ci  
à une conférence internationale  
tenue à Genève sous les auspices  
de l'UNESCO et de l'Organisation  
mondiale pour la propriété intel-  
lectuelle.

● « Rollin five years », le premier  
45 t de **Unity** s'étant bien vendu,  
le magasin Lido Musique a pris  
la décision de produire un nou-  
veau disque de Unity : « Ouanana  
nounee ».

● Afin de rechercher des nou-  
veaux talents, **Philips** vient de  
créer « International Pop Manage-  
ment Team », six hommes de six  
pays différents (Roger Maruani  
pour la France). Base opération-  
nelle : Baarn en Hollande.

● Produit par Claude Lemoine  
alias Chouchou, **Abacadabra** a  
terminé son premier album avec  
Gil Now (chant), Jean Falissard  
(batterie), Benjamin (basse), Fran-  
cis Lockwood (orgue, piano), Ri-  
chard Aupert (violon) et Patrice  
Quentin (flûte, sax).

● Riviera a enfin publié « Mamy  
blue » en 30 cm par **Nicoletta**  
(« Visage » n° 521.175 T). Un  
disque qui fera des heureux.

● C'est au cours de l'émission  
« Carré bleu » d'Europe 1 que  
**Magma** a gravé « Mekanik kom-  
mando » (Philips 600-9.185).

● Notons chez Kinney un 45 t de  
**Pachyderm** (WB 16.106) avec  
« Cascad ». Réunie autour de

Michel Bernholz, la formation  
a accueilli trois anciens membres  
du Système Crapoutchik.

● **Hubert Giraud** est bien content  
d'avoir écrit « Mamy blue » vers  
Noël 70. Rien qu'en France, on  
en est à plus de 350 000 disques  
vendus de ce titre par les Pop  
Tops, 200 000 par Nicoletta et  
250 000 par Joël Daydé.

● La nouvelle usine de pressage  
**Decca** de Tourouvre avec ses  
340 personnes et ses 40 presses  
peut sortir 80 000 disques par jour.

Toujours chez Decca, un centre  
commercial a été ouvert à Choisy-  
le-Roi pour le stock, la comptabi-  
lité, etc... Quant au studio  
(équipé en magnéto Studer 4,8 et  
16 pistes) il a été agrandi de 50 %.

● Ancien de Zarathoustra, **Allan**  
(Alain Maurel) a enregistré « I  
need you so bad » (pour Lido  
Music).

● Chez **MFP**, rééditions de Cliff  
Richard (« All my love » n° 51.61).  
et un album de versions de cou-  
verture des grands titres actuels  
de la pop (5.403).

● Une **Société d'Étude de Télé-  
vision** (SETEL) vient d'être consti-  
tuée par, notamment, trois banques  
et la librairie Hachette avec pour  
objet le développement de tous  
les moyens propres à alimenter  
les écrans de télévision « par des  
procédés autres que ceux qui  
existent déjà » (distribution de  
programmes par câbles, etc.).

● Chez Pathé (Harvest 2 C 006  
11.775 M, ouf !) **Komintern** a  
gravé « Fou, roi, pantin ».

● Un **Syndicat National des  
Disc-Jockeys** (321, avenue de  
Grasse à 06 - Cannes) s'est créé  
pour protéger les intérêts profes-  
sionnels des animateurs de disco-  
thèques, les informer, les docu-  
menter, etc.

● Pour ceux qui aiment la musique  
indienne, Philips a publié un LP  
du sitariste **Pramod Kumar**.  
Fascinant notamment lorsque le  
tabla au jeu musclé démarre au  
bout de dix minutes (6.325.002).

● L'ORTF et Hachette ont lancé  
la société **Vidéogramme de  
France** pour exploiter des pro-  
grammes sur vidéocassettes des-  
tinés à être projetés chez soi sur  
un écran de télévision par l'inter-  
médiaire d'un magnétoscope. A  
quand « Pop 2 » à domicile sur  
commande ?

● Pour faire découvrir sa musique  
et ses chanteurs aux milliers d'étu-  
diants des campus français, CBS  
essaie d'implanter un système qui  
a fait ses preuves aux USA :

« **College-Promotion** ». Ouvert  
à toutes les formes de musique,  
un spectacle gratuit sera présenté  
tous les quinze jours — avec nou-  
veautés, diapos, films — organisé  
par les étudiants eux-mêmes.

Toutes les deux semaines égale-  
ment, auront lieu des galas avec  
des artistes anglais, américains ou  
français (tous renseignements  
chez CBS, 3, rue Freycinet,  
Paris 16<sup>e</sup> auprès de Jean-Michel  
Garneri ; 727-26-45). Redbone, San-  
tana, Leonard Cohen, entre autres,  
sont déjà contactés et prévus.

College-Promotion annonce en  
outre des prix de places ne dépassant  
pas dix francs ! — JEAN  
TRONCHOT.

## LIQUATRON

Une variété infinie de formes et de couleurs



## CLIGNOTEUR 3 EFFETS



## FLASH-FAR

3000 W toutes les 3 sec.



STAND L 17

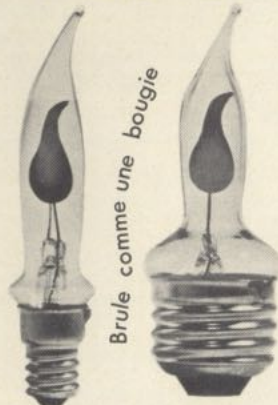


## FLEUR DE LUMIERE

NOUVEAU

Des fleurs... dans une ampoule

## FLICKER-FLAME



Brûle comme une  
bougie



Fleurs violettes, roses  
ou mauves

8 modèles. Forme sphérique ou  
allongée

**SCENILUX-LOCAMAT**







## PORTRAIT D'ANGELA

Marin County Jail de San Rafael : Angela Davis y attend d'être jugée pour meurtre, kidnapping et complot contre la sécurité de l'État. Un grand jury l'accuse d'avoir acheté les armes utilisées lors de la fusillade du tribunal du Marin County (7 août 70), fusillade au cours de laquelle Jonathan Jackson (le frère, âgé de dix-sept ans, de George Jackson, l'un des Frères de Soledad abattu par les gardes de la prison de San Quentin il y a quelques semaines) fut tué en tentant de s'élever contre le système judiciaire américain. Mae Mercer, une femme noire, chanteuse de blues bien connue, actrice (son plus récent film est « Les Proies ») et amie d'Angela Davis est arrivée à Paris fin août. Elle portait un message d'Angela et venait promouvoir le film « Angela Davis: Portrait d'une Révolutionnaire » qu'elle a co-produit avec la Française Yolande Du Luart. A son arrivée, Mae Mercer donna une brève interview à propos de sa visite à Angela Davis, quelques jours auparavant.

Q. Y avait-il une raison particulière pour qu'Angela Davis vous ait demandé à vous de porter son message à travers l'Europe?

MM. Je ne pense pas qu'il y ait une raison particulière, sinon que je dois représenter à ses yeux une vraie femme noire. Aux yeux du monde aussi, j'espère.

Q. Comment se porte-t-elle?

MM. Je lui ai rendu visite juste avant de venir ici. Je suis restée avec elle de onze heures du matin jusqu'à cinq heures de

l'après-midi. Son esprit est très fort mais sa santé n'est pas très bonne.

Q. Qu'a-t-elle?

MM. Des problèmes... des problèmes de femme dont il faudrait s'occuper mais dont personne ne s'occupe à la Marin County Jail.

Q. Est-elle gardée au secret?

MM. Elle est gardée au secret.

Q. Quelle sorte de réaction à votre film attendez-vous des Européens?

MM. Elle sera bonne, je pense. Les gens d'ici sympathisent avec notre cause et ils savent ce qui se passe... ils le savent depuis des années. Ce film a remporté le Grand Prix au Festival de Moscou, récemment.

Q. Comment les gens peuvent-ils montrer ou voir ce film?

MM. En s'adressant à SLON, 68, rue Albert, Paris-13<sup>e</sup>.

Q. Y a-t-il un comité de défense pour Angela Davis?

MM. Nous avons organisé un nouveau comité que nous avons appelé Association pour la Défense Légale de tous les Prisonniers Politiques, et Angela Davis est la première sur la liste. Howard Moore, son avocat s'en occupe à San Francisco. C'est un Noir d'Atlanta. Les contributions et la correspondance peuvent également être envoyées à l'Association, aux bons soins de Mae Mercer 7323 Woodrow Wilson Drive Hollywood, California.

Q. Angela Davis vous a-t-elle chargée d'un message particulier pour le monde?

MM. Oui, et ce message est très émouvant. Il faudrait être inhumain pour ne pas le comprendre.

Depuis sa cellule de la Marin County Jail, Angela Davis envoie ce message :

« On ne peut plus prétendre que les tribunaux et les prisons ne sont pas des institutions capitales de l'appareil fondé sur le racisme et l'exploitation des pauvres, appareil qui nous empêche de vivre en dehors de l'appauvrissement matériel et spirituel. Durant les dernières années, nous avons été témoins de la montée de l'agressivité des Noirs et de cette conscience certaine que notre liberté ne pourra être acquise que par des combats féroces; des combats de masse qui seuls peuvent obliger le pouvoir à briser le cercle de sa résistance à toutes nos demandes. En tant qu'élément du plan pour contenir cette nouvelle foi, la fonction des tribunaux et des prisons s'est énormément amplifiée. D'innombrables frères et sœurs ont été les cibles de la vengeance de la politique officielle. Ils ont été privés de leur relative liberté de mouvement simplement parce qu'ils étaient connus pour être les porte-parole et les organisateurs de la cause Noire. Mais la force de répression ne s'arrête nullement là. Elle atteint potentiellement tout Noir qui ne s'est pas aligné ouvertement sur le côté opposé. Car nos adversaires ne prennent même pas la peine de faire des différenciations et le frère ou la sœur qui n'est pas encore activement engagé dans le combat risque tout autant que les autres d'être victime des actions racistes et arbitraires de la police et des tribunaux. Parce que le nouveau combat vers la libération a son origine et son expression parmi la masse du peuple Noir, ce peuple est obligé de supporter le choc de la répression intensifiée. C'est lui qui peuple les prisons. C'est, bien sûr, en raison de mon engagement dans ce mouvement de masse qui commençait à attaquer un système pénal archaïque et inhumain et la répression politique dans les prisons qui en découle que le prétexte de la révolte du 7 août a été utilisé pour m'arracher au lieu du combat. Quand on réfléchit à la signification de la tentative d'évasion de San Rafael, il faut songer aux leçons que nous a

enseigné le passé. Nous ne devons pas permettre à la version officielle et hypocrite des événements de masquer notre vision des conditions qui donneront naissance à cette révolte et de la tâche qui nous attend. Il est indiscutable que cette révolte a ouvert les yeux à ceux qui ne voyaient pas dans quel état monstrueux les Noirs sont maintenus dans les prisons. La meilleure manière de célébrer l'anniversaire du 7 août est d'élaborer une méthode nouvelle et plus intense pour rassembler une grande part de notre peuple en un mouvement de masse dont l'une des priorités devra être de lutter pour la liberté de nos frères et sœurs enchaînés. Je pourrais remplir des pages avec les noms de prisonniers politiques Noirs que je connais. Mais il y en a tellement d'autres que cela ne serait que peu de choses. Mon message, donc, est le suivant: il est indéniable que le Mouvement de Libération Noir n'est viable que si nous réussissons à empêcher l'usage systématique des tribunaux et des prisons pour nous priver de notre indispensable énergie et de notre créativité, pour démoraliser nos rangs. Aussi, il n'est pas suffisant d'attendre que l'on fasse de la publicité autour d'un cas particulier avant d'essayer de faire quelque chose. Notre peuple doit être soulevé et organisé afin de pouvoir déchirer le voile du secret qui entoure les prisons de chaque ville. Il nous faut découvrir exactement qui parmi nous a été emprisonné par nos adversaires et ce que nous pouvons faire concrètement pour briser ses liens. En tant que prisonnière, je suis profondément reconnaissante aux milliers et milliers de gens qui m'ont exprimé leur soutien. Mais en même temps je ne puis éviter mon devoir de femme noire et je dois dire à tous ceux qui combattent pour moi que le vrai succès ne viendra pas seulement de ma libération mais surtout de la conscience que prendront les Noirs de leur responsabilité dans le combat pour la liberté de notre peuple captif. — ANGELA DAVIS, 12 août 1971. Marin County Jail, San Rafael, California.

# PRES SE LIV RES

## RÉVOLUTION - GAUCHISME RÉPRESSION

Pour répondre à la demande croissante d'une jeune génération qui ressent de jour en jour davantage l'urgence d'une réflexion et la nécessité d'une culture politique, certains éditeurs proposent, dans des collections de poche (et à des prix raisonnables), un certain nombre de petits livres, d'information ou de théorie. Parmi les plus récentes parutions, le plus informé et le plus « pratique » est sans doute celui de René Backmann et Claude Angeli, « Les polices de la nouvelle société » (petite collection Maspero). Presque tous les chapitres qui composent ce mince volume ont déjà été publiés sous forme d'articles dans divers hebdomadaires; l'intérêt est de les trouver ici réunis, assortis de conseils pratiques à l'usage de ceux qui se trouvent confrontés à la répression: comment se comporter en cas de vérification d'identité, de garde à vue, de perquisition. Ils dessinent un tableau assez complet des organisations policières et de leurs méthodes. Les auteurs ont eu pour ambition d'évaluer à son exacte mesure le danger de la répression, sans le sous-estimer, mais aussi sans en faire un monstre mystérieux et omni-présent. Fichages, tables d'écoute, tentatives de recrutement d'indicateurs, arsenal anti-guerilla, et, ce qui est plus nouveau, recours à des agences de « détectives privés », toutes les techniques policières sont démasquées. Des illustrations précises sont fournies par des expériences vécues, des « affaires » plus ou moins rendues publiques: celle d'Alain Jaubert, celle de

Jean-Pierre Thévenin, mort au commissariat de Chambéry, de Jeannette Atamian, tuée « par accident » dans une caserne de gendarmes. Recueil édifiant dont on ne saurait trop recommander la lecture et la diffusion.

Dans la collection Notre Temps, les éditions Sociales publient « Angela Davis parle »: ici aussi, il ne s'agit pas d'un livre théorique, mais d'une plaquette réunissant une biographie, une interview, le texte du premier cours d'Angela à l'université de Californie (« la dialectique de l'oppression et de la libération »), mais aussi un certain nombre de textes remplaçant son action et son procès dans un contexte plus général, celui des luttes de classes et du racisme aux États-Unis. Il s'agit surtout ici d'éviter de faire d'Angela une sorte d'héroïne mythique, une « Jeanne d'Arc » noire américaine, selon le mot de je ne sais quel chroniqueur du Monde, pour désamorcer le combat de ses « frères », en utilisant son beau visage comme prétexte à une mode (opération qui avait pleinement réussi avec Che Guevara: Tee-shirts, posters, même une boutique de vêtements londonienne portent son effigie). Mais pourra-t-on échapper à ce danger?

Plus orientée vers la recherche théorique, la collection Politique (éditions du Seuil), propose des livres qui cherchent à faire le point sur certaines questions, à clarifier une certaine confusion idéologique régnante. Dans « Classe ouvrière et Révolution », Frédéric

Bon et M.-A. Burnier esquisser, à travers des rappels historiques et théoriques, une définition de ce qu'est une classe révolutionnaire, et tentent de saisir, à travers leurs manifestations, les forces révolutionnaires qui pourraient donner naissance à un mouvement. Dans « Les origines du gauchisme », Richard Gombin, à partir d'une définition claire et précise visant à éliminer la confusion entretenue autour de ce terme par son usage journalistique, retrace l'évolution historique du mouvement, en l'insérant dans une critique de la vie quotidienne, et dans son contexte actuel où il joue le rôle d'élément de contestation.

## EXPÉRIENCES SPIRITUELLES : ZEN, TAO, L.S.D.

Tous ceux qui s'intéressent à la nouvelle culture américaine connaissent Alan Watts. Ce philosophe d'âge vénérable (il est né en 1915) a consacré sa vie à une recherche spirituelle poursuivie à travers les traditions hindouistes et bouddhistes, et, plus récemment, la découverte et l'expérimentation des hallucinogènes. « Joyeuse cosmologie » (éditions Fayard) est le récit d'un certain nombre de « séances » d'utilisation de plusieurs drogues, réunies et relatées comme si elles avaient eu toutes lieu le même jour. C'est un compte rendu extrêmement précis qui présente même parfois des aspects cliniques, mais transcendé par la sensation d'un élargissement de la conscience, permettant d'enrichir la connaissance de soi-même et du monde, le LSD assumant sur le plan psychique le rôle d'un microscope. Il s'agit là d'une démarche empirique, véritablement « expérimentale », qui permet d'aller d'une hyper-conscience de son propre corps à une vision mythique de l'univers; les photographies qui illustrent le livre nous plongent dans cette fascination qu'exercent les matières organiques (minéraux, végétaux, tissus du corps humain, etc.). On comprend, à le lire, le rayonnement qu'a pu exercer Alan Watts sur plusieurs générations d'Américains.

Aux sources de cette philosophie, les doctrines issues de l'Inde millénaire, parmi lesquelles le Zen, dont F.-A. Viallet retrace le cheminement dans « Zen, l'autre versant » (éditions Casterman-poche);

il s'agit d'un témoignage vécu, puisqu'il l'a lui-même pratiqué en France et au Japon. Pour lui, le Zen s'offre comme une possibilité de dépasser un monde bâti sur l'efficacité technologique, et qui mesure aujourd'hui son échec, monde qu'il conçoit sur le modèle de celui que décrivait Godard dans « Alphaville ». Si l'importance du Zen paraît ici fondamentale, c'est qu'il ne constitue en rien une idéologie, mais que, proposant une expérience spirituelle qui ne se situe dans le cadre d'aucune religion particulière, il peut constituer « une structure de base, une infrastructure à partir de laquelle les visions du monde peuvent se développer librement ». C'est peut-être justement par son éloignement de tout totalitarisme, sa souplesse, que la doctrine Zen a pu jouer un si grand rôle auprès des « penseurs » de la nouvelle culture américaine, qui pouvaient l'intégrer à leurs expériences. Le livre de Viallet, loin de constituer une étude théorique abstraite, est au contraire enrichi de témoignages, de récits d'expériences personnelles, complétés de la transposition en français du texte primordial du bouddhisme Zen, le Sutra de la grande connaissance. Il sera extrêmement précieux à tous ceux qui cherchent à s'initier à cette pratique.

Dans la série Documents spirituels, les éditions Fayard publient une étude de Julius Evola sur le Yoga tantrique. C'est un philosophe, lui aussi spécialiste des doctrines orientales, et son livre constitue l'exposé assez rigoureux d'une théorie qui se donne comme vision globale de l'humanité. Ce qui a poussé Evola — selon une démarche exactement opposée à celle de Viallet — à se placer d'un point de vue pratiquement intemporel, essayant d'établir à partir des Tantra des lois psychologiques universelles, méconnaissant totalement les conditions objectives qui président à l'émergence d'une philosophie.

## SCIENCE-FICTION

Deux nouveaux numéros de « Fiction » (214 et 215) et de « Galaxie » (89-90) où l'on retrouve les noms de Fritz Leiber et Keith Roberts. Dans le n° 215 de « Fiction », une nouvelle d'August Derleth, disciple et collaborateur de Lovecraft, qui est à l'origine de la diffusion de ses œuvres auprès d'un large public. — MARJORIE ALESSANDRINI.





Adhère au club

WAH  WAH  
EXPRESS

service par correspondance

CARTE DE MEMBRE 20 F

Vous recevrez tous les mois la liste gratuite des nouveautés  
Vous bénéficiez des prix club (15 à 20% de réduction, port 2f50)

disques 33f

**20F** au lieu de 24f25  
**23F** au lieu de 28f40  
**26F** au lieu de 31f70

cartouches stéréo 8  
cassettes, importations

Vous pourrez participer  
au concours WAH WAH et gagner  
une chaîne NIVICO  
(valeur 2700 francs)

Envoyez ce bon à  
WAH WAH 119 rue de  
la Pompe Paris 16<sup>e</sup>

Scissors icon  
Veuillez me faire parvenir la somme de 20F  
par ☐ chèque postal ☐ chèque bancaire ☐ mandat-lettre  
à l'ordre de WAH WAH 119 rue de la Pompe 75 Paris 16<sup>e</sup>  
Nom ..... N° ..... Rue ..... Dpt .....

## BULLETIN DE COMMANDE DE N° DE ROCK & FOLK

Veillez m'envoyer le n° 8 - le n° 12 - le n° 13 - le n° 14 -  
le n° 15 - le n° 16 - le n° 17 - le n° 18 - le n° 19 - le n° 19 bis  
(Spécial rhythm & blues) - le n° 20 - le n° 21 - le n° 22 -  
le n° 23 - le n° 24 - le n° 25 - le n° 26 - le n° 27 - le n° 28 -  
le n° 29 - le n° 30 - le n° 31 - le n° 32 - le n° 33 - le n° 34 -  
le n° 35 - le n° 36 - le n° 37 - le n° 38 - le n° 39 - le n° 40 -  
le n° 41 - le n° 42 - le n° 43 - le n° 44 - le n° 45 - le n° 46 -  
le n° 47 - le n° 48 - le n° 49 - le n° 50 - le n° 51 - le n° 52 -  
le n° 53 - le n° 54 - le n° 55 - le n° 56 - le n° 57 - le n° 58.

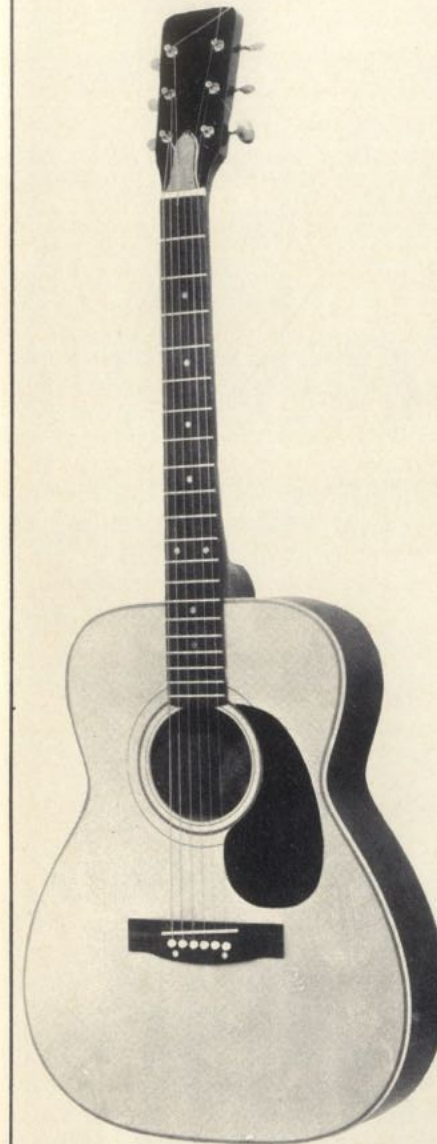
Cercler les n°s désirés et joindre 3,50 F. par exemplaire  
4,50 F. pour l'étranger.

Je verse la somme de : .....

aux Éditions du Kiosque, 14, r. Chaptal, Paris-9<sup>e</sup> par  
chèque bancaire, virement postal (nous adresser les  
3 volets) ou mandat-lettre exclusivement. Joindre le  
paiement à ce bulletin.

Nom : .....  
Prénom : .....  
Adresse : .....

UITARES  
ROKKOMANN  
et  
YAMAKI



**J. GOTTI**

Importateur exclusif

30, avenue Maxime-Gorki  
(95) GOUSSAINVILLE  
Tél. : 985.07.05

## COURRIER

Suite de la page 33

### Mon sentiment

En ce qui concerne les disques, plus particulièrement à la rubrique « importations Givaudan » il serait bon d'améliorer la forme car sinon c'est trop confus. On ne distingue pas d'un coup d'œil les noms des musiciens ou des groupes, le texte est trop serré, donne l'impression d'être comprimé. Je propose comme solution d'aérer un peu et de mettre en valeur les noms des groupes ou des disques avec références, soit en imprimant plus gros, soit d'une autre couleur.

Terminé pour les critiques. Votre n° 58 me dérange également à cause d'une lettre qui met en cause le côté, en quelque sorte intellectuel de votre journal. M. Dominique Ichah, qui a peur (!) que Rock & Folk ne devienne un journal pour étudiants snobs et nantis, oublie qu'avant toute chose on se doit d'écrire en bon français (ce que fait Rock & Folk) sans sombrer dans un style 18<sup>e</sup> siècle, mais aussi sans aller à l'autre extrémité, vulgaire, comme le fait une autre revue pop. Parce qu'alors là, il me semble que c'est à la portée du premier connard venu. J'en veux aussi à ce gars qui s'en prend méchamment à Dister. Difficile, le « style Dister ». Allons donc ! Il faut lire plus doucement, et l'on pige. Dister, moi, je le félicite pour son « Trip au Maroc » par exemple. Sensas, cet article. Et je pense qu'aussi il faut réhabiliter Paul Alessandrini. Certains ne l'aiment pas pour son style, ses idées. Mon sentiment à ce sujet est des plus clairs : j'adore ce qu'écrit Alessandrini. C'est profond, car il analyse, réfléchit sur un groupe (voir article sur Amon Düül 2), sur sa musique et ne se contente pas d'écrire comme certains : ils ont bien joué, ou leur jeu de scène est bon, le guitariste a une belle gueule, il gratouille bien, etc... Avec Alessandrini on est renseigné, vraiment informé.

J'allais oublier. Très bonnes les photos, ce mois-ci. Et j'apprécie hautement le travail fait pour traduire les chansons. Continuez. Léonard Cohen, Jimi Hendrix, je me crois au paradis. Marjorie Alessandrini est aussi bonne que son mari (si c'est son mari, tant pis ! sinon tant mieux) ses analyses me comblent de joie. J'aimerais beaucoup que ma lettre soit publiée ne serait-ce que pour montrer que ma missive est bien arrivée, et surtout pour emmerder — oui j'y tiens — M. Dominique Ichah dont la lettre est publiée page 30-31 dans le numéro 58. Cordialement à toute l'équipe de Rock & Folk.  
Robert Vieules.  
34-Pézénas.

## COMPLÉTEZ A BON COMPTE VOTRE COLLECTION DE ROCK & FOLK

Nous sommes heureux de vous proposer un tarif exceptionnel pour l'achat d'anciens numéros de Rock & Folk par année complète.

ANNÉE 1968

(11 n°s)

25 f au lieu de 38 f 50

ANNÉE 1969

(12 n°s)

28 f au lieu de 42 f

ANNÉE 1970

(12 n°s)

28 f au lieu de 42 f

### BON DE COMMANDE

(à remplir ou à recopier)

Je désire recevoir (1) :

l'année 1968 ;

l'année 1969 ;

l'année 1970.

Je verse la somme de : .....

aux Éditions du Kiosque, 14, rue Chaptal, Paris-9<sup>e</sup> par chèque bancaire, virement postal (nous adresser les 3 volets) ou mandat-lettre exclusivement. Joindre le paiement à ce bulletin.

Nom : .....

Prénom : .....

Adresse : .....

(1) Rayez les mentions inutiles.



# Les SAXOS Dolnet

moi, j'aime



# Dolnet

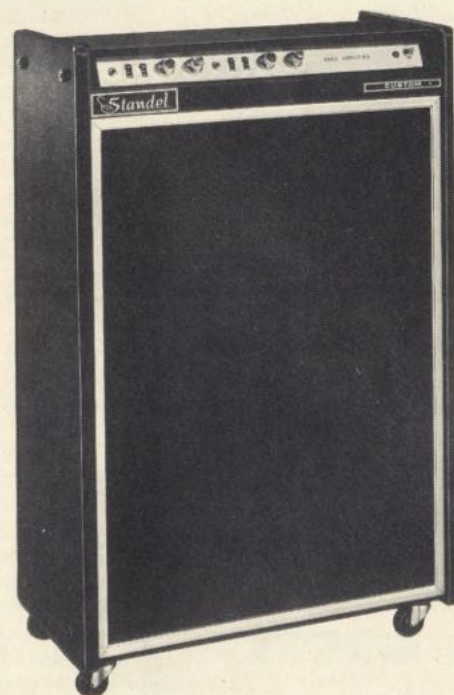
25, avenue du Président Roosevelt  
78. MANTES-LA-JOLIE. tél: 477.03.35

Liste de nos revendeurs sur demande

## la marque la plus prestigieuse

UN NOUVEL AMPLIFICATEUR DE 125 W. R.M.S.  
DEUX HAUT-PARLEURS 38 CMS  
DANS UN BAFFLE ACCORDÉ  
UN PRIX POUR « PROFESSIONNELS »  
DE 4.450 FR\$

# Standel



**BEFRA ELECTRONIC**

11 et 13, rue St-Éloi, MARSEILLE-10<sup>e</sup> - Tél. : 48.58.80  
3, boulevard de Clichy, PARIS-9<sup>e</sup> - Tél. : 878.36.41  
IMPORTATEUR NATIONAL - LISTE DES REVENDUEURS ET CATALOGUE SUR DEMANDE

**MASSPACHER**  
1855 - 1971

Plus d'un siècle d'expérience à votre service

TOUS LES INSTRUMENTS  
de toutes les marques  
A TOUS LES PRIX  
Guitares, Orgues, Amplis,  
Sonos, Accordéons, Saxos,  
Clarinettes, Flûtes,  
Trompettes, Pianos, etc...

COURS DE MUSIQUE  
Collectifs ou particuliers  
(méthodes accélérées)  
COURS  
PAR CORRESPONDANCE

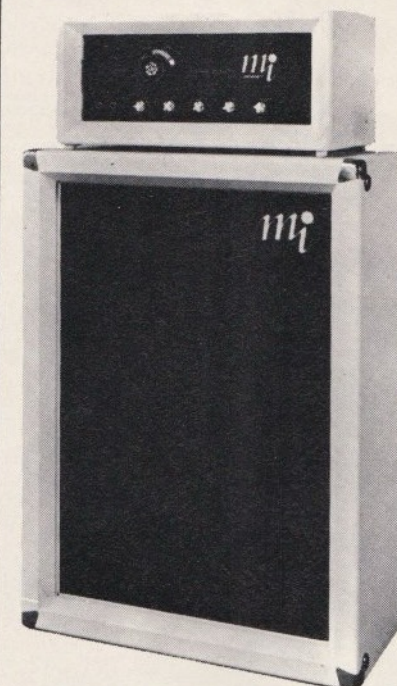
DES PROMOTIONS  
Pour vos cadeaux  
de fin d'année

39-41, Pass. du Grand-Cerf  
145, rue Saint-Denis  
PARIS-2<sup>e</sup>  
Tél. : 231.02.02 - 236.87.45  
Métro : Réaumur-Sébastopol

## Centre Music - Halles

38, rue Quincampoix, PARIS-4<sup>e</sup>  
Téléphone : 277.72.06

SÉLECTIONNE POUR VOUS LES  
MEILLEURS AMPLIS ET SONOS











ESSAYEZ LES « MI » 72 :  
PROGRÈS DANS LA TECHNIQUE,  
STABILITÉ DES PRIX

OCCASIONS - REPRISE - CRÉDIT

SERVICE APRÈS-VENTE :  
Réparation, réglage  
et transformation d'instruments

COURS DE BATTERIE,  
GUITARE ET BASSE

Prochainement ouverture d'un studio de  
répétition équipé en matériel profes-  
sionnel. Possibilité de maquettes.

RAMBUTEAU   
Bd SEBASTOPOL  QUINCAMPOIX  38  
R La Reynie  Saint Martin  
R  PLATEAU  
R  BEAUBOURG  
R  Beaubourg  
R des Lombards  
 CHATELET

## BULLETIN D'ABONNEMENT

Je désire m'abonner à ROCK &  
FOLK à l'ancien tarif (France : 30 F  
Étranger : 40 F) pendant ..... an  
et recevoir gratuitement pour chaque  
abonnement d'un an, six numéros  
anciens. (Années 68, 69 et 70)

Nom : .....

Prénom : .....

Adresse : .....  
(en majuscules)

Je verse la somme de : .....

aux Éditions du Kiosque, 14, r. Chaptal, Paris-9<sup>e</sup>  
par chèque bancaire, virement postal (nous  
adresser les 3 volets) ou mandat-lettre exclu-  
sivement. Joindre le paiement à ce bulletin.



# 200 MOTELS

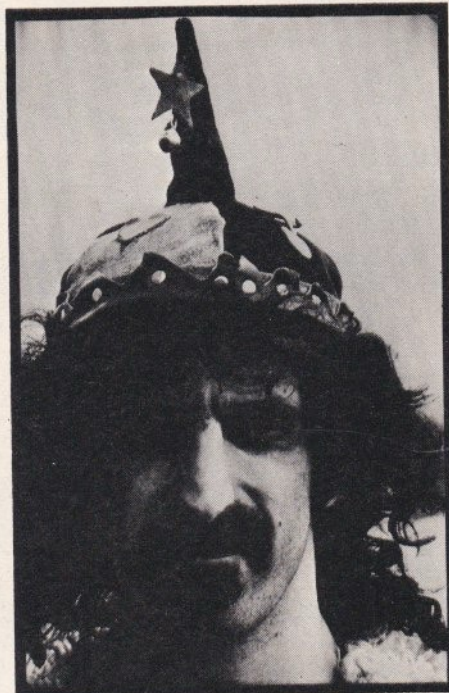
(suite de la page 67) ces éléments sont fondus, intégrés, et la cassure n'existe plus.

« Je ne veux pas être producteur. Je ne le suis ni pour Straight, ni pour Bizarre. Parfois je m'occupe de la partie technique d'un disque, de l'enregistrement, du mixage, mais je n'interviens pas dans la partie artistique. Je ne pense pas qu'il soit possible d'être à la fois leader d'un groupe, avec tout ce que cela suppose de problèmes quotidiens, et producteur d'autres groupes. Il faudrait toujours privilégier l'un au détriment de l'autre et cela ne serait pas honnête. Si l'on ajoute à cela que les gens dont je me suis occupé, Captain Beefheart ou Alice Cooper, n'ont pas manqué, une fois qu'ils ont été connus, de dire pis que pendre de moi, on comprendra que l'expérience de la production ne m'intéresse à aucun niveau. »

« 200 Motels » est un « documentaire surréaliste ». Documentaire parce que le film, son titre l'indique assez, a été directement inspiré et a pour sujet l'expérience pour le moins marquante qu'est la vie d'un groupe en tournée à travers les USA. Surréaliste parce que, justement, Zappa ne s'est pas contenté de filmer ce qu'il voyait/vivait, bêtement. « 200 Motels », ce n'est pas « Gimme Shelter » ou « Mad Dogs and Englishmen ». Oh, non.

« J'ai préparé ce film pendant quatre années, plan par plan. Il a été tourné en sept jours, à Londres. Nous avons employé le système des vidéo-cassettes, qui est extraordinairement pratique, permet un travail instantané sur la couleur, et surtout de revoir immédiatement la scène qui vient d'être tournée. Ce qui élimine tous les problèmes du laboratoire de développement. Il eut été logique que Warner Bros. produise le film, puisque c'est pour cette marque que nous enregistrons (Bizarre est distribué par Reprise, qui appartient à Warner; Straight, c'est tout ce qui a été refusé par Reprise), indirectement. Trois fois ils m'ont donné rendez-vous, trois fois ils ne sont pas venus. Finalement, je suis allé chez United Artists qui a accepté tout de suite et m'a donné l'argent que je voulais : un budget de 600 000 dollars. Nous leur en avons rendu quelques-uns. J'ai travaillé sur la musique de ce film depuis 68, la plupart du temps dans des chambres d'hôtel. On peut comparer le film, dans

sa forme, à une symphonie ou quelque chose comme ça, avec des leit-motifs, des répétitions légèrement altérées, des contrepoints, des cadences, des passages atonaux, des trames polyrythmiques, etc. C'est un film de rock and roll, mais aussi un « Ou quoi ». Les Mothers opèrent aux limites extrêmes de notre conscience rock and rollienne de la vie réelle, et le film est une extension et une projection des vues et de la participation du groupe à ce domaine étrange de l'expérience humaine contemporaine. En d'autres mots, « 200 Motels » est en rapport avec des choses comme : les groupies, la vie sur la route, les rapports avec le public, la chimie des personnalités d'un groupe, etc. Nos rapports



avec tout cela ne sont pas ordinaires, et il ne s'agissait pas de faire un documentaire ordinaire. Un documentaire surréaliste basé sur ces expériences pas ordinaires peut donc paraître à première vue assez particulier. »

Un peu particulier ? Complètement dingue, oui. Comme une tournée, exactement. Le temps et l'espace disparaissent, gommés, au-delà de l'épuisement. « Sur la route, le temps est déterminé par le road-manager qui vous dit de vous lever, par l'heure de départ de l'avion ou du bus, par l'installation du matériel et l'heure du concert. L'espace est parfaitement indéfini : les motels se rassemblent tous, comme les avions et les bus, comme les salles de concert, comme les publics. Il est, à la limite, possible de ne pas savoir où l'on est (« On est vraiment à Paris ? »). Assis dans une chambre avec des contacts sociaux limités la plupart du temps aux autres membres du groupe, on pourrait

aussi bien être à Los Angeles... ».

Les couleurs sont folles, plus que celles de n'importe quel light-show. Tout à coup apparaît une séquence de dessin animé dont le sujet est Jeff Simmons (l'ancien bassiste du groupe qui le quitta en plein tournage et fut illico remplacé par le chauffeur de Ringo) en plein ego trip. Un tourbillon de couleurs, comme dirait Robert Chazal, ou alors un conte de fées moderne, avec Don Preston dans le rôle de Carabosse, la langue dans la joue et le dos bossu. Tout à coup descend du ciel, des harnais sous les épaules, un Zappa qui n'est pas Zappa mais Ringo Starr (« J'ai demandé à Ringo s'il voulait jouer mon rôle dans le film, il a dit «oui, j'en ai un peu marre de cette image de gentil garçon qu'on a donné de moi »), tout à coup apparaît un orchestre symphonique encerclé de barbelés et de miradors, tout à coup... allez le voir. Les acteurs sont : Ringo, Zappa, les Mothers, Janet Ferguson et Miss Lucy (GTO) qui sont les groupies, évidemment, Théodore Bikel qui est le Monsieur Loyal de ce carnaval ébouriffant, Keith Moon qui est la nonne en chaleur, Dick Barber (le road manager) qui est l'aspirateur, et Miss Pamela (GTO) qui est la journaliste de rock, et, garçons et filles, toutes vos vedettes préférées dans cette super-production pleine de suspense, de sentiment, de sensualité et de musique qui vous emmènera plus d'une heure durant au fabuleux pays des motels (air conditionné dans toutes les chambres) en compagnie des idoles les plus sexy du rock and roll, les... les... les MOTHERS OF INVENTION, garçons et filles, les MOTHERS OF INVENTION!!!

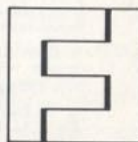
« Slow down Joe,  
I'm a rock'n roll man.  
I've twiddled my thumbs  
In a dozen odd bands,  
And you ain't seen nothing  
Until you've been in  
A motel baby  
Like the Holiday Inn. »  
(Bernie Taupin - « Holiday Inn »)

« Pour le public qui connaît déjà et apprécie les Mothers of Invention, « 200 Motels » sera une extension logique de nos concerts et de nos disques. Pour le public qui ne sait pas, qui s'en fout mais donne sa chance de temps en temps à une idée nouvelle, « 200 Motels » sera une introduction surprenante au groupe et à son travail. Pour ceux qui ne peuvent pas encadrer les Mothers et pensent déjà que nous ne sommes qu'une bande de pervers durs d'oreille, « 200 Motels » confirmera probablement leurs pires suspicions. » Choisissez votre camp, garçons et filles. — PHILIPPE PARINGAUX.



CORIAT - NENCIOLI

le  
fantastique  
piano  
de Farfisa



G. BECKER  
99, RUE DE PARIS  
92-BOULOGNE  
TÉL. 825.73.80  
et 73.21



# VENTES

• V. Orgue Parie 2 claviers. Prix : 2 900 F. Marseille. Tél. 76.04.37 (13 h).

• V. 1 ampli Fender bassman 100 W. bon état 3.500 F. Tél. 736.19.70.

• V. orgue HAMMOND démonstrable noir L 100 P très bon état. Ecr. M. Gonzalez José, rue des Prés. 22-Le Val André.

• V. Lespaul Vox A C 30 Vox Marshall 100 W. R. Crochet, Pharmacie, Sables 85.

• A Vendre Pr transport matériel de musique Fourgon Bedford 1971 (roues jumelées - 18 000 km) Fourgon Ford 1970 (50 000 km)

« SMAC » - 94 - THIAIS - 636.04.40

• Part. v. sono état nf. Mac Gohan jam. util. 2 000 F. urg. cause dép. Tél. DAN. 54.81, poste 221 heures bur.

• V. guit. sèche Hagstrom J. 45. ét. nf. Tél. 951.29.62.

• V. tête Marshall 180 W. + 2 baffles (Fender et Vox) : 2 500 F. Guit. Gibson ES 125 PCD : 1 500 F. Tél. 825.14.97.

• V. 1 ampli Fender 40 W. + baffle : 1 500 F. 1 ampli Recta 60 W. + baffle (fait main) : 900 F. 1 Fender Cust. Télécaster (bon état) : 1 700 F. Tél. FON. 67.10.

• V. Fender bassman spécial 50 W. équip. 2 HP Lansing ét. impec. 2 ans 2 500 F. à déb. Philippeaux B. 13 rue du Regard, 85-Les Sables-d'Olonne.

• V. Fender Jaguar + étui : 1 850 F. Tél. Serge 336.25.25, poste 32.23, de 14 h 30 à 17 h.

• V. Batt. M.J. complète : 1 100 F. Tél. M. Bogavatz Alexandre. 588.13.28, entre 19 et 21 h.

• V. cell. mic. + boc. sx. tén. Selmer abs. neuf. Tél. 272.53.66 (hres bur.).

• V. disq. Pop-Jazz : U.S.A. G.B. liste contre 1 F. timbre F. Bodet, 42, av. Douglas-Haig, 78-Versailles.

• V. disques inédits Pink Floyd - Jefferson Airplane - Deep Purple - Beatles Stones - etc... Ecr. à René Stolz, 5, Koeln 21 Karl str. 11-13 Allemagne.

• V. guit. basse 400 F. Tél. 076.50.73.

• V. Ampli Meazzi 25 W. écho, vib + Guit. Elite jazz, vib, 2 mic., étui, état nf. Ecr. N. Point, 15, rue Collomb, 69-Bron.

• Vends Guitare basse bon état 400 F. Tél. 255.40.97 René.

• V. Gretsch bas. av. étui : 1 500 F. Hofner 350 F. nf. sous garant. Gibson 330 CS av. étui nf. Fender télécaster 1 300 F. Tél. 875.20.28.

• V. cpt. magneto Revox A. 77 type valise + mic. et casq. Beyer. Prix : 2 350 F. Tél. 737.50.75. Paris - t. l. jrs, entre 15 et 17 h sf dimanche.

• V. orgue élec. nf. ss. garantie Farfisa Professionnal Duo 2 claviers + pédalier. Tél. 272.97.94.

• V. sono Golden Sound 100 - 2 col. av. ampli - 2 col. ss. ampli, pupitre PA 7 T, 1 micro Shure, 7 Beyer, ens. retour, access.

hous., parf. ét. — Egalement beau mat. éclair. - SCENI-LUX. - Visible : Hôtel Passy Home. Tél. 288.52.15 ou 16.

• V. batterie Premier complète (3 mois) + 2 Zildjian + access. Tél. 527.52.21 Eric.

• V. Orgue Vox 2 claviers Super Continental - Leslie Wurlitzer - 50 W. 5 000 F. - Debout J.M., 59, rue A.-Briand, 80-Fouillooy.

• V. sono F.B.T. 100 W. echo + micro + pied : 2 500 F. Tél. 350.05.71 Patrick.

• V. Fender Tél. : 1 500 F. tête Sound City 100 W. nve : 1 900 F. 2 baf. 120 W. - H.P. Celestion Jensen : 1 300 F. Tél. 844.35.61.

• EPIMANONDAS. V. batt. pro. Asba. Tél. ap. 20 h. Guy. Tél. 735.75.26.

• V. guit. bas. Ellesse semi pro. nve 600 F. + étui 100 F. M. Tuan J., 4, av. Balzac, 95-Le Thillay.

• V. ampli bass. 60 W. + btle suppl. + ampli 200 W. + bfiles 50 W. PX. int. à déb. Tél. 242.61.71.

• V. ampli Sound 90 W. ét. nf. 1 900 F. Frechard, 68, av. C.-Allain, 77-Combault.

• V. orgue Echo Tiger Mate ét. nf. Tél. 605.75.74 ap. 18 h.

• Les Amplis et Sonos WEM sont exposés et vendus par Cambon-Musique, 49, rue Cambon, Paris-1<sup>er</sup>, Tél. 742.93.57.

• Vds Trombone à coulisse « Courtois » + mallette 600 F. Santiso, 20, rue de la Glacière (13<sup>e</sup>).

• V. mat. 1 an Marsh. 3 corps 100 W. 5 000 F. Chaunier, 133, av. Berthelot, Lyon-7<sup>e</sup>. Tél. 72.56.53.

• V. Farfisa 2 cla. péd. ampli incorp. Tél. DOR. 88.60 Patrice, 20-22 h.

• V. Sono Wem 100 PA. Et. neuf. Prix à déb. 229.19.84 après 20 h.

## OFFRES D'EMPLOI

• Ch. guitariste chanteur et organiste. Tél. 357.64.08.

• Orchestre professionnel cherche organiste lecteur variétés, cabarets province et étranger - place stable - pas sérieux s'abstenir. Ecrire au journal n° 1.

• Groupe cherche chanteur pour travail très sérieux. Ecrire Marty J.P., 36, av. Léon-Jouhaux, 12-Decazeville.

• Gr. pop cher. batteur, banlieue est. Tél. 927.15.57.

• Groupe cher. batt. déb. av. mat. S'adresser au journal n° 2 qui transmettra.

• EPIMANONDAS. ch. organiste et bassiste p. musique expérimentale. Tél. Jean-Jacques 825.38.38.

• Ch. bon bassiste chanteur et Batteur chanteur. Galas assurés. Tél. 357.64.08.

• Sud Paris. Grpe en form. pop danse cherche bass. av. mat. niv. moyen. Tél. 900.86.43 le soir.

• Cherc. soliste chant. style mélodie. Tél. FLO. 31.73 Daniel.

## DEMANDES D'EMPLOI

• Cher. place sonorisateur-chauffeur au gala ou au mois (Peugeot J. 7 mat. seul. sono Standel). Tél. 206.59.93.

Guitariste chant. variétés cherche emploi. Ecr. M. Valleray, F 101, Chenonceaux, 77-Meaux-Beauval.

• URGENT : Bat. et (ou) Bas. recher. orchest. prof. - Travail assuré, région indif. Tél. le matin au 962.62.82.

• Batt. mat. Orange cher. gr. pop ou orch. variétés av. contrats région 52-21-71-10-70. C. Chaumont, 8A, r. M.-Moissenet, 21-Dijon.

• Batteur expérimenté cherche gpe sérieux travail région Paris. Tél. 555.06.16, après 20 h. Franco.

• Guit. rythm et guit. bass ch. orch. variétés (av. contrats). A. Zito, 5, allée Louis-Grampa, 93-Clichy-sous-Bois.

• Cher. place vendeur dans magasin disques. Ecr. P. Saunier, 64, bd Rochechouart, Paris-18<sup>e</sup>.

## DIVERS

• AMERICAN or ENGLISH POP SINGER. Required for demo tapes professional reader. Style Rock Rhythmic ballad, blues, improvisation. Tél. M. et Mme BLANC, Morning : le 29 au Tremblay-sur-Mauldre (78) Afternoon : 357.54.34.

• Tout apprendre sur l'art de l'accompagnement et de la formation orchestrale par méthode accélérée. Cours par, accompagnateur de vedette de la chanson, de Piano, Orgue, Guitare, Batterie, Solfège. Répétition pour chanteurs, chanteuses. Leçons rythmiques particulières et en groupes. Monsieur Jacques CARTA. Tél. 250.76.14 ou écrire 37, rue de Coulmiers, Paris-14<sup>e</sup> ou 4, villa Emile-Bergerat, 92-Neuilly.

• Leçons particulières de batterie - Guitare - Basse - Solfège - Théorie. Marceau Magnier, 58, rue Mirabeau, 94-Ivry. Tél. 672.35.69.

• Jeune noir cherche groupe pour arrangement musique et chanson. Ecrire M. Elie D.R., 39, rue Houdenberg, 92-Bagneux.

• Faites vos disques et vos maquettes dans le studio le moins cher de Paris, un prix forfaitaire ttc sera appliqué pour une séance de 3 heures, tout le matériel (piano, mellotron, batterie, guitares, etc...) sera à votre disposition gratuitement. Pour tous renseignements. Tél. le matin de 9 h à 12 h au 254.55.20 et 628.37.35 ou écrire Editions Nautilus, 39, rue des Jeûneurs, Paris-2<sup>e</sup>.

• Location de sonorisation pour bal, spectacle, etc... Sono Sound 200 W. Sonorisation Henri Blin, 38, Grande-Rue, 60-La Neuville-en-Hez.

• Votre photo géante pour 23 Frs. Faites agrandir en 60/40 cm vos meilleures photos, négatifs, diapos, dessins et même extraits de journaux. Envoyer l'original avec chèque ou mandat de 23 Frs (original retourné) et dans 6 jours vous recevrez votre photo géante noir et blanc, port gratuit. PHOTO POSTER, 101, avenue du 1<sup>er</sup>-Mai, 10-Troyes.

• Cours particuliers par pro-Banjo 5 & Folk Guitar. Tél. 985.14.08

• CHANT. Rééduc. voix, prép. aux disques, télé, Music-hall, mise en scène, formation complète. Breyer, WAG. 27.15.

• MOON ELECTRONIQUE, 113, bd Lefevre, 93-Aulnay-sous-Bois. ATELIERS, 18, av. de Mun. Dépannage, mise au point, modification et regainage orgues et amplis électroniques. Délais rapides.

• Leçons piano, orgue, guitare, chant, composition, orchestration, classique et variétés, jazz, pop. Poss. travail p. correspondance. Dejean, 67, r. Lecourbe, 75-Paris-15<sup>e</sup>. Tél. 306.33.22.

• CHANT - COMEDIE Débuts rapides. Nombreux galas. Form. début. (tes). GALAS BEAUNE. MON. 38.56 de 18 à 22 h.

• Devenez un VRAI batteur. Leçons particulières de batterie. Technique pure adaptée Variétés et Jazz. Etudes de solos. M. Tarussio. Tél. 754.19.22.

• MAGIC - MUSIC Disquaire Spécialisé Folk - Blues - Pop - Jazz Importation USA - GB Vente - Achat - neuf - occasion Tél. (78) 37.16.37, 69 - Lyon 14, rue Auguste-Comte 2<sup>e</sup>

• Pour vos RÉUNIONS... pour vos BESOINS... PUB-DISK VEND LOUE DISQUES TOUS PAYS Danse/Rock/Blues/Jazz/Slow Sud-Américains/Disques rares etc... Liste et ren. c/4 timb. Écrire à R. POPESCA, Bte Ple 363-02 à 75 - Paris-R.P.

• Leçons particulières par méthode moderne de : Batterie - Piano - Orgue électronique - Solfège - Théorie - Répétitions de groupes - Etude de tous les rythmes actuels. Enseignement d'orchestre pour tous instrumentistes. Préparation chanteurs pr disques et maquettes. Francis Vetti, B. P. 29, Saint-Mandé - 94. Tél. 328.81.24.

• ELECTRONIC-MUSIC Au service des musiciens professionnels et amateurs, 18, bd Marx-Dormoy, Livry - Gargan. Tél. 927.29.42 et 276, av. Aristide-Briand, 93-Pavillons-sous-Bois. Amplis Guitares, Orgue. Percussions toutes marques. Occasions revisées. Garantie. Station Service. Dépannage. Amplificateurs. Toutes marques. Ouvert du mardi au dimanche matin. Parking assuré.

• Auteurs-compositeurs - Interprètes. Une maquette sérieuse se réalise au Studio-Gaveau. BAL. 07.59, 45, rue La Boétie, Paris-8<sup>e</sup>.

• Maquettes définitives enregistrement extérieur, matériel prof. MV Record. D. Klimberg, 2, av. Médéric, 92-Meudon-la-F. 630.72.55, sur RV.

Melody  
Maker

# POP 30

Melody  
Maker

## SINGLES

- (1) REASON TO BELIEVE/MAGGIE MAY Rod Stewart, Mercury
- (2) WITCH QUEEN OF NEW ORLEANS Redbone, Epic
- (6) SULTANA Titanic, CBS
- (4) SIMPLE GAME Four Tops, Tamla Motown
- (5) FOR ALL WE KNOW Shirley Bassey, United Artists
- (15) TIRED OF BEING ALONE Al Green, London
- (3) TWEEDLE DEE TWEEDLE DUM Middle of the Road, RCA
- (9) THE NIGHT THEY DROVE OLD DIXIE DOWN Joan Baez, Vanguard
- (17) TILL Tom Jones, Decca
- (16) KEEP ON DANCING Bay City Rollers, Bell
- (8) FREEDOM COME, FREEDOM GO Fortunes, Capitol
- (7) YOU'VE GOT A FRIEND James Taylor, Warner Bros.
- (13) SPANISH HARLEM Aretha Franklin, Atlantic
- (14) BUTTERFLY Danyel Gerard, CBS
- (21) BRANDY Scott English, Horse Hoss
- (25) LOOK AROUND Vince Hill, Columbia
- (1) DID YOU EVER Nancy and Lee, Reprise
- (1) COZ I LUV YOU Slade, Polydor
- (11) TAP TURNS ON THE WATER C.C.S., RAK
- (18) SUPERSTAR/FOR ALL WE KNOW Carpenters, A & M
- (27) I WILL RETURN Springwater, Polydor
- (12) HEY GIRL, DON'T BOTHER ME Tams, Probe
- (22) ANOTHER TIME, ANOTHER PLACE Engelbert Humperdinck, Decca
- (1) BANKS OF THE OHIO Olivia Newton-John, Pye
- (20) COUSIN NORMAN Marmalade, Decca
- (1) SURRENDER Diana Ross, Tamla Motown
- (28) I'M LEAVIN' Elvis Presley, RCA
- (1) LET'S SEE ACTION Who, Track
- (1) CHINA TOWN Move, Harvest
- (1) RUN BABY RUN Newbeats, London

## PUBLISHERS/COMPOSERS

1 Robins/MRC Music (Tim Hardin/R & M Quittenton); 2 Novallene/April/Blackwood (Pat & Lally Vegas); 3 April (Titanic); 4 Sparta Florida (Pinder); 5 Ampa Music Corp. (Fred Carlin/Rob Wilson/Arthur James); 6 Burlington (Al Green); 7 Sunbury (Lally Stott/C & M Capuarao); 8 Feldman (Robertson); 9 Chappell (Danvers/Sigman/Gaiano); 10 Chappell (Jones/Love/Shann); 11 Cookaway (Roger Cook/Roger Greenaway/Albert Hammond/Mike Hazelwood); 12 Screen Gems/Columbia (Carole King); 13 Carlin (Leiber/Spector); 14 April (Gerard/Bernet/Barnes); 15 Screen Gems/

Columbia (Richard Kerr/Scott English); 16 Famous Chappell (Lai/Mark/Simon); 17 London Tree (Bobby Bredock); 18 Barn/Schroeder (Holder/Lee); 19 RAK/C.C.S. (Alexis Korner/John Camerason); 20 Rondor/Ampar Music Corp (Leon Russell/and Ronnie Bramlett/Fred Carlin/Rob Wilson/Arthur James); 21 Jig Saw (Phil. Cordell); 22 Lowery (Whitley); 23 Leeds/Melania (Mike Leander/Seago); 24 Blue Gum (Traditional); 25 Catrine (Hugh Nicholson); 26 Cobete/Carlin (Ashford/Simpson); 27 Hush a Bye/Carlin (Michael Jarrett/Sonny Charles); 28 Essex (Pete Townshend); 29 Wood/Carlin (Roy Wood); 30 Acuff-Rose (Gant/ Melson).

## AMERICA'S TOP 10

- (1) GYPSYS, TRAMPS AND THIEVES Cher, Kapp
- (2) MAGGIE MAY Rod Stewart, Mercury
- (5) THEME FROM SHAFT Isaac Hayes, Enterprise
- (8) IMAGINE John Lennon, Apple
- (3) YO-YO Osmond Brothers, MGM
- (6) I'VE FOUND SOMEONE OF MY OWN Free Movement, Decca
- (4) SUPERSTAR Carpenters, A&M
- (9) PEACE TRAIN Cat Stevens, A&M
- (7) TIRED OF BEING ALONE Al Green, Hi
- (1) INNER CITY BLUES Marvin Gaye, Tamla

FROM "CASHBOX"

## ALBUMS

- (1) EVERY PICTURE TELLS A STORY Rod Stewart, Mercury
- (3) TEASER AND THE FIRECAT Cat Stevens, Island
- (2) TAPESTRY Carole King, A & M
- (4) ELECTRIC WARRIOR T. Rex, Fly
- (10) IMAGINE John Lennon, Apple
- (9) TAMLA MOTOWN CHARTBUSTERS Vol 6 Various Artists, Tamla Motown
- (7) WHO'S NEXT Track
- (5) MUD SLIDE SLIM AND THE BLUE HORIZON James Taylor, Warner Bros.
- (8) BRIDGE OVER TROUBLED WATER Simon and Garfunkel, CBS
- (6) FIREBALL Deep Purple, Harvest
- (13) SWEET BABY JAMES James Taylor, Warner Bros.
- (12) PILGRIMAGE Wishbone Ash, MCA
- (11) EVERY GOOD BOY DESERVES FAVOUR Moody Blues, Threshold
- (14) BLUE Joni Mitchell, Reprise
- (15) 2ND ALBUM Curved Air, Warner Bros.
- (20) I'M STILL WAITING Diana Ross, Tamla Motown
- (1) FOG ON THE TYNE Lindisfarne, Charisma
- (30) HOT HITS Vol 7 Various Artists, MFP
- (19) WORLD OF YOUR 100 BEST TUNES Various Artists, Decca
- (22) WORLD OF YOUR 100 BEST TUNES Vol II Various Artists, Decca
- (29) LIQUID ACROBAT AS REGARDS THE AIR Incredible String Band, Island
- (27) LOVE STORY Soundtrack, Paramount
- (23) ANDY WILLIAMS GREATEST HITS CBS
- (24) IN SEARCH OF SPACE Hawkwind, United Artists
- (25) RAM Paul and Linda McCartney, Apple
- (1) TOP OF THE POPS Vol 19 Various Artists, Hallmark
- (17) MASTER OF REALITY Black Sabbath, Vertigo
- (23) WORLD OF MANTOVANI Vol 2 Decca
- (1) ANOTHER MONTY PYTHON RECORD Charisma
- (21) BARK Jefferson Airplane, Grunt
- (1) A GOLDEN HOUR OF THE KINKS Golden Hour

Two titles tied for 30th position.

## America's Top 30 LPs

- (1) IMAGINE John Lennon, Apple
- (2) EVERY PICTURE TELLS A STORY Rod Stewart, Mercury
- (3) THE NEW SANTANA Columbia
- (4) SHAFT Original Soundtrack, Enterprise
- (5) TAPESTRY Carole King, Ode
- (8) TEASER AND THE FIRECAT Cat Stevens, A & M
- (6) EVERY GOOD BOY DESERVES FAVOR Moody Blues, Threshold
- (7) CARPENTERS A & M
- (9) WHO'S NEXT Who, Decca
- (10) RAM Paul & Linda McCartney, Apple
- (11) BARK Jefferson Airplane, Grunt
- (12) BLESSED ARE Joan Baez, Vanguard
- (16) SOUND MAGAZINE Partridge Family, Bell
- (14) HARMONY Three Dog Night, Dunhill
- (17) JESUS CHRIST SUPERSTAR Decca
- (13) MASTER OF REALITY Black Sabbath, Warner Bros.
- (18) WELCOME TO THE CANTEN Traffic, United Artists
- (15) ARETHA'S GREATEST HITS Aretha Franklin, Atlantic
- (1) CAHOOTS The Band, Capitol
- (25) RAINBOW BRIDGE Jimi Hendrix Original Soundtrack, Reprise
- (14) BARBRA JOAN STREISAND Columbia
- (30) GOIN' BACK TO INDIANA Jackson 5, Motown
- (22) FOR LADIES ONLY Steppenwolf, Dunhill
- (1) CHER Kapp
- (20) MUD SLIDE SLIM James Taylor, Warner Bros.
- (21) AQUALUNG Jethro Tull, Reprise
- (24) THE DONNY OSMOND ALBUM MGM
- (23) TRAFALGAR Bee Gees, Atco
- (29) FROM THE INSIDE Poco, Epic
- (1) THEIR 16 GREATEST HITS Grass Roots, Dunhill

FROM "CASHBOX"